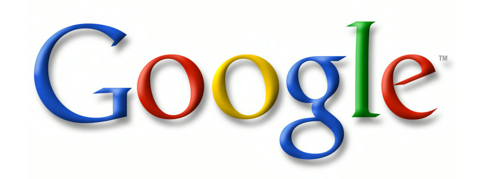
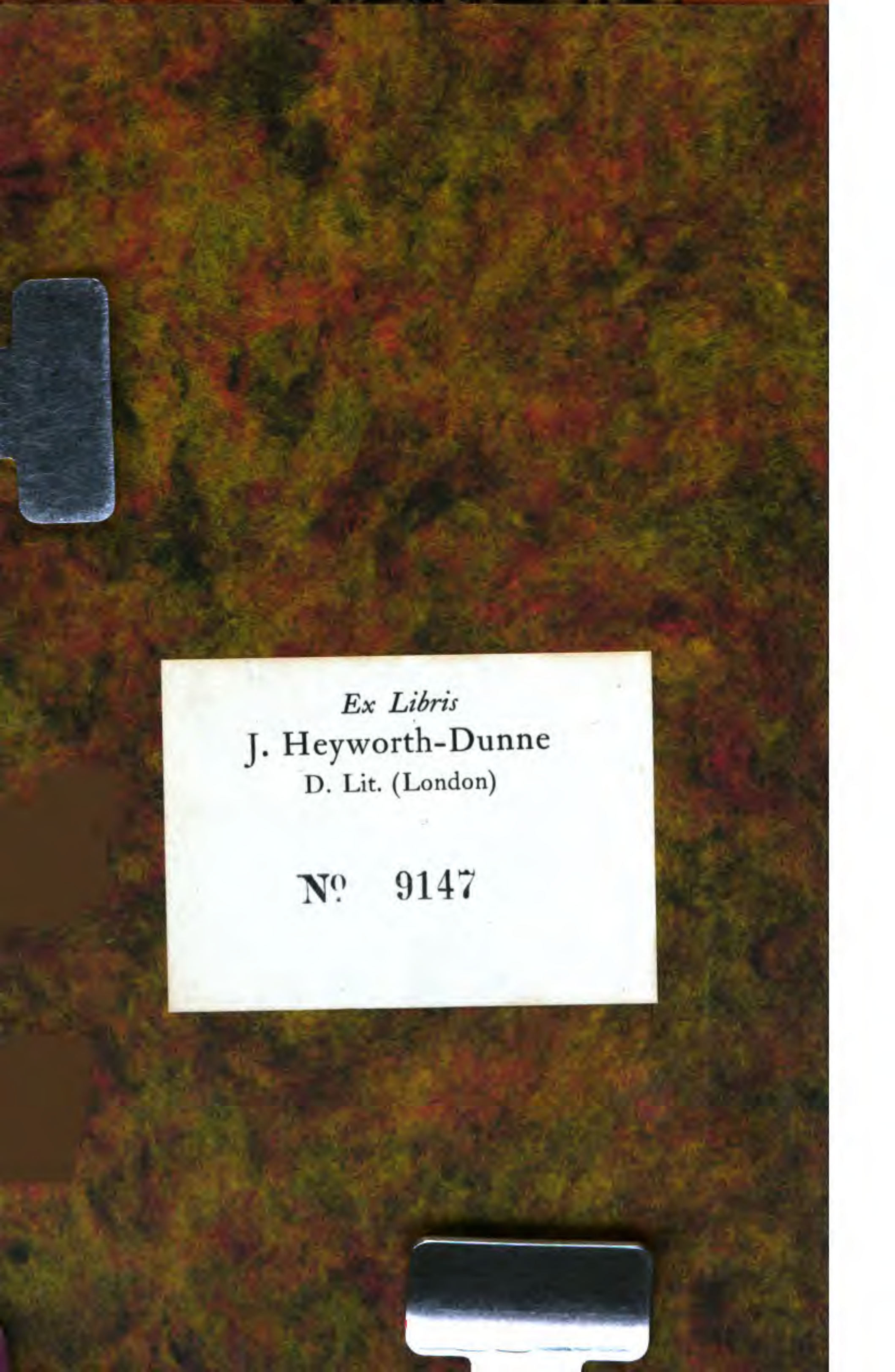
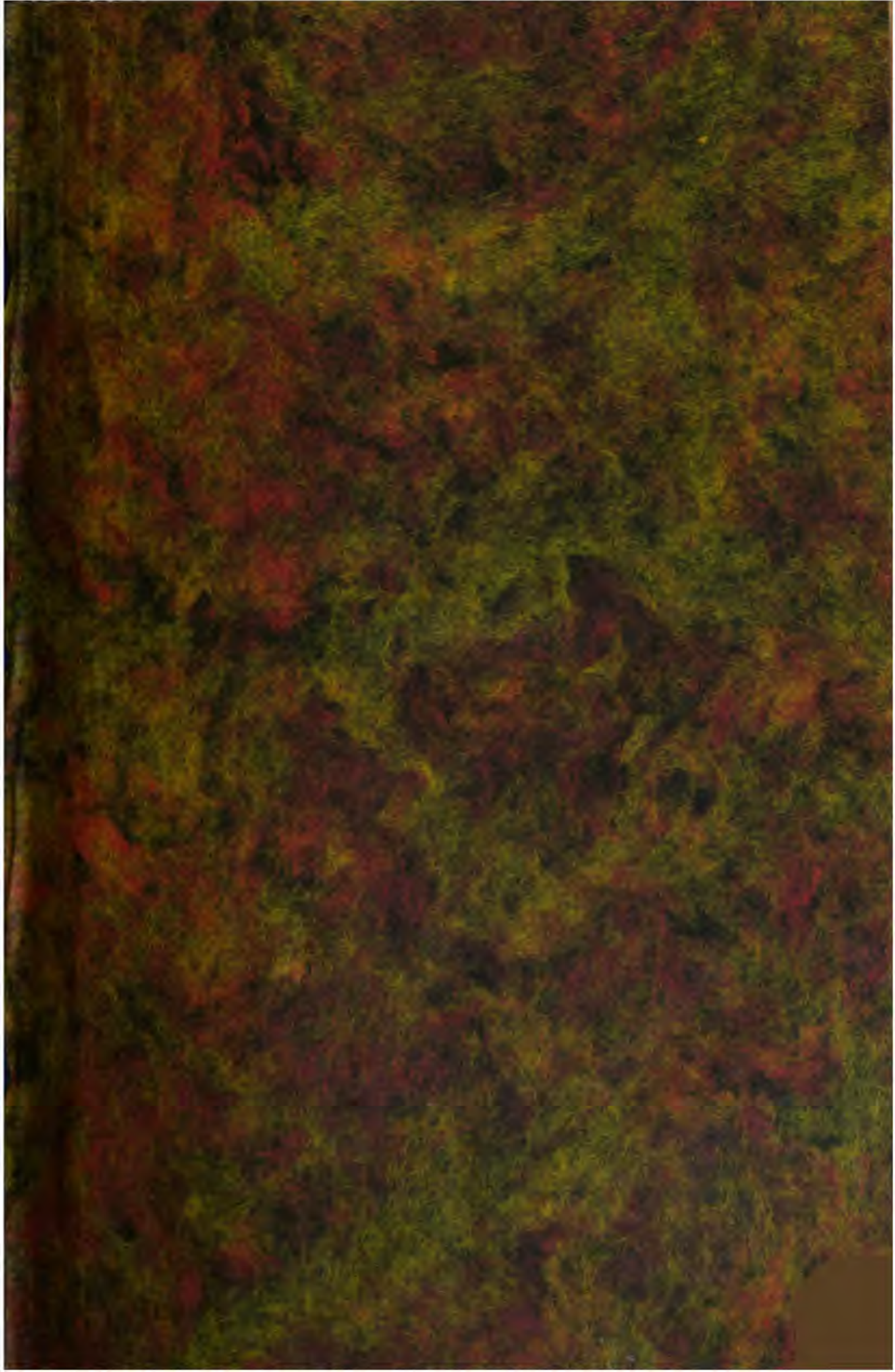




B 3 9015 00230 848 7
University of Michigan – BUHR


Ex Libris
J. Heyworth-Dunne
D. Lit. (London)
Nº 9147



WASHINGTON IRVING.

VIE

DE

MAHOMET

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR HENRY GEORGES.

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, rue de Grammont, 13
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1865.

Être fidèle au sens de l'original, en reproduire les formes, et ne pas choquer le goût dans la langue où l'on écrit ; voilà ce que l'on demande à un traducteur.

Je me suis efforcé de ne pas perdre de vue cette triple obligation, mais je n'ai pas la prétention d'avoir complétement réussi.

Ce livre a un mérite : ce n'est pas un livre de controverse. Il fut composé par un homme éclairé, déjà célèbre comme romancier et historien, et préparé à cette tâche par les recherches qu'avaient nécessitées la *Chronique de la conquête de Grenade* et les *Légendes de l'Alhambra* , dans le but de donner aux Américains une juste idée du caractère du fondateur de l'Islamisme. Il raconte sur Mahomet ce que l'on sait être vrai et les légendes que l'imagination orientale a enfantées à son sujet ; ce qui nous permet à la fois d'asseoir notre jugement sur l'homme et de comprendre ce qu'est le prophète pour ses sectateurs.

Je n'ai pas à défendre la conclusion à laquelle arrive Washington Irving : la croyance de Mahomet dans sa mission prophétique. Le lecteur a devant les yeux les pièces du procès ; c'est à lui de décider si cette conclusion est ou non admissible.

Voltaire , qui enveloppait dans un même dédain toutes les questions religieuses , pense que Mahomet était un imposteur de génie. Il lui a prêté une pénétration , une ambition et une étendue de vues que W. Irving lui dénie.

Avant lui, Bossuet avait tracé de l'homme qui rappelle le mieux Mahomet, de Cromwell, un portrait fort brillant, que M. Guizot a démontré plus tard être faux de tout point.

Si la lecture de ce livre fait déchoir Mahomet dans l'esprit des politiques profonds, peut-être lui vaudra-t-elle les sympathies de ceux qui placent la conviction avant le calcul, le but avant le succès.

VIE
DE
MAHOMET

I.

NOTICE PRÉLIMINAIRE SUR L'ARABIE ET LES ARABES.

Durant une longue succession de siècles, s'étendant depuis la période la plus éloignée qu'enregistre l'histoire jusqu'au septième siècle de l'ère chrétienne, cette grande Chersonèse ou péninsule formée par la mer Rouge, l'Euphrate, le golfe Persique et l'océan Indien, et connue sous le nom d'Arabie, ne subit aucun changement, et ne fut presque pas affectée par les événements qui bouleversèrent le reste de l'Asie et ébranlèrent, jusqu'en leurs fondements, l'Europe et l'Afrique. Pendant que des royaumes et des empires s'élevaient et croulaient, que les anciennes dynasties disparaissaient, que les limites et les noms des pays étaient

changés, et leurs habitants exterminés ou emmenés captifs, l'Arabie, quoique ses provinces frontières éprouvassent quelques vicissitudes, conserva dans la profondeur de ses déserts, son indépendance et son caractère primitifs, et jamais ses tribus nomades ne courbèrent leurs têtes altières sous le joug de la servitude.

Les Arabes font remonter les traditions de leur pays à la plus haute antiquité. Il fut peuplé, disent-ils, aussitôt après le déluge, par les descendants de Sem, fils de Noé, qui graduellement formèrent diverses tribus, dont les plus connues sont les Adites et les Thamudites. Toutes ces tribus primitives auraient été balayées de la surface de la terre en punition de leurs iniquités, ou auraient disparu dans les modifications postérieures des races, de sorte qu'il ne reste, en ce qui les concerne, rien que d'obscures traditions et quelques passages du Coran. Elles sont parfois mentionnées dans l'histoire de l'Orient, comme « les vieux Arabes primitifs, » « les tribus perdues. »

Le peuplement définitif de la Péninsule est attribué, par les mêmes autorités, à Kahtan ou Jectan, descendant de Sem à la quatrième génération. Sa postérité se répandit sur la partie méridionale de la Péninsule et le long de la mer Rouge. Jarab, un de ses fils, fonda le royaume d'Yémen, où il donna son nom au territoire d'Araba, d'où dérivent ceux d'Arabe et d'Arabie. Jurham, autre fils de Jectan, fonda le royaume de Hedjaz, sur lequel ses descendants régnèrent pendant plusieurs générations. Ceux-ci reçurent avec bonté Agar et son fils Ismaël, quand ils furent exilés par le

patriarche Abraham. Plus tard, Ismaël épousa la fille de Modad, prince régnant de la famille de Jurham. Ainsi un étranger, un hébreu, s'enta sur la vieille souche arabe. Ce fut une greffe vigoureuse : la femme d'Ismaël lui donna douze fils, qui s'emparèrent de l'autorité dans le pays et dont la race prolifique, divisée en douze tribus, chassa ou absorba la race primitive de Jectan.

Tel est le récit que font de leur origine les Arabes de la Péninsule [1], et les écrivains chrétiens le citent comme contenant l'accomplissement du pacte de Dieu avec Abraham, ainsi qu'on le trouve dans les Saintes Écritures : « Abraham dit à Dieu: Je te prie qu'Is» maël vive devant toi ! et Dieu dit : Je t'ai exaucé » touchant Ismaël ; voici, je l'ai béni, je le ferai croître » et multiplier très-abondamment. Il engendrera douze » princes et je le ferai devenir une grande nation » » (Genèse, XVII — 18, 20.)

Ces douze princes, avec leurs tribus, sont encore mentionnés dans les Écritures (Genèse XXV, 18), comme occupant le pays qui s'étend « d'Havila jusqu'à

1 Outre les Arabes de la Péninsule, qui étaient tous de race sémitique, il y en avait d'autres appelés Cuschites et qui descendaient de Cusch, fils de Cham. Ils habitaient les rives de l'Euphrate et du golfe Persique. Le nom de Cusch est souvent donné dans l'Ecriture Sainte aux Arabes en général, aussi bien qu'à leur pays. Ce sont probablement des arabes de cette race, ceux qui errent maintenant dans les contrées désertes de l'ancienne Assyrie, et qui récemment ont été employés à déterrer les ruines de Ninive. On les distingue quelquefois par le nom de Syro-Arabes. Le présent ouvrage ne parle que des Arabes de la Péninsule ou Arabie propre.

Sur, qui est vis-à-vis de l'Egypte, quand on vient d'Assyrie, » et que les géographes sacrés regardent comme une partie de l'Arabie. La description de ces tribus s'accorde avec celle que l'on fait des Arabes de nos jours. On les représente : quelques-uns comme habitant des villes et des châteaux; d'autres comme vivant sous des tentes ou dans des villages au milieu du désert. Nébajoth et Kédar, les deux aînés d'Ismaël, sont très-célèbres parmi les princes pour leurs richesses en gros et menu bétail, et la beauté de la laine de leurs moutons. De Nébajoth descendirent les Nabathéens qui habitaient l'Arabie Pétrée; pendant que le nom de Kédar est quelquefois employé dans l'Écriture Sainte pour désigner la nation Arabe tout entière. « Malheur à moi, dit le Psalmiste, qui séjourne dans Mesech, qui vis sous les tentes de Kedar. » Tous deux paraissent avoir été les ancêtres des Arabes errants ou pasteurs, les francs pirates du désert. « L'opulente nation, dit Jérémie, qui vit sans soucis; qui n'a ni portes ni barreaux, qui vit isolée. »

Une grande différence se fit remarquer dès les temps les plus reculés entre les Arabes qui « possédaient des villes et des châteaux, » et ceux qui « vivaient sous des tentes. » Quelques-uns des premiers occupaient les fertiles *wadies*, ou vallées, qui se rencontrent çà et là dans les montagnes, où ces villes et châteaux étaient entourés de vignes et de vergers, de bosquets, de palmiers, de champs de blé et de pâturages bien peuplés. Ils avaient des habitudes sédentaires, s'adonnant à la culture du sol et à l'élève du bétail.

D'autres de cette classe pratiquaient le commerce,

auquel les invitaient leurs ports et leurs villes, situés le long de la mer Rouge, le long des côtes méridionales de la Péninsule et du golfe Persique, et se servant à cet effet de navires et de caravanes. Tel était surtout le peuple de l'Yémen, ou Arabie Heureuse, cette terre des épices, des parfums et de l'encens, la Sabée des poètes, la Saba des Écritures sacrées. Ils étaient comptés parmi les plus actifs navigateurs des mers d'Orient. Leurs navires rapportaient sur leurs rivages la myrrhe et les baumes recueillis sur la côte opposée, avec l'or, les épices et d'autres riches marchandises de l'Inde et de l'Afrique tropicale. Tout cela, joint aux produits de leur propre territoire, était transporté par des caravanes, à travers les déserts, aux états semi-arabes d'Ammon, de Moab, d'Edom ou d'Idumée, et aux ports phéniciens de la Méditerranée, puis de là, distribué dans le monde occidental.

Le chameau a été appelé le navire du désert; on pourrait dire que la caravane en est la flotte. Les caravanes de l'Yémen étaient généralement équipées, armées et protégées par les Arabes nomades, auxquels l'on pourrait donner le nom de navigateurs du désert. Ils fournissaient les innombrables chameaux nécessaires, et contribuaient aussi au chargement par les belles toisons de leurs immenses troupeaux. Les écrits des prophètes nous montrent l'importance, aux temps bibliques, de cette chaîne commerciale intérieure qui reliait les riches contrées du Sud: l'Inde, l'Ethiopie et l'Arabie Heureuse, à l'ancienne Syrie.

Ezéchiel, dans ses lamentations sur Tyr, s'écrie :

« Les Arabes et tous les principaux de Kédar ont

» été des marchands que tu avais en ta main, tra-
» fiquant avec toi, en agneaux, en moutons et en
» boucs. Les marchands de Séba et de Rahma ont
» été tes facteurs, faisant valoir tes foires en toutes
» sortes de drogues les plus exquises, en toutes
» sortes de pierres précieuses et en or. Haran et
» Canne et Héden et les marchands de Séba, d'Assyrie
» et de Chelmad étaient tes marchands ! »

Et Isaïe parlant à Jérusalem dit :

« Une abondance de chameaux te couvrira : les
» dromadaires de Madian et de Népha, et tous ceux
» de Séba viendront ; ils apporteront de l'or et de
» l'encens. Toutes les brebis de Kédar seront assem-
» blées vers toi ; les moutons de Nébajoth seront pour
» ton service. » (Isaïe XL. — 6-7.)

Les Arabes agriculteurs et commerçants, les habitants des villes n'ont jamais été considérés comme le type de la race. Ils s'amollirent par des occupations sédentaires et paisibles, et perdirent beaucoup de leur caractère original par leurs relations avec les étrangers. L'Yémen, en outre, étant plus accessible que les autres parties de l'Arabie, et offrant une plus grande tentation aux spoliateurs, avait été plusieurs fois envahi et soumis.

Ce fut dans l'autre catégorie d'arabes, les pillards du désert, les « habitants des tentes », de beaucoup la plus nombreuse, que le caractère national conserva toute sa force et toute sa fraîcheur. Nomades dans leurs habitudes, pasteurs dans leurs occupations, et connaissant d'expérience et de tradition les ressources cachées du désert, ils menaient une vie errante, allant

d'un endroit à un autre, en quête de ces puits et de ces fontaines qui avaient été le rendez-vous de leurs pères depuis l'époque des patriarches ; campant partout où ils pouvaient trouver des dattiers pour s'abriter, et des pâturages pour leurs troupeaux ; puis changeant de résidence aussitôt que ces ressources temporaires étaient épuisées.

Ces Arabes nomades étaient divisés et subdivisés en une quantité innombrable de petites tribus ou familles, chacune avec son Cheik ou Emir, le représentant du patriarche d'autrefois, et dont la lance, plantée à côté de sa tente, était l'insigne du commandement. Sa dignité, cependait, quoiqu'elle se transmît pendant des générations dans la même famille, n'était pas strictement héréditaire, mais dépendait du bon plaisir de la tribu. Il pouvait être déposé et remplacé par quelqu'un d'une ligne différente. Son pouvoir était limité et mesuré à son mérite personnel et à la confiance qu'il inspirait. Ses prérogatives consistaient à conduire les négociations pour la paix et la guerre, à commander la tribu devant l'ennemi, à choisir le lieu du campement, à recevoir et traiter les étrangers de distinction. Mais dans l'exercice de ces priviléges et autres semblables, il devait tenir compte de l'opinion et des désirs de son peuple. [1]

1 En été, les Arabes errants, dit Burckhardt, restent rarement plus de trois ou quatre jours dans le même lieu. Aussitôt que son bétail a consommé le fourrage près d'un abreuvoir, la tribu se met en quête d'un pâturage, et l'herbe qui repousse sert pour un nouveau camp. Le nombre des tentes d'un campement varie de six à huit cents ; quand ce nombre est faible, elles sont disposées en cercle ;

Quel que fût le nombre des subdivisions d'une tribu, les diverses sections avaient toujours présents à l'esprit les liens qui les unissaient. Tous les Cheiks

mais s'il est plus considérable, elles sont en droite ligne, généralement le long d'un ruisseau. En hiver, quand l'eau et les pacages ne manquent jamais, la tribu entière s'étend sur la plaine, par détachements de trois ou quatre tentes, éloignées d'une demi-heure de marche l'un de l'autre. La tente du Cheik est toujours placée du côté d'où l'on attend des ennemis ou des hôtes. S'opposer aux premiers et honorer les seconds, voilà la grande affaire du Cheik. Chaque père de famille plante sa lance dans le sol à côté de sa tente, et attache son cheval en face. C'est là aussi que les chameaux reposent pendant la nuit. (Burckhardt, note sur les Bédoins, vol. 1, page 33.)

La description suivante, quoique faite à propos des Arabes d'Assyrie, peut jusqu'à un certain point s'appliquer à la race entière :

Il serait difficile de peindre l'effet que produit une nombreuse tribu, en route pour de nouveaux pâturages. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de troupeaux de moutons et de chameaux. Aussi loin que la vue pouvait atteindre, à droite, à gauche et en avant, partout la même masse mouvante. De longues files d'ânes et de taureaux chargés de tentes noires, d'énormes chaudrons et de tapis bariolés ; des vieillards des deux sexes, incapables de marcher longtemps, attachés sur des tas d'ustensiles de ménage ; des enfants bourrés dans des valises, la tête sortant par une étroite ouverture ayant pour contre-poids des chevreaux et des agneaux attachés de l'autre côté ; des jeunes filles vêtues seulement de la collante chemise arabe qui faisait ressortir plutôt qu'elle ne cachait leurs formes gracieuses ; des mères avec leurs enfants sur les épaules ; des petits garçons chassant des troupeaux d'agneaux ; des cavaliers armés de longues lances avec leurs flammes, traversant la plaine sur leurs légères juments ; d'autres excitant leurs dromadaires avec leurs petits bâtons fourchus, et menant par le licol leurs chevaux pur sang ; des poulains galopant parmi la foule ; tel était le pêle-mêle à travers lequel nous avions à nous frayer un chemin. (Layard, Ninive. — 1-4.)

d'une même tribu reconnaissaient un chef commun, appelé le Cheik des Cheiks, qui, caché dans un château bâti dans des rochers, ou campé dans le désert au milieu de ses troupeaux, pouvait appeler autour de son étendard toutes les branches de cette tribu, chaque fois que cela était nécessaire au bien-être de la communauté.

La multiplicité de ces tribus errantes, chacune avec son petit prince et son petit territoire, mais sans chef national, produisait de fréquentes collisions. La vengeance, en outre, était presque un principe de religion. Venger un parent tué était le devoir de sa famille, et engageait souvent l'honneur de sa tribu ; et ces dettes de sang restaient quelquefois des générations sans se régler, produisant des haines mortelles.

La nécessité d'être toujours sur le qui-vive pour défendre ses troupeaux familiarisait, dès son enfance, l'Arabe du désert avec l'usage des armes. Personne ne savait mieux que lui tirer de l'arc, manier la lance ou le cimeterre; nul n'était aussi adroit et aussi gracieux dans les exercices d'équitation. C'était, en plus, un guerrier adonné au pillage, car, quoiqu'il s'engageât parfois au service du marchand, lui fournissant des guides, des chameaux et des conducteurs pour le transport de ses marchandises, il était plus enclin à lever une contribution sur la caravane ou à la piller à fond dans son pénible voyage à travers le désert. Tout cela, il le regardait comme un emploi des armes très licite, tenant les heureux enfants du trafic pour une race inférieure, dégradée par des habitudes et des préoccupations sordides.

Tel était l'Arabe du désert, l'habitant des tentes, en qui s'accomplissait la destinée prophétique de son ancêtre Ismaël. « Ce sera un homme sauvage ; sa main » sera tournée contre tous, et la main de tous sera tournée contre lui. » (Genèse, XVI. 12). La nature l'avait fait exprès pour ce genre de vie. Son corps souple et grêle, mais nerveux et robuste, pouvait supporter les fatigues et les privations les plus grandes. Il était sobre et même abstême, n'ayant besoin que de fort peu de nourriture, et encore de l'espèce la plus simple. Son esprit était, comme son corps, vif et agile. Il possédait au plus haut degré les attributs intellectuels de la race sémitique : la sagacité, la finesse, la conception rapide et l'imagination brillante. Ses sensations étaient vives et profondes, quoique peu durables. La fierté et l'audace se lisaient sur son blême visage, et l'étincelle jaillissait de son grand œil noir. Il était facile à entraîner par les appels de l'éloquence et à charmer par les grâces de la poésie. Parlant une langue abondante à l'excès, et dont les mots ont été comparés aux joyaux et aux fleurs, il était naturellement orateur, mais il avait plus de goût pour les proverbes et les apophthegmes que pour les discours soutenus, et aimait à traduire ses idées, à la façon orientale, par l'apologue et la parabole.

Ce guerrier turbulent et pillard n'était pas moins brave et hospitalier. Il se plaisait à faire des cadeaux ; sa porte était toujours ouverte au voyageur, avec lequel il était prêt à partager son dernier morceau ; et son plus mortel ennemi, quand il avait rompu le pain avec lui, pouvait reposer en toute sûreté sous l'inviolable asile de la tente.

Les Arabes, dans ce qu'ils appellent les jours d'ignorance, étaient partagés en deux religions principales: celle des Sabéens et celle des Mages, qui dominaient alors dans le monde oriental. La Sabéenne, cependant, était celle qui comptait le plus d'adhérents. Ceux-ci prétendaient la tenir d'un fils de Seth, Sabi, qu'ils supposaient être enterré, avec son père et son frère Enos, dans les Pyramides. D'autres font dériver ce nom du mot hébreu Saba, ou les étoiles, et font remonter l'origine de la foi aux pasteurs Assyriens qui, veillant de nuit leurs troupeaux sur leurs plaines unies et sous un ciel sans nuages, notèrent l'apparition et les phénomènes des corps célestes, et formèrent une théorie de leurs bonnes ou mauvaises influences sur les affaires humaines; vagues notions dont les philosophes et les prêtres Chaldéens firent un système que l'on croit plus ancien que celui même des Egyptiens.

D'autres la faisaient venir de bien plus haut, et réclamaient pour elle l'honneur d'avoir été la religion du monde antédiluvien. Elle survécut, disaient-ils, au déluge, et se continua parmi les patriarches. Elle fut enseignée par Abraham, adoptée par ses descendants, les enfants d'Israël, sanctifiée et confirmée dans les tables de la loi remises à Moïse sur le mont Sinaï, au milieu des éclairs et du tonnerre.

A l'origine, la foi Sabéenne était pure et toute spirituelle, inculquant la croyance en l'unité de Dieu, la doctrine d'un avenir de peines et de récompenses, et la nécessité d'une vie pure et sainte pour obtenir une heureuse immortalité. Le respect que les Sabéens

portaient à l'Etre suprême était si profond, qu'ils ne mentionnaient jamais son nom, et ne s'aventuraient à l'approcher que par l'intermédiaire des anges. Les anges étaient censés habiter et animer les corps célestes, absolument comme l'âme habite et anime le corps humain. Ils étaient placés dans leurs sphères respectives pour surveiller et gouverner l'univers, sous les ordres du Très-Haut. En s'adressant directement aux étoiles et autres luminaires célestes, les Sabéens ne les adoraient donc pas comme des divinités, mais cherchaient à obtenir de leurs angéliques habitants d'intercéder pour eux auprès de l'Etre suprême, voyant, à travers ces choses créées, Dieu, le grand Créateur.

Peu à peu, cette religion perdit sa simplicité et sa pureté primitives, s'obscurcit de mystères, et fut dégradée par l'idolâtrie. Les Sabéens, au lieu de regarder les corps célestes comme le séjour d'agents intermédiaires, les adorèrent comme des divinités, érigèrent des statues en leur honneur dans des bosquets sacrés et d'obscures forêts, et à la fin, transportèrent ces idoles dans les temples, et les vénérèrent comme si elles eussent été distinctes de la divinité. Le Sabéisme subit, en outre, des changements et des modifications dans les diverses contrées où il s'était répandu. L'Egypte a été longtemps accusée de l'avoir réduit au dernier degré de la plus abjecte dégradation; les statues, les hiéroglyphes et les sépulcres peints de ce mystérieux pays étant considérés comme les archives d'un culte rendu, non pas simplement aux intelligences célestes, mais aux animaux de l'ordre le plus bas, et même à des objets inanimés. Toutefois, les investigations et les

recherches faites dans ces derniers temps lavent peu à peu de cette honte la nation la plus policée de l'antiquité, et à mesure qu'elles soulèvent lentement le voile de mystère qui recouvre les tombeaux d'Egypte, on reconnaît que ces objets d'une adoration apparente n'étaient que les symboles des attributs variés du seul Etre suprême, dont le nom était trop sacré pour être prononcé par des mortels. Chez les Arabes, la foi Sabéenne fut bientôt mêlée de sauvages superstitions, et déshonorée par une grossière idolâtrie. Chaque tribu adorait son étoile ou sa planète, ou élevait son idole particulière. L'infanticide joignait ses horreurs à leurs rites religieux. Dans les tribus nomades, la naissance d'une fille était considérée comme un malheur; son sexe la rendant de peu d'utilité pour une vie errante et de pillage, tandis qu'elle pouvait attirer le déshonneur sur sa famille, par son inconduite ou sa captivité. Une politique dénaturée se mêlait peut-être à leurs sentiments religieux, quand ils sacrifiaient des petites filles à leurs idoles, ou les enterraient vivantes.

La secte rivale des Mages ou Guèbres (adorateurs du feu), qui, comme nous l'avons dit, partageait avec le Sabéisme l'empire en Orient, prit naissance en Perse, où, après quelque temps, ses doctrines orales furent réunies en un corps écrit par son grand prophète et propagateur, Zoroastre, dans son volume du Zend-Avesta. Leur foi, comme celle des Sabéens, fut primitivement simple et spirituelle, inculquant la croyance en un Dieu suprême et éternel, en qui et par qui l'Univers existe; elle enseignait que ce Dieu produisit

par sa parole créatrice deux principes actifs : Ormuzd, le principe ou ange de lumière ou du bien, et Ahrimane, le principe ou ange des ténèbres ou du mal; que ceux-ci formèrent le monde d'un mélange de leurs éléments contraires, et sont entre eux en lutte continuelle pour le diriger. De là les alternatives de bien et de mal, selon que l'ange de lumière ou celui des ténèbres a le dessus : cette lutte continuera jusqu'à la fin du monde, époque à laquelle il y aura une résurrection générale et un jour de jugement; l'ange des ténèbres et ses disciples seront bannis dans une demeure d'une obscurité affreuse, et leurs opposants entreront dans les royaumes bienheureux d'éternelle lumière.

Les rites primitifs de cette religion étaient extrêmement simples. Les Mages n'avaient ni temples, ni autels, ni symboles religieux d'aucune sorte, mais adressaient leurs prières et leurs hymnes directement à la divinité, dans ce qu'ils concevaient être son séjour : le Soleil. Ils révéraient ce luminaire comme étant sa demeure, et comme la source de la lumière et de la chaleur, dont tous les autres corps célestes sont composés; et ils allumaient des feux sur le sommet des montagnes pour s'éclairer pendant son absence. Zoroastre introduisit le premier l'usage des temples, où le feu sacré, que l'on prétendait être descendu du ciel, était entretenu par le ministère de prêtres qui veillaient sur lui nuit et jour.

Dans le cours du temps, cette secte, comme celle des Sabéens, perdit de vue le principe divin dans le symbole, et en vint à adorer la lumière ou le feu, comme

la Divinité réelle, et abhorrer les ténèbres comme Satan ou le Diable. Dans leur zèle fanatique, les Mages s'emparaient des incrédules et les jetaient dans les flammes pour se rendre propice leur brûlante divinité.

C'est aux dogmes de ces deux sectes qu'il est fait allusion dans ce beau texte de la Sagesse de Salomon : « Sûrement bien fous étaient ces hommes qui igno-
» raient Dieu, et ne pouvaient pas, en considérant
» l'œuvre, reconnaître le maître de l'œuvre ; mais
» qui pensaient que le feu, ou le vent, ou l'air rapide,
» ou le cercle des étoiles, ou l'eau violente, ou les
» lumières du ciel, sont des dieux qui gouvernent le
» monde. »

De ces deux religions, comme nous l'avons déjà dit, la Sabéenne était de beaucoup la plus répandue parmi les Arabes, mais sous une forme extrêmement corrompue, mêlée d'abus de toute sorte, et variant avec les diverses tribus. Le Magisme prévalait chez celles qui, par leur position frontière, avaient des rapports fréquents avec la Perse, pendant que d'autres partageaient les superstitions et les idolâtries des nations auxquelles elles confinaient.

Le Judaïsme avait pénétré de bonne heure en Arabie, mais vaguement et imparfaitement. Néanmoins, beaucoup de ses rites et de ses fantasques traditions s'étaient implantés dans le pays. A une époque plus rapprochée pourtant, quand la Palestine fut ravagée par les Romains, et la ville de Jérusalem prise et saccagée, beaucoup de juifs se refugièrent chez les Arabes, s'incorporèrent aux tribus indigènes, se for-

mèrent en communautés, acquirent des territoires fertiles, bâtirent des châteaux et des forteresses, et s'élevèrent à un haut degré de puissance et d'influence.

La religion chrétienne avait pareillement des adhérents parmi les Arabes. Saint Paul, lui-même, déclare, dans son Epître aux Galates, qu'aussitôt après avoir été appelé pour prêcher le christianisme chez les païens, il « alla en Arabie. » Les dissensions, qui désolèrent l'Eglise d'Orient dans la première moitié du troisième siècle, la partageant en sectes qui se persécutaient l'une l'autre, exilèrent beaucoup de chrétiens dans les contrées reculées d'Orient, remplirent d'anachorètes les déserts d'Arabie, et implantèrent la foi du Christ chez quelques-unes des principales tribus.

Les circonstances physiques et morales qui précèdent peuvent donner une idée des causes qui maintinrent les Arabes dans un état stationnaire. Pendant que leur position isolée et leurs vastes déserts les protégeaient contre la conquête, leurs querelles intérieures et le manque d'un lien commun, politique ou religieux, les empêchaient d'être redoutables comme conquérants. Ils formaient une vaste agrégation de parties distinctes, pleines de vigueur individuelle, mais sans force de cohésion. Quoique leur vie nomade les rendît courageux et actifs, quoique la plupart d'entre eux fussent guerriers dès leur enfance, leurs armes n'étaient tournées que contre eux-mêmes, à l'exception de quelques-unes des tribus frontières, qui s'engageaient parfois, comme mercenaires, dans des guerres extérieures. Aussi, pendant que les autres races nomades de l'Asie centrale, qui n'avaient

pas une plus grande aptitude pour la guerre, avaient pendant des siècles envahi et conquis le monde civilisé, cette race belliqueuse, ignorant sa force, restait inoffensive dans la profondeur de ses déserts.

Le temps arrivait enfin où ces tribus discordantes allaient s'unir dans une même croyance, s'exalter pour une cause commune, où un puissant génie allait se lever pour rassembler ces membres épars, les animer de son esprit enthousiaste et audacieux, et les lancer, géant du désert, à l'assaut et au renversement des empires de la terre.

II.

NAISSANCE ET FAMILLE DE MAHOMET. — SON ENFANCE.

Mahomet, le grand fondateur de la foi d'Islam, naquit à la Mecque dans le mois d'avril de l'année 569 de l'ère chrétienne. Il était de la vaillante et illustre tribu de Koreisch, laquelle se composait de deux branches descendues de deux frères, Haschem et Abd-Schems. — Haschem, le bisaïeul de Mahomet, avait rendu de grands services à la Mecque. Cette ville est située au milieu d'une plaine stérile et pierreuse, et était dans les premiers temps souvent exposée à la disette. Au commencement du VIe siècle, Haschem établit deux caravanes annuelles, l'une en hiver pour l'Arabie méridionnale ou Yémen, l'autre en été pour la Syrie. Par ce moyen, on apportait à la Mecque des provisions et une grande variété de marchandises. La ville devint bientôt un grand marché commercial, et la tribu de Koreisch qui prenait une large part à ces expéditions, y acquit la richesse et la puissance. Haschem était, à cette époque, gardien de la Caaba, le grand tabernacle du culte et des pélerinages arabes, dont la garde

n'était confiée qu'aux tribus et aux familles les plus honorables, absolument comme autrefois le temple de Jérusalem ne l'était qu'aux soins des lévites. En effet, la garde de la Caaba conférait des dignités et des priviléges civils, et le droit, pour le titulaire, d'inspection sur toute la ville sacrée.

A la mort de Haschem, son fils Abd-Al-Motâlleb lui succéda dans ses honneurs et hérita de son patriotisme. Il délivra la ville sainte d'une armée d'invasion, composée de troupes et d'éléphants, envoyée par les princes chrétiens d'Abyssinie, qui étaient alors maîtres de l'Yémen. Ces services signalés rendus par le père et le fils confirmèrent la garde de la Caaba à la ligne de Haschem, au grand mécontentement de l'envieuse ligne d'Abd-Schems.

Ab-Al-Motâlleb eut plusieurs enfants. Ceux de ses fils qui figurent dans l'histoire furent : Abou-Taleb, Abou-Lahab, Abbas, Hamza et Abdallah. Le dernier nommé était le plus jeune et le préféré. Il épousa Amina, d'une branche éloignée de cette même famille illustre de Koreisch. Si remarquable était Abdallah pour sa beauté et ces qualités qui captivent l'affection des femmes, que, si l'on peut ajouter foi aux traditions musulmanes, la nuit de son mariage avec Amina, deux cents vierges de la tribu de Koreisch moururent de désespoir.

Mahomet fut le seul fruit de cette union tristement célèbre. Sa naissance, suivant des traditions pareilles à celles que nous venons de citer, fut accompagnée de signes et de prodiges annonçant un enfant du miracle. Sa mère ne souffrit aucune des douleurs d'en-

fantement. Au moment où il vint au monde, une lumière céleste éclaira le pays environnant, et le nouveau-né, levant les yeux vers. le ciel, s'écria : « Dieu est grand ! Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et je suis son prophète. »

Le ciel et la terre furent agités par cet avent. Le lac Sâa recula vers ses sources secrètes, laissant ses rives à sec ; pendant que le Tigre, rompant ses digues, inonda les terres voisines. Le palais de Chosroës, roi de Perse, fut ébranlé jusque dans ses fondements, et plusieurs de ses tours furent renversées. Dans cette nuit mémorable, le Cadi, ou juge de Perse, vit, dans un rêve, un chameau féroce, vaincu par un coursier arabe. Il conta son rêve, dans la matinée, au monarque Persan et l'interpréta dans ce sens, qu'il présageait un grand danger du côté de l'Arabie.

Dans cette même nuit, si pleine d'événements, le feu sacré de Zoroastre, qui, gardé par les Mages, brûlait sans interruption depuis plus de mille ans, s'éteignit soudain, et toutes les idoles du monde tombèrent à terre. Les démons ou mauvais génies du Zodiaque, et exerçant une influence maligne sur les enfants des hommes, furent expulsés par les purs anges, et précipités avec leur chef Eblis, ou Lucifer, dans les profondeurs de la mer.

Les parents du nouveau-né, disent les mêmes autorités, étaient frappés d'épouvante et d'admiration. Le frère de sa mère qui était astrologue, tira son horoscope et prédit qu'il s'élèverait à un immense pouvoir, qu'il fonderait un empire et établirait une

foi nouvelle parmi les hommes. Son grand-père, Abd-Al-Matàlleb, donna une fête aux principaux Koreischitites, le septième jour après sa naissance, leur présenta cet enfant comme la gloire future de leur race , et lui donna le nom de Mahomet (ou Muahamed) pour indiquer ses hautes destinées.

Tels sont les merveilleux récits que les écrivains musulmans nous font de la naissance de Mahomet, et nous n'avons guère que de semblables fables sur ses premières années. Il était à peine âgé de deux mois quand son père mourut, ne lui laissant en héritage que cinq chameaux, quelques moutons et une esclave éthiopienne, nommée Barakat. Sa mère Amina l'avait nourri jusque-là, mais les travaux et les chagrins lui desséchèrent les seins, et l'air de la Mecque étant mauvais pour les enfants, elle lui chercha une nourrice parmi les femmes des tribus bédouines du voisinage. Celles-ci avaient l'habitude de venir à la Mecque deux fois par an, au printemps et en automne, pour allaiter les enfants des habitants; mais elles recherchaient ceux des riches auprès desquels elles étaient sûres d'une ample récompense, et se détournaient avec mépris de cet héritier de la pauvreté. Enfin Halêma, femme d'un berger Saadite, fut touchée de compassion et emporta chez elle le petit malheureux. C'était dans une des vallées pastorales des montagnes.[1]

1. Les Béni Sad (ou fils de Sad) datent de l'antiquité la plus reculée, et sont, avec les Arabes Katan, les seuls restes des tribus primitives d'Arabie. Leur vallée est située dans les montagnes qui courent vers le Sud, à partir de Tayef. — Burckhardt, ou the Bedouins, vol. 2, p. 47.

Nombreuses étaient les merveilles racontées par Halêma sur son nourrisson. Pendant la route, la mule qui le portait devint miraculeusement douée de parole, et proclamait à haute voix qu'elle portait le plus grand des prophètes, le chef des ambassadeurs, le favori du Tout-Puissant. Les moutons s'inclinaient vers lui quand il passait; et quand il était étendu dans son berceau et regardait la lune, elle s'abaissait vers lui en signe de vénération.

La bénédiction du ciel, disent les écrivains arabes, récompensa la charité d'Halêma. Tout le temps que l'enfant resta sous son toit, tout autour d'elle prospéra. Les puits et les fontaines ne tarirent jamais, les pacages furent toujours verts; ses troupeaux décuplèrent; une merveilleuse abondance régna dans ses champs et la paix dans sa maison.

Les légendes arabes exaltent de même les qualités surnaturelles, physiques et morales, manifestées par cet étonnant enfant dès l'âge le plus tendre. A trois mois il pouvait se tenir debout tout seul; à sept, courir hors de la maison; et à dix se joindre aux autres dans leurs jeux, à l'arc et aux flèches. A huit mois il parlait assez pour se faire comprendre; le mois suivant il causait couramment, déployant une sagesse qui étonnait tous ceux qui l'entendaient.

A l'âge de trois ans, étant à jouer dans les champs avec son frère de lait, Masroud, deux anges en brillant costume lui apparurent. Ils étendirent doucement Mahomet sur le sol, et Gabriel, un des anges, lui ouvrit la poitrine, mais sans lui faire le moindre mal. Alors lui enlevant le cœur, il le nettoya de toute

impureté, exprimant ces gouttes noires et amères du péché originel, héritage de notre premier père Adam, et qui sont cachées dans le cœur des meilleurs de ses descendants, les incitant au crime. Quand il l'eut complétement purifié, il le remplit de foi, de science et de lumière prophétique, et le replaça dans le sein de l'enfant. Alors, continuent toujours les mêmes autorités, commença à émaner de son visage cette mystérieuse lumière transmise depuis Adam, à travers la série des prophètes, jusqu'au temps d'Isaac et d'Ismaël, mais qui était restée latente dans les descendants de ce dernier, jusqu'à ce qu'elle jetât un nouvel éclat en s'échappant des traits de Mahomet.

Au moment de cette visitation surnaturelle, ajoute-t-on, fut imprimé entre les épaules de l'enfant, le sceau de prophétie qui fut considéré pendant sa vie comme le signe de sa divine mission; quoique les mécréants n'y vissent qu'un môle de la grosseur d'un œuf de pigeon.

Quand la merveilleuse visitation de l'ange fut rapportée à Halêma et à son mari, ils furent alarmés, craignant que quelque malheur ne menaçât 'enfant, ou que ses visiteurs surnaturels ne fussent de la race des malins esprits ou génies qui hantent les solitudes du désert et font du mal aux enfants des hommes. Sa nourrice Saadite le ramena donc à la Mecque et le remit entre les mains de sa mère Amina.

Il resta avec elle jusqu'à sa sixième année. Elle le conduisit alors à Médine pour faire une visite à ses parents de la tribu d'Adji, mais elle mourut en route et fut enterrée à Aboua, village situé entre Médine et la

Mecque. Son tombeau, comme on le verra, fut, pour son fils, un but de pieux pèlerinage et de tendre souvenir, dans la dernière période de sa vie.

La fidèle esclave abyssynienne, Barakat, tint alors lieu de mère au jeune orphelin et le conduisit à son grand-père Abd-Al-Motâlleb, dans la maison de qui il resta pendant deux ans, traité avec soin et tendresse. Abd-Al-Motâlleb était alors bien cassé par l'âge, ayant dépassé le terme ordinaire de l'existence humaine. Voyant sa fin approcher, il fit appeler son fils aîné, Abou-Taleb, et recommanda Mahomet à sa protection spéciale. Le bon Abou-Taleb prit son neveu sur son sein, et toujours depuis fut pour lui un autre père. Celui-ci ayant succédé à Abd-Al-Motâlleb dans la garde de la Caaba, Mahomet passa plusieurs années dans une espèce de ménage sacerdotal, où les rites et les cérémonies de la maison sacrée étaient rigidement observés. Et maintenant nous jugeons nécessaire de nous étendre sur la prétendue origine de la Caaba, sur les rites, les traditions et les superstitions qui s'y rattachaient et qui sont si intimement mêlés à la foi d'Islam et à l'histoire de son fondateur.

III.

TRADITIONS CONCERNANT LA MECQUE ET LA CAABA.

Quand Adam et Ève furent chassés du paradis terrestre, disent les traditions arabes, ils tombèrent en différents lieux de la terre : Adam sur une montagne de l'île de Serendib ou Ceylan ; Ève en Arabie, sur les bords de la mer Rouge, là où est maintenant situé le port de Djeddah. Pendant deux cents ans ils errèrent sur la terre jusqu'à ce que, en considération de leur repentir et de leur misère, Dieu leur permit de se rencontrer de nouveau sur le mont A'ared ou Hérat, non loin de la présente ville de la Mecque. Au plus fort de son chagrin et de son repentir, Adam, dit-on, leva les mains et les yeux vers le ciel, et implora la clémence de Dieu ; le suppliant de lui accorder un temple pareil à celui où il adorait, quand il était en Paradis, et autour duquel les anges faisaient leurs processions.

La supplication d'Adam eut son effet. Un tabernacle ou temple formé de nuages radieux fut descendu par la main des anges, et placé immédiate-

ment au-dessous de son prototype dans le Paradis céleste. C'était vers ce monument descendu du ciel qu'Adam depuis lors se tournait pour prier; il en faisait journellement sept fois le tour en imitant des rites d'adoration des anges.

A la mort d'Adam, disent les mêmes traditions, le tabernacle de nuages se dissipa, ou fut de nouveau enlevé au ciel; mais un autre de même forme fut bâti au même lieu, de pierre et d'argile par Seth, fils d'Adam. Celui-là fut balayé par le déluge. Plusieurs générations après, au temps des patriarches, quand Agar et son fils Ismaël étaient sur le point de périr de soif dans le désert, un ange leur révéla une source ou un puits près de l'ancien emplacement du tabernacle. C'était le puits de Zem-Zem, regardé comme sacré par la postérité d'Ismaël jusqu'à nos jours. Peu après, deux individus de la race gigantesque des Amalécites, en quête d'un chameau qui s'était écarté de leur camp, découvrirent le puits, et ayant apaisé leur soif, y amenèrent leurs compagnons. Là ils fondèrent la ville de la Mecque, prenant Ismaël et sa mère sous leur protection. Ils furent bientôt chassés par les habitants du pays, parmi lesquels Ismaël resta. Quand il eut atteint l'âge viril, il épousa la fille du prince régnant, dont il eut une nombreuse progéniture, les ancêtres du peuple arabe. Plus tard et par l'ordre de Dieu, il entreprit de rebâtir la Caaba sur le lieu même où avait été le tabernacle de nuages. Il fut aidé dans cette œuvre pieuse par son père Abraham. Une pierre miraculeuse servait à Abraham d'échafaud, s'élevant ou s'abaissant avec lui pendant qu'il cons-

truisait les murs de l'édifice sacré. Elle est encore là, inestimable relique, et l'empreinte du pied du patriarche y peut être vue clairement par tous les vrais croyants.

Pendant qu'Abraham et Ismaël étaient ainsi occupés, l'ange Gabriel leur apporta une pierre, à propos de laquelle les récits traditionnels ne concordent pas parfaitement; d'après quelques-uns ce serait l'une des pierres précieuses du Paradis, qui tomba sur la terre avec Adam, et fut ensuite perdue dans la vase du déluge, jusqu'à ce qu'elle fût retrouvée par l'ange Gabriel. La tradition la plus acceptée est que ce fut originairement l'ange gardien à qui était confié le soin de veiller sur Adam dans le Paradis, mais changé en pierre et chassé avec lui après sa chute, en punition de son manque de vigilance. Cette pierre, Abraham et Ismaël la reçurent avec une révérence convenable, et l'insérèrent dans un angle du mur extérieur de la Caaba, où elle est restée jusqu'à ce jour, dévotement baisée par les croyants toutes les fois qu'ils font le tour du temple. Quand elle fut placée dans le mur, c'était, dit-on, une jacinthe à fleurs simples, mais elle est devenue noire sous les baisers des pécheurs. A la résurrection elle recouvrera sa forme angélique, et témoignera devant Dieu en faveur de ceux qui auront accompli les rites du pélerinage.

Telles sont les traditions arabes qui firent de la Caaba et du puits de Zem-Zem des objets d'une vénération extraordinaire depuis l'antiquité la plus reculée parmi les peuples de l'Orient et particulièrement parmi les descendants d'Ismaël. La Mecque qui ren-

ferme ces objets sacrés, fut une ville sainte bien des siècles avant la naissance du Mahométisme, et était le rendez-vous de pélerins partis de tous les points de l'Asie. Si universel et si profond était le sentiment religieux, touchant cette pratique, que quatre mois de l'année étaient consacrés aux cérémonies du pélerinage, et qu'on s'abstenait pendant ce temps de toute violence et de guerre. Les tribus hostiles déposaient leurs armes, enlevaient les pointes à leurs lances, traversaient en toute sécurité des déserts naguère dangereux, envahissaient les portes de la Mecque dans leurs splendides costumes de pélerins, faisaient sept fois le tour de la Caaba à l'exemple de la milice des anges, touchaient et baisaient la mystérieuse pierre noire, buvaient et faisaient des ablutions au puits de Zem-Zem en mémoire de leur ancêtre Ismaël, et ayant exécuté tous les autres rites primitifs du pélerinage, retournaient chez elles en sûreté pour reprendre leurs armes et leurs guerres.

Entre les pratiques religieuses des Arabes dans ces « jours d'ignorance », c'est-à-dire avant la promulgation des doctrines musulmanes, le jeûne et la prière occupaient la première place. Ils avaient trois principaux jeûnes dans l'année: un de sept, un de neuf et un de trente jours. Ils priaient trois fois par jour, vers le lever et le coucher du soleil et à midi, tournant leur visage vers la Caaba, qui était leur Kéblah, ou lieu d'adoration. Ils avaient beaucoup de traditions religieuses, dont quelques-unes leur venaient des Juifs, et l'on prétend qu'ils entretenaient leurs sentiments de dévotion avec le livre des Psaumes, et avec un

livre qui aurait été composé par Seth, et rempli de discours moraux.

Elevé, comme le fut Mahomet, dans la maison du gardien de la Caaba, les cérémonies et les dévotions auxquelles était toujours mêlé l'édifice sacré, peuvent bien avoir donné de bonne heure une direction à son esprit, et l'avoir porté à ces spéculations sur les matières religieuses qui finirent par l'absorber tout entier. Quoique ses biographes musulmans veuillent nous persuader que sa haute destinée fut clairement prédite dans son enfance par des signes et des prodiges, son éducation n'en paraît pas moins avoir été aussi négligée que celle des enfants arabes d'une condition ordinaire, car nous trouvons qu'on ne lui apprit ni à lire ni à écrire. C'était un enfant réfléchi, pourtant; observant rapidement, enclin à méditer sur ce qu'il avait observé, et possédant une imagination fertile, audacieuse et expansive. Le flot annuel de pélerins, venus des pays éloignés, faisait de la Mecque une sorte de réservoir de connaissances flottantes, qu'il semble s'être assimilées avec passion et avoir gardées avec une mémoire tenace; et à mesure qu'il avançait en âge, une sphère d'observation plus étendue s'ouvrait graduellement devant lui.

IV.

PREMIER VOYAGE DE MAHOMET AVEC LA CARAVANE ALLANT EN SYRIE.

Mahomet était alors âgé de douze ans, mais il avait, comme nous l'avons montré, une intelligence bien supérieure à son âge. L'esprit de recherche s'était éveillé en lui et devenait plus vif par un commerce journalier avec les pélerins de toutes les parties de l'Arabie. Son oncle, Abou-Taleb, outre son caractère sacerdotal comme gardien de la Caaba, était encore l'un des marchands les plus entreprenants de la tribu de Koreisch, et avait de grandes relations avec ces caravanes établies par son aïeul Haschem qui trafiquaient avec la Syrie et l'Yémen. L'arrivée et le départ de ces caravanes qui encombraient les portes de la Mecque et remplissaient ses rues d'un agréable tumulte, étaient des événements pour un jeune homme comme Mahomet et emportaient son imagination vers les contrées lointaines. Il ne pouvait plus réprimer son ardente curiosité ainsi excitée, et une fois, au moment où son oncle allait monter son chameau pour partir avec la caravane pour la Syrie, il s'attacha à lui et le

supplia de lui permettre de l'accompagner ; « car, qui, ô mon oncle, dit-il, prendra soin de moi pendant votre absence ? »

Cet appel au bienveillant Abou-Taleb ne fut pas vain. Celui-ci s'avisa aussi que le jeune garçon était d'un âge à débuter dans les scènes actives de la vie arabe, et d'une intelligence à rendre certains services à la caravane ; il lui accorda donc volontiers ce qu'il demandait et le prit avec lui pour faire le voyage de Syrie.

La route traversait des pays sablonneux pleins de ces traditions que les Arabes se plaisent à raconter pendant les haltes du soir. Les vastes solitudes du désert, dans lesquelles ces peuples errants passent une si grande partie de leur vie, sont propres à engendrer des imaginations superstitieuses ; aussi les ont-ils peuplées de bons et de mauvais génies, et enrichies d'événements merveilleux et de récits d'enchantement. Dans ces haltes, le jeune Mahomet sans doute s'abreuvait de ces superstitions du désert qui finirent par se fixer dans sa mémoire et eurent une influence puissante sur son imagination. Nous pouvons noter surtout deux traditions qu'il doit avoir ouïes à cette époque et que nous trouvons racontées par lui dans le Coran. L'une se rapportait au district montagneux d'Hedjar. Là, comme la caravane suivait, en serpentant, sa route à travers des vallées silencieuses et désertes, on lui montra dans les flancs de la montagne, des cavernes autrefois habitées par les Beni-Thamud, ou fils de Thamud, l'une des « tribus perdues » de l'Arabie. Voici la tradition qui les concerne :

« Ils appartenaient à une race fière et gigantesque

existant avant le temps du patriarche Abraham. Comme ils étaient tombés dans une idolâtrie aveugle, Dieu leur envoya un prophète du nom de Saleh, pour les remettre dans le droit chemin. Ils refusèrent de l'écouter, à moins qu'il ne prouvât la sainteté de sa mission, en faisant sortir une chamelle pleine, des flancs de la montagne. Saleh fit donc une prière, et, voyez! Un rocher s'ouvrit, d'où sortit une chamelle, qui aussitôt mit bas un faon. Quelques-uns des Thamudistes furent convaincus par ce miracle et abandonnèrent leur idolâtrie, le plus grand nombre néanmoins persista dans sa fausse croyance. Saleh laissa l'animal parmi eux comme un symbole, les avertissant que le ciel les punirait s'ils lui faisaient du mal. Pendant un certain temps, on le laissa vivre tranquillement dans les pâturages, sortir le matin et rentrer le soir. Il est vrai que quand le quadupède baissait la tête pour boire à un ruisseau ou à un puits, il ne la relevait qu'après l'avoir tari jusqu'à la dernière goutte ; mais en retour il donnait assez de lait pour la consommation de toute la tribu. Comme, cependant, il effrayait les autres chameaux, et que ceux-ci s'enfuyaient des pâturages, il devint un objet de scandale pour les Thamudistes qui lui coupèrent les jarrets et le tuèrent. Aussitôt, cri terrible parti du ciel, grand fracas de tonnerre et dans la matinée tous les coupables gisaient la face contre terre, morts... Toute la race disparut ainsi, et le pays fut pour toujours sous l'anathème du ciel. »

Cette histoire fit une grande impression sur l'esprit de Mahomet, au point que bien des années après, il refusait de laisser ses gens camper dans le voisinage

et les conduisait en hâte hors de cette région maudite.

Une autre tradition recueillie pendant ce voyage, se rapportait à la ville d'Eyla, située sur la mer Rouge. Cet endroit, lui disait-on, avait été autrefois habité par une tribu de Juifs qui avaient glissé dans l'idolâtrie et profané le Sabbat en péchant dans ce jour sacré, sur quoi les vieillards furent changés en pourceaux et les jeunes gens en singes.

Nous avons noté ces deux traditions spécialement, parce qu'elles sont toutes deux citées par Mahomet comme des exemples du jugement que Dieu porte contre le crime d'idolâtrie, et parce qu'elles montrent la pente que prenait son esprit sur cet important sujet.

Les écrivains musulmans nous parlent, comme d'habitude, de circonstances étonnantes qui accompagnèrent le jeune homme dans son voyage, et qui démontrent la continuelle protection du ciel. Une fois, comme il traversait les sables brûlants du désert, un ange plana au-dessus de lui, et l'abrita de ses ailes sans qu'on le vît; miracle, cependant, qui ne repose pas sur le récit d'un témoin oculaire..... Une autre fois, il fut protégé de la chaleur en plein midi, par un nuage suspendu sur sa tête; dans une autre occasion, comme il recherchait le peu d'ombre d'un arbre flétri, l'arbre aussitôt se couvrit de feuilles et de fleurs.

Après avoir cotoyé l'ancien territoire des Moabites et des Ammonites, souvent mentionné dans les Ecritures sacrées, la caravane arriva à Bosra, ou Bostra, sur les confins de la Syrie, dans le pays de la tribu de Manassé, au-delà du Jourdain. A l'époque des

Ecritures, cette ville avait appartenu aux lévites, mais maintenant elle était habitée par des chrétiens nestoriens. C'était un grand marché, visité annuellement par les caravanes; et là, nos voyageurs firent une halte et campèrent près d'un couvent de moines nestoriens.

Abou-Taleb et son neveu reçurent de la communauté l'hospitalité la plus empressée. L'un des moines, appelé par les uns Sergius, par d'autres Bahira (1), en causant avec Mahomet, fut surpris de la précocité de son intelligence, et intéressé par son désir ardent de s'instruire, surtout, paraîtrait-il, en ce qui regardait les matières religieuses. Ils avaient ensemble de fréquentes conversations sur de tels sujets, pendant le cours desquelles les efforts du moine doivent avoir été principalement dirigés contre cette idolâtrie dans laquelle le jeune Mahomet avait été élevé; car les chrétiens nestoriens, dans leur zèle, condamnaient, non seulement le culte des images, mais encore leur exhibition fortuite. Ils poussaient si loin le scrupule à ce sujet, que la croix elle-même, cet emblême universel de la chrétienté, n'échappait pas, dans une limite étendue, à cette prohibition.

Bien des gens ont attribué la connaissance que Mahomet montra plus tard des principes et des traditions de la religion chrétienne, à ces premières conversations avec ce moine; mais il est probable qu'il eut des relations ultérieures avec lui dans le cours de ses subséquents voyages en Syrie.

(1) Quelques-uns assurent que ces deux noms indiquent deux moines, qui eurent des conversations avec Mahomet.

Les écrivains musulmans prétendent que le moine portait tant d'intérêt au jeune étranger parce qu'il avait accidentellement vu entre ses épaules le sceau de prophétie. Il avertit Abou-Taleb, disent-ils, quand il fut sur le point de partir pour retourner à la Mecque, de prendre garde que son neveu ne tombât entre les mains des Juifs, prévoyant l'opposition que devait lui faire ce peuple.

Pas n'était besoin, cependant, de signes miraculeux pour intéresser un moine sectaire, impatient de faire des prosélytes, à un jeune homme intelligent et investigateur, neveu du gardien de la Caaba, et qui pouvait rapporter à la Mecque les semences du christianisme, déposées dans son esprit malléable; il était donc naturel que le moine désirât préserver des séductions du judaïsme celui qu'il espérait convertir un jour, et dont les opinions religieuses étaient en ce moment si ébranlées.

Mahomet retourna à la Mecque, l'imagination pleine des récits sauvages et des traditions recueillis dans le désert, et l'esprit fortement impressionné par les doctrines qu'on lui avait exposées dans le couvent nestorien. Il semble avoir toujours conservé depuis pour la Syrie un respect mystérieux, probablement à cause des impressions qu'il y avait reçues. C'était la terre où Abraham, le patriarche, était venu de Chaldée, emportant avec lui son culte primitif du seul vrai Dieu. « En vérité, disait-il dans ses dernières années, Dieu a toujours maintenu en Syrie des gardiens de sa parole, au nombre de quarante; quand un meurt, un autre est envoyé à sa place; et à cause

d'eux, la terre est bénie. » Et encore : « Salut au peuple de Syrie, car les anges du Dieu bon étendent leurs ailes au-dessus de lui. »

NOTE. — La conversion d'Abraham abandonnant l'idolâtrie dans laquelle le monde était tombé après le déluge, est rapportée dans le sixième chapitre du Coran. Le père d'Abraham, Azer ou Zérah, c'est le nom que lui donnent les Ecritures, était statuaire et idolâtre.

» Et Abraham dit à son père Azer : Pourquoi prends-tu pour Dieux des images gravées ? En vérité, toi et ton peuple, vous êtes dans l'erreur.

» Alors le firmament fut déployé à Abraham, pour qu'il pût voir » comment le monde était gouverné.

» Quand la nuit vint et que l'obscurité enveloppa la terre, il vit » une belle étoile qui brillait au firmament, et cria à son peuple » qui était astrologue :

» Ceci, d'après vous, est le Seigneur.

» Mais l'étoile se coucha, et Abraham dit : Je n'ai pas foi en » des Dieux qui se couchent.

» Il vit la lune qui se levait et s'écria :

» Assurément, ceci est le Seigneur; mais la lune se coucha » pareillement et il fut confondu, et pria Dieu, disant : Dirigez-» moi, mon Dieu, de peur que je ne devienne un de ces gens » qui s'égarent.

» Quand il vit le soleil se lever, il cria : Celui-ci est le plus » glorieux de tous ; celui-ci est certainement le Seigneur. Mais le » soleil se coucha aussi. Alors, dit Abraham, je ne crois pas, ô » mon peuple, en ces choses que vous appelez Dieux. En vérité, » je tourne mon visage vers Lui, le Créateur, qui a formé à la fois » les cieux et la terre. »

V.

OCCUPATIONS COMMERCIALES DE MAHOMET. — SON MARIAGE AVEC KADICHAH.

Mahomet était maintenant complétement lancé dans la vie active, accompagnant ses oncles dans leurs expéditions. Une fois, nous le trouvons, à l'âge de seize ans, avec son oncle Zobier, se rendant dans l'Yémen avec la caravane; une autre fois, en qualité de porteur d'armes auprès du même oncle, qui conduisait un corps de guerriers Koreischites au secours des Kennanites contre la tribu de Haouazan. Cette expédition est citée somme le premier essai de Mahomet dans la carrière des armes, quoiqu'il ne fît autre chose que de donner des flèches à son oncle pendant le combat et de le couvrir d'un bouclier contre les dards de l'ennemi. Elle est stigmatisée par les écrivains arabes comme Al Fadjar, ou la guerre impie, ayant eu lieu pendant les mois sacrés du pélerinage.

Mahomet, en avançant en âge, fut employé par différentes personnes comme agent commercial ou commissionnaire dans les voyages de caravane en Syrie, en Yémen et autre part; toutes choses qui

étendaient sa sphère d'observation et lui donnaient une rapide pénétration d'esprit et la connaissance des affaires de ce monde.

Il fréquentait aussi les foires, qui, en Arabie, n'étaient pas toujours de simples rendez-vous de trafic, mais parfois des théâtres de luttes poétiques entre diverses tribus, où l'on décernait des prix aux vainqueurs, et après les quelles les poëmes couronnés étaient renfermés dans les archives des princes. Telle était, particulièrement, la foire d'Ocadh, et sept des poëmes qu'on y avait ainsi distingués étaient suspendus, comme des trophées, dans la Caaba. On y récitait aussi les traditions populaires des Arabes, et l'on y exposait les différentes croyances religieuses répandues en Arabie. C'est à pareilles sources orales que Mahomet puisa, en grande partie, cette connaissance variée de croyances et de doctrines qu'il déploya plus tard.

A cette époque résidait à la Mecque une veuve nommée Kadichah, de la tribu de Koreisch. Elle avait été mariée deux fois. Son dernier époux, riche marchand, venait de mourir, et les affaires étendues de la maison demandaient un chef capable. Un neveu de la veuve, appelé Chuzima, avait fait la connaissance de Mahomet dans le cours de ses expéditions commerciales, et avait remarqué le talent et l'intégrité avec lesquels il faisait son devoir dans toutes les occasions. Il l'indiqua à sa tante comme une personne très propre à être son homme d'affaires. L'extérieur de Mahomet peut bien avoir appuyé cette recommandation, car il avait environ vingt-cinq ans et était célèbre

parmi les écrivains arabes, pour sa virile beauté et ses manières gracieuses. Kadichah désirait tellement s'assurer ses services, qu'elle lui offrit doubles gages pour conduire une caravane qu'elle envoyait en Syrie. Mahomet consulta son oncle Abou-Taleb, et, d'après son avis, accepta. Il fut accompagné dans son voyage par le neveu de la veuve et son esclave Maïsara. Kadichah fut si satisfaite de la façon dont il s'était acquitté de ses fonctions, qu'au retour elle lui paya le double des honoraires stipulés. Elle le chargea ensuite de pareilles expéditions pour les parties méridionales de l'Arabie; et il s'en tira toujours aussi heureusement.

Kadichah, femme de jugement et d'expérience, était alors dans sa quarantième année. Les grandes qualités de Mahomet l'élevaient de plus en plus dans son estime, et son cœur commençait à s'éprendre du beau jeune homme. Suivant les légendes arabes, un miracle survint fort à propos pour corroborer et sanctifier son inclination. Elle était un jour avec ses servantes, à l'heure de midi, sur le toit en terrasse de sa maison, veillant l'arrivée d'une caravane conduite par Mahomet. Comme la caravane approchait, elle vit, avec étonnement, deux anges qui l'ombrageaient de leurs ailes pour le garantir du soleil. Se tournant, avec émotion vers ses servantes: « Voyez! dit-elle, le bien-aimé d'Allah, lequel envoie deux anges pour veiller sur lui. »

Les femmes regardèrent-elles, ou non, avec les mêmes yeux de dévotion que leur maîtresse, et distinguèrent-elles aussi les anges? c'est ce que la légende

ne mentionne pas. Qu'il suffise de dire que la veuve, remplie d'une foi vive dans les mérites plus qu'humains de son jeune intendant, dépêcha incontinent son esclave de confiance, Maïsara, lui offrir sa main. La négociation fut simple et courte.

— Mahomet, demanda Maïsara, pourquoi ne te maries-tu pas ?

— Je n'en ai pas les moyens, répondit Mahomet.

— Eh bien ! si une dame riche, et, de plus, belle et de haute naissance, t'offrait sa main ?

— Et qui est-elle ?

— Kadichah !

— Comment est-ce possible ?

— Laisse-moi faire.

Maïsara retourna vers sa maîtresse et raconta se qui s'était passé. Une heure fut fixée pour une entrevue, et l'affaire fut menée à bonne fin avec la promptitude et la sagacité qui distinguaient Mahomet dans tous ses rapports avec la veuve. Le père de Kadichah fit quelque opposition au mariage, à cause de la pauvreté de Mahomet, suivant l'opinion reçue que la fortune doit s'ajouter à la fortune : mais la veuve ne considérait ses richesses que comme un moyen de suivre les impulsions de son cœur. Elle donna une grande fête, à laquelle furent invités son père et le reste de ses parents, les oncles de Mahomet, Abou-Taleb et Hamza, et quelques autres koreischites. A ce banquet, le vin fut servi en abondance et répandit bientôt la bonne humeur autour de la table. Les objections fondées sur la pauvreté de Mahomet furent oubliées. Abou-Taleb d'un côté, et Ouaraka, cousin de

Kadichah, de l'autre, firent des discours sur l'hymen projeté; le douaire fut réglé, et le mariage formellement conclu.

Mahomet alors fit tuer devant sa porte un chameau dont la chair fut distribuée aux pauvres. La maison fut ouverte à tous venants; les esclaves de Kadichah dansèrent au son des tambourins, et tout était bonheur et réjouissances. Abou-Taleb, oubliant son âge et sa mélancolie habituelle, se laissa aller à la gaîté dans cette occasion. Il avait donné de sa bourse une dot de douze okes et demi d'or, soit la valeur de vingt jeunes chameaux. Halêma, qui avait allaité Mahomet, assistait à ses noces, et on lui fit don d'un troupeau de quarante moutons, avec lequel elle s'en retourna dans la vallée où elle était née, au désert des Saadites.

VI.

CONDUITE DE MAHOMET APRÈS SON MARIAGE. — IL RÊVE UNE RÉFORME RELIGIEUSE. — SES HABITUDES D'ABSTRACTION SOLITAIRE. — LA VISION DE LA CAVERNE. — SON ANNONCIATION COMME PROPHÈTE.

Le mariage de Mahomet avec Kadichah fit de lui l'un des plus riches habitants de sa ville natale. Son mérite lui donnait aussi une grande influence dans la communauté. Allah, dit l'historien Abulféda, l'avait doué de tout ce qui peut faire un homme accompli : il était si pur et si sincère, si dégagé de toute pensée mauvaise, qu'il était généralement connu sous le nom de Al-Tasmin, le Fidèle.

La grande confiance que l'on avait en son jugement et en sa probité le faisait souvent choisir pour arbitre dans les différends de ses compatriotes. Voici une anecdote qui montre sa sagacité dans de telles occasions : « La Caaba ayant souffert d'un incendie, subit des réparations, pendant le cours desquelles la pierre noire sacrée dut être replacée. Une discussion s'éleva entre les chefs des différentes tribus pour savoir à laquelle revenait l'honneur de remplir cet auguste office, et l'on convint de s'en rapporter à la décision de la

première personne qui entrerait par la porte Al-Karâm. Il arriva que cette personne fut Mahomet. Après avoir écouté leurs diverses raisons, il donna ordre qu'on étendît un grand drap sur le sol, qu'on plaçât la pierre dessus, et qu'un homme de chaque tribu tînt le bord du drap. De cette façon, la pierre sacrée fut élevée également et en même temps par eux tous, au niveau de la place désignée, où Mahomet la fixa de ses propres mains.

Quatre filles et un garçon furent le fruit de son mariage avec Kadichah. Le fils fut nommé Kasim, d'où Mahomet fut parfois appelé Abou-Kasim, ou le père de Kasim, conformément à la nomenclature arabe. Ce fils cependant mourut encore enfant.

Pendant plusieurs années après son mariage, il continua à se livrer au commerce, visitant les grandes foires d'Arabie, et faisant de longs voyages avec les caravanes. Ses expéditions ne rapportaient pas autant qu'aux jours de son intendance, et les richesses de sa femme diminuaient plutôt qu'elles n'augmentaient par suite de ses opérations. Cette fortune, dans le fait, l'avait mis au-dessus de l'obligation de travailler pour vivre, et lui permettait de suivre son goût pour la rêverie et les spéculations religieuses. Ce goût avait été entretenu dans le cours de ses voyages par ses relations avec des juifs et des chrétiens, fuyant d'abord la persécution, mais maintenant rassemblés en tribus, ou formant une partie de la population des villes. Les déserts de l'Arabie, aussi, abondant, comme nous l'avons montré, en superstitions fantastiques, avaient fourni un aliment à ses rêveries enthousiates. Depuis

son mariage avec Kadichah, il avait un oracle domestique pour l'influencer dans ses opinions religieuses. C'était Ouaraka, le cousin de sa femme, originairement juif, puis chrétien, et avec cela, ayant des prétentions à l'astrologie. Il mérite d'être signalé comme étant le premier qui ait traduit en arabe des fragments de l'Ancien et du Nouveau Testament. On suppose que Mahomet a tiré en partie de lui ce qu'il connaissait de ces écrits, ainsi que beaucoup de traditions de la Mischna et du Talmud, auxquels il fait tant d'emprunts dans son Coran.

La science ainsi acquise diversement et amassée dans une mémoire prodigieusement sûre, était en opposition directe avec la grossière idolâtrie dominante en Arabie et pratiquée à la Caaba. Cet édifice sacré avait été peu à peu rempli et entouré d'idoles, au nombre de trois cent soixante, une pour chaque jour de l'année arabe. Là, avaient été apportées, de différentes contrées, les divinités des autres nations, dont la principale, Hobal, venue de Syrie, avait, supposait-on, le pouvoir de donner de la pluie. Parmi ces idoles figuraient aussi Abraham et Ismaël, autrefois révérés comme dieux et prophètes, et maintenant représentés avec des flèches divinatoires, symboles de magie.

Mahomet était de plus en plus choqué de la grossièreté et de l'absurdité de cette idolâtrie, à mesure que son esprit intelligent la comparait avec les religions spiritualistes qui avaient été le sujet de ses observations. Divers passages du Coran montrent l'idée dominante qui s'éleva graduellement dans son esprit, jusqu'à ce qu'elle absorbât toutes ses pensées

et influençât toutes ses actions. Cette idée, c'était une réforme religieuse. C'était devenu une croyance en lui bien arrêtée, déduite de tout ce qu'il avait appris et médité, que la seule vraie religion avait été révélée à Adam lors de sa création; promulguée et pratiquée dans les jours d'innocence. Cette religion enseignait le culte formel et spirituel d'un seul vrai Dieu, créateur de l'univers.

Il croyait, en outre, que cette religion si élevée et si simple avait été, à plusieurs reprises, corrompue et dégradée par l'homme, et particulièrement outragée par l'idolâtrie; c'est pourquoi une succession de prophètes, tous inspirés par une révélation du Très-Haut, avaient été envoyés de temps en temps, et à des périodes éloignées, pour la ramener à sa pureté originelle. Tel fut Noë; tel Abraham; tel Moïse et tel Jésus-Christ. Par chacun d'eux la religion avait été rétablie sur la terre, mais elle avait été de nouveau viciée par leurs sectateurs. La foi qu'enseignait et pratiquait Abraham venant de Chaldée, semble surtout avoir été dans son esprit la religion modèle; tant était grande sa vénération pour le patriarche en sa qualité de père d'Ismaël, le chef de sa race!

Il semblait à Mahomet que le temps d'une autre réforme était arrivé. Le monde était de nouveau retombé dans l'idolâtrie; il avait besoin de la venue d'un autre prophète, autorisé par un ordre d'en haut à remettre dans le droit sentier les enfants égarés des hommes et à ramener le culte de la Caaba à ce qu'il avait été aux jours d'Abraham et des patriarches.

La probabilité d'un tel Avent, avec les réformes

qu'il entraînerait, s'était emparée de son esprit, et engendrait des habitudes rêverie et de méditation incompatibles avec les occupations ordinaires de la vie et le tumulte du monde. On raconte qu'il cessait peu à peu de paraître dansla société et recherchait la solitude dans une caverne du Mont-Hérat, à environ trois lieues dans le nord de la Mecque, où, à l'exemple des anachorètes chrétiens du désert, il restait des jours et des nuits plongé dans la prière et la méditation.. C'est ainsi qu'il passait le mois de Ramadan, qui est le mois sacré des Arabes. Une pareille contention d'esprit, portant sur un seul objet, accompagnée d'un brûlant enthousiasme, ne pouvait qu'avoir un effet terrible sur son physique. Il devint sujet aux rêves, aux extases et aux attaques de catalepsie. Pendant six mois consécutifs, d'après l'un de ses historiens, il eut constamment des rêves roulant sur le sujet auquel il pensait étant éveillé. Souvent il perdait toute conscience des objets qui l'entouraient, et gisait comme insensible sur le sol. Kadichah, qui était quelquefois la fidèle compagne de sa solitude, voyait ces accès avec une inquiète sollicitude, et le suppliait de lui en dire la cause; mais il éludait ses questions ou y répondait mystérieusement. Quelques-uns de ses adversaires les ont attribués à l'épilepsie, mais les dévots Musulmans déclarent que c'étaient des agitations de prophétie; « car déjà, disent-ils, les vues du Très-Haut commençaient à » poindre, quoique vaguement, sur son ami, et son » esprit était en travail de conceptions trop grandes » pour une intelligence humaine. A la fin, disent-ils, » ce qui avait été jusque-là voilé dans des rêves, de-

» vint manifeste par une apparition angélique et une » anonciation divine. »

Comme Mahomet, pendant les silencieuses veilles de la nuit, était étendu, enveloppé de son manteau, il entendit une voix qui l'appelait; en se découvrant il fut ébloui d'un flot de lumière d'un éclat si intolérable, qu'il s'évanouit. En reprenant ses sens, il vit un ange de forme humaine qui, s'approchant, déploya une étoffe de soie couverte de caractères écrits.

— Lis! dit l'ange.

— Je ne sais pas lire! répliqua Mahomet.

— Lis! répéta l'ange, au nom du Seigneur, qui a créé toutes choses, qui a créé l'homme d'un caillot de sang. Lis, au nom du Très-Haut, qui a enseigné à l'homme l'usage de la plume, qui répand sur son âme le rayon de la science, et lui enseigne ce qu'il ne sait pas.

Là-dessus; Mahomet sentit à l'instant son intelligence éclairée de la céleste lumière, et lut ce qui était écrit sur l'étoffe, laquelle contenait les décrets de Dieu, tels qu'ils furent promulgués plus tard dans le Coran. Quand il eut fini la lecture, le messager céleste annonça: « Θ Mahomet! en vérité, tu es le prophète de » Dieu, et je suis son ange Gabriel. »

Mahomet, nous dit-on, vint tremblant et agité vers Kadichah dans la matinée, ne sachant si ce qu'il avait entendu et vu était bien vrai: s'il était le prophète destiné à effectuer cette réforme, depuis si longtemps l'objet de ses méditations; ou si ce n'était pas une simple vision, une illusion des sens, ou pis, que tout cela, l'apparition d'un mauvais esprit.

Kadichah, pourtant, vit tout avec l'œil de la foi et la crédulité d'une femme affectionnée. C'était l'accomplissement des vœux de son mari, le terme de ses accès de mélancolie et de ses privations. « Quelles

NOTE. — Le Dr Gustave Weill, dans une note de *Mahomet der prophet*, discute cette question : Mahomet était-il sujet aux attaques d'épilepsie ? ce qui a été généralement représenté comme une calomnie de ses ennemis et des écrivains chrétiens. Il paraît, cependant, que cela a été affirmé par quelques-uns des plus anciens biographes musulmans, et sur l'autorité de personnes qui l'approchaient. « Il était saisi, disent-ils, d'un violent tremble-» ment suivi d'une sorte d'évanouissement, ou plutôt de convul-» sions, pendant lesquelles la sueur coulait en abondance de son » front par le temps le plus froid ; il était étendu, les yeux fermés, » la bouche écumante, et mugissant comme un jeuue chameau.» Aïescha, l'une de ses femmes, et Zeïd, l'un de ses disciples, sont cités parmi les personnes qui déposent dans ce sens Ils le regardaient comme étant dans ces moments-là sous l'influence de la révélation Il avait eu pourtant de pareilles attaques à la Mecque, avant que le Coran lui fût révélé. Kadichah craignait qu'il ne fût sous la puissance des mauvais esprits, et aurait voulu appeler un devin pour l'exorciser ; mais il le lui défendait. Il n'aimait pas qu'on le vît dans cet état. Ses visions, néanmoins, n'étaient pas toujours précédées de semblables attaques Hareth Ibn Haschem lui demanda, dit-on, comment se faisaient les révélations. « Souvent, » répondit-il, l'ange m'apparaît sous une forme humaine, et me » parle. Quelquefois j'entends comme un tintement de cloche, » mais je ne vois rien (un tintement d'oreilles est un symptôme d'é-» pilepsie). Quand l'ange est parti, je suis en possession de ce » qu'il a révélé.» Il déclarait recevoir directement de Dieu quelques-unes de ses révélations, d'autres, dans ses rêves : « Car les » rêves des prophètes, ajoutait-il, sont des révélations.»

Le lecteur trouvera que cette note n'est pas sans utilité, en ce qu'elle jette quelque lumière sur le caractère énigmatique de cet homme extraordinaire.

» bonnes nouvelles tu apportes! s'écria-t-elle. Par celui » entre les mains de qui est l'âme de Kadichah! je te » regarderai à l'avenir comme le prophète de notre » nation. Réjouis-toi, ajouta-t-elle, le voyant encore » abattu; Allah ne souffrira pas que tu échoues hon- » teusement. N'as-tu pas aimé tes parents? N'as-tu pas » été bon pour tes voisins, charitable envers les » pauvres, hospitalier à l'étranger, fidèle à ta parole, » et le constant défenseur de la vérité? »

Kadichah s'empressa de communiquer ce qu'elle avait entendu à son cousin Ouaraka, le traducteur des écritures, et qui était, comme nous l'avons vu, un oracle domestique pour Mahomet en matière de religion. Il mordit tout d'abord, et avec avidité, à cette annonciation miraculeuse. « Par celui dans les mains » de qui est l'âme d'Ouaraka! s'écria-t-il, tu dis vrai, » ô Kadichah! l'ange qui est apparu à ton mari est le » même qui fut, autrefois, envoyé à Moïse, fils d'Am- » ram. Son annonciation est vraie. Ton mari est réel- » lement prophète! » L'ardente adhésion du lettré Ouaraka contribua, dit-on, beaucoup à affermir l'esprit indécis de Mahomet.

VII.

MAHOMET INCULQUE SES DOCTRINES SECRÈTEMENT ET LENTEMENT. — IL REÇOIT D'AUTRES REVÉLATIONS ET DE NOUVEAUX ORDRES. — IL ANNONCE SA MISSION A SES PARENTS. — DE QUELLE FAÇON ON LE REÇOIT. — ENTHOUSIASTE DÉVOUEMENT D'ALI. — SINISTRES PRESAGES CHRÉTIENS.

Pendant un certain temps Mahomet confia ses révélations simplement aux gens de sa maison. L'un des premiers à se déclarer croyant, fut son serviteur Zeïd, arabe de la tribu de Kalb. Ce jeune homme avait été fait prisonnier, dans son enfance, par un parti de maraudeurs koreischites, et avait passé dans les mains de Mahomet, soit par voie du sort, soit par achat. Plusieurs années après, son père, apprenant qu'il était à la Mecque, s'y rendit et offrit pour sa rançon une somme considérable. « s'il veut partir avec toi, dit » Mahomet, il partira sans rançon : mais s'il veut rester » avec moi, pourquoi ne le garderais-je pas? Zeïd » aima mieux rester, ayant toujours été, disait-il, » traité plutôt en fils qu'en esclave. » Là dessus, Mahomet l'adopta publiquement, et il était resté toujours depuis avec lui dans une sorte de servitude affectueuse. En embrassant la foi nouvelle, il fut complè-

tement affranchi ; mais on verra qu'il garda toute la vie à son ancien maître cet attachement dévoué que Mahomet semble avoir eu le don d'inspirer à ses disciples et à ses dépendants.

Les premiers pas de Mahomet dans sa carrière prophétique furent périlleux, hésitants et faits en secret. Il avait à appréhender de l'hostilité de tous côtés : de ses parents immédiats, les Koreischites de la ligne d'Haschem, dont la puissance et la prospérité étaient identifiées avec l'idolâtrie; et plus encore de la branche rivale des Abd-Haschems, qui avaient longtemps regardé les Haschémites avec envie et jalousie, et qui crieraient avec frénésie à l'hérésie et à l'impiété, pour les déposséder de la garde de la Caaba. A la tête de cette branche rivale de Koreisch était Abou-Sofian, fils de Harb, petit-fils d'Omeya et arrière-petit-fils d'Abd-Schems. C'était un homme capable et ambitieux, très riche et très influent ; et l'on verra qu'il fut l'un des plus persévérants et des plus puissants adversaires de Mahomet (1).

Dans ces circonstances défavorables, la nouvelle foi fut propagée secrètement et lentement, jusque-là que, pendant les trois premières années, le nombre des prosélytes ne dépassa pas quarante ; et encore ceux-ci

(1) Niebuhr, (*Voyages*, vol. II) parle de la tribu de Harb, qui possédait plusieurs villes et villages dans les hautes terres de l'Hedjaz, contrée montagneuse entre Médine et la Mecque. Ils ont des châteaux sur des rochers escarpés, harcèlent les caravannes et les mettent à contribution. On présume que cette tribu tire son nom du père d'Abou-Sofian, comme la grande ligne des Omeyades tirait le sien de son grand-père.

étaient-ils, pour la plupart, ou très jeunes, ou étrangers, ou esclaves. Ils se réunissaient sans bruit pour la prière dans la maison de l'un des initiés, ou dans une caverne auprès de la Mecque. Leur discrétion, pourtant, ne les préserva pas de la violence. Leurs conciliabules furent découverts; une multitude de gens sans aveu se rua dans la caverne et une lutte s'ensuivit, dans laquelle l'un des assaillants fut blessé à la tête par un armurier appelé Saad, renommé depuis lors comme le premier qui ait versé le sang dans la cause d'Islam.

L'un des plus âpres opposants à Mahomet fut son son oncle Abou-Lahab, homme opulent, esprit orgueilleux et caractère irritable. Son fils, Otha, avait épousé Rokaia, la troisième fille de Mahomet, de sorte qu'ils étaient doublement alliés. Mais Abou-Lahab était aussi allié à la ligne rivale de Koreisch, étant marié à Omm-Jemil, sœur d'Abou-Sofian; et il se laissait mener par sa femme et par son beau-frère. Il réprouvait ce qu'il appelait les hérésies de son neveu, comme devant déshonorer leur ligne immédiate et attirer sur elle l'animadversion du reste de la tribu de Koreisch. Mahomet était très sensible à la violente opposition de son oncle, qu'il attribuait aux instigations d'Omm-Jemil. Il la déplorait surtout, parce qu'il voyait qu'elle affectait le bonheur de sa fille Rokaia, laquelle inclinait vers ses doctrines, et s'attirait par là les reproches de son mari et de sa famille.

Ces causes de sollicitude, et d'autres encore, nuisaient à sa santé et augmentaient le trouble de son esprit. Il était usé, hagard, et de plus sujet à des absences. Ceux de ses parents qui lui étaient attachés

remarquaient l'altération de son visage, et craignaient une attaque de maladie; d'autres l'accusaient, en ricanant, d'aliénation mentale; et la tête de ces impitoyables railleurs était la femme de son oncle, Omm-Jemil, sœur d'Abou-Sofian.

Le résultat de ce triste état de l'esprit et du corps fut une autre vision, ou révélation, lui ordonnant de « se lever, prêcher et exalter le Seigneur. » Il dut alors annoncer, publiquement et audacieusement, ses doctrines, en commençant par ses parents et sa tribu. En conséquence, dans la quatrième année de ce qu'on appelle « sa mission, » il invita tous les Koreischites de la tribu d'Haschem à se réunir sur la colline de Safa, dans le voisinage de la Mecque, où il leur exposerait des choses essentielles à leur bonheur. Ils s'y rendirent. Parmi eux était l'oncle hostile de Mahomet Abou-Lahab, et avec lui sa moqueuse épouse Omm-Jemil. A peine le prophète avait-il commencé à discourir de sa mission et à faire part de ses révélations, qu'Abou-Lahab bondit, l'injuria en lui reprochant de les avoir dérangés pour des futilités, et, saisissant un caillou, voulait le lui lancer. Mahomet tourna vers lui ses yeux éteints, maudit la main qui venait de se lever ainsi pour le menacer, lui prédit qu'il serait condamné au feu de Jehennam, et que sa femme, Omm-Jemil, porterait le fagot d'épines qui servirait à l'allumer.

L'assemblée se sépara en confusion. Abou-Lahab et sa femme, exaspérés de la malédiction jetée sur eux, obligèrent leur fils Otha à répudier Rokaia, et la renvoyèrent tout en larmes à son père. Elle fut, du reste,

bientôt dédommagée; car elle épousa un mari de la vraie foi, Othman-Ibn-Affan, disciple zélé de Mahomet.

Nullement découragé par l'insuccès de sa première tentative, le prophète convoqua une seconde fois les Haschémites dans sa propre maison où, leur ayant servi la chair d'un agneau et du lait, il s'avança et annonça tout au long les révélations qu'il avait reçues du ciel, et l'ordre divin de les communiquer aux membres de sa ligne immédiate.

« O enfants d'Abd-Al-Motâlleb, s'écria-t-il avec » enthousiasme, à vous, entre tous les hommes, Allah » a fait ces dons précieux. En son nom je vous offre » les bénédictions de ce monde, et des joies sans fin » dans l'autre. Qui, parmi vous, voudra partager le » fardeau de mon offre? qui sera mon frère, mon » lieutenant, mon vizir? »

Tous restèrent silencieux; les uns émerveillés, les autres souriant d'incrédulité et de dérision. Enfin Ali, se levant, se mit au service du prophète, tout en reconnaissant modestement sa jeunesse et son insuffisance (1). Mahomet lui jeta les bras autour du cou et le pressa sur son cœur. « Voici mon frère, mon vizir, » mon lieutenant, » s'écria-t-il; « que tout le monde » écoute ses paroles et lui obéisse! »

A cette explosion d'enthousiasme chez l'adolescent Ali, les Koreischites répondirent par un méprisant éclat de rire; ils raillèrent Abou-Taleb, père du jeune

(1) Par une erreur des traducteurs, Ali est représenté comme accompagnant son adhésion d'une menace extravagante contre tous ceux qui feraient de l'opposition à Mahomet.

prosélyte, d'avoir à s'incliner devant son fils et à lui obéir.

Mais, quoique les doctrines de Mahomet fussent mal reçues par ses parents et ses amis, elles trouvaient faveur auprès du peuple, en général, particulièrement auprès des femmes qui sont toujours portées à soutenir une cause persécutée. Beaucoup de juifs, aussi, le suivirent pendant quelque temps; mais quand ils virent qu'il permettait à ses disciples de manger de la chair de chameau, ils se retirèrent et rejetèrent sa religion comme immonde.

Alors Mahomet dépouilla toute réserve, ou plutôt il brûla d'une exaltation croissante et se mit à proclamer ouvertement ses doctrines, à se donner comme un prophète envoyé de Dieu pour mettre un terme à l'idolâtrie, et mitiger les rigueurs de la loi juive et de la loi chrétienne. Les collines de Safa et de Kubeiss, sanctifiées par des traditions sur Agar et Ismaël, étaient ses lieux favoris de prêche, et le mont Hérat était le Sinaï sur lequel il se retirait dans ses accès de surexcitation et d'enthousiasme, pour emporter de sa caverne solitaire de nouvelles révélations du Coran.

Les bons vieux écrivains chrétiens, en parlant de la venue de celui qu'ils dénoncent comme « l'arabe ennemi de l'église, » font de superstitieux récits des divers prodiges qui éclatèrent vers cette époque, effrayants avant-coureurs des troubles qui allaient bouleverser le monde. A Constantinople, alors capitale d'un empire chrétien, il y eut plusieurs naissances monstrueuses et des apparitions extraordinaires qui frappèrent d'épouvante ceux qui les virent. A certaines

processions faites dans le voisinage, les croix se mirent soudain, d'elles-mêmes, en mouvement, et s'agitèrent avec violence, répandant l'étonnement et la terreur. Le Nil, aussi, cette ancienne mère des miracles, donna naissance à deux formes hideuses, réunissant les apparences de l'homme et de la femme, qui s'élevèrent de ses eaux, jetèrent un moment autour d'elles des regards terribles, et disparurent sous les ondes. Pendant tout un jour le soleil parut réduit à la moitié de son orbe ordinaire, répandant une pâle lumière et des rayons empoisonnés. Par une nuit sans lune, une fournaise ardente éclaira les cieux, et des lances ensanglantées brillèrent au firmament.

Toutes ces merveilles, et plusieurs autres pareilles, furent interprétées comme autant d'indices de troubles imminents. Les anciens serviteurs de Dieu secouaient tristement la tête, prédisant que le règne de l'Ante-Christ était proche, et qu'il serait accompagné d'une violente persécution de la foi chrétienne et de la désolation des églises. « A ces saints hommes qui ont » traversé les épreuves et les tribulations de la foi, » ajoute le vénérable Padre Jayme Bleda, « il est donné » de comprendre et d'expliquer ces présages mystérieux » qui précédèrent les désastres de l'Eglise, aussi facile- » ment qu'aux vieux marins de lire dans les signes » de l'air, dans les cieux et dans la mer la tempête » qui se prépare et doit submerger leur navire. »

Beaucoup de ces saints personnages furent réunis dans la gloire avant l'accomplissement de leurs prophéties. Là, assis en sûreté dans les cieux empyrées, ils ont pu contempler avec douleur les tourmentes du

monde chrétien. Tels des hommes, debout sur les cîmes sereines des montagnes, voient passer au-dessous d'eux les tempêtes qui balaient la terre et la mer, *naufrageant* (1) les grands vaisseaux et *renversant* les hautes tours.

---

(1) Le mot anglais *to wreck* signifie faire naufrage et aussi forcer au naufrage, réduire en lambeaux, en débris. Montaigne a employé « naufrager » dans le même sens, qui est conforme à l'étymologie latine : *navem frangere*, briser le navire.

(NOTE DU TRADUCTEUR.)

VIII.

QUELQUES MOTS SUR LA FOI MUSULMANE.

Quoique nous n'ayons pas l'intention d'entrer dans le détail des doctrines promulguées par Mahomet, il est indispensable, si l'on veut se faire une juste idée de son caractère et de sa conduite, d'en connaître les traits principaux.

Il faut surtout se mettre dans l'esprit que Mahomet ne visait pas à établir une religion nouvelle, mais qu'il voulait restaurer celle que l'on avait reçue, dans les premiers temps, de Dieu lui-même. « Nous suivons, » disait le Coran, la religion d'Abraham l'orthodoxe, » qui n'était pas un idolâtre. Nous croyons en Dieu, » à ce qu'il nous a envoyé, à ce qu'il a envoyé à » Abraham, à Ismaël, à Jacob et aux tribus, à ce qui » a été transmis à Moïse et à Jésus, et à ce qui a été » transmis aux prophètes venant du Seigneur: nous » ne faisons aucune distinction entre eux, et nous » sommes résignés à Dieu. (1) »

(1) Coran, chap. 2.

Le Coran, ou Koran (1), qui a été le grand livre de sa foi, fut donné par morceaux, de temps en temps, selon le degré d'exaltation de ses sentiments, ou l'exigence des circonstances. Il ne fut pas présenté comme son œuvre propre, mais comme une révélation divine, comme les paroles mêmes de Dieu. La divinité est censée parler dans tous les cas. « Nous t'avons » envoyé le livre de vérité, lequel confirme l'écriture » qui a été révélée avant lui, et la conserve dans sa » pureté (2). »

La loi de Moïse, disait-on, avait été, pendant un temps, le guide et la règle de conduite des hommes. A la venue de Jésus-Christ, elle fut remplacée par l'Evangile; tous deux devaient maintenant faire place au Coran, qui était plus complet et plus explicite que les codes précédents, et destiné à réformer les abus qui s'étaient glissés dans ceux-ci, par la négligence ou les altérations de leurs interprètes. C'était le complément de la loi; après lui, il n'y aurait plus de révélations divines. Mahomet était le dernier, comme le plus grand, de la série des prophètes envoyés pour faire connaître la volonté de Dieu.

L'unité de dieu fut la pierre angulaire de la religion réformée. « Il n'y a de dieu que Dieu, » était son dogme fondamental. De là elle reçut le nom d'Islam (3),

(1) Dérivé du mot arabe Kora, lire ou enseigner.

(2) Coran, chap. 5.

(3) Quelques étymologistes font dériver Islam de Salem ou Aslama, qui signifie salut. Les Chrétiens en ont fait le mot Islamisme, et les Juifs l'ont défiguré en Ismaëlisme, ce qui, pour

mot arabe qui signifie soumission à Dieu. A ce premier dogme fut ajouté : « Mahomet est le prophète » de Dieu, » addition autorisée, comme on le soutenait, par l'annonciation divine, et nécessaire pour faire accepter ses révélations.

Outre l'unité de Dieu, on inculquait la croyance aux anges, ou esprits subordonnés, aux prophètes, à la résurrection du corps, au jugement dernier, à une vie future de récompenses et de peines et à la prédestination. Une grande partie du Coran a été prise dans la Bible, la Mischna et le Talmud des Juifs (1), spécialement les traditions étranges, quoique souvent belles, concernant les anges, les prophètes, les patriarches, les bons et les mauvais génies. Il avait conçu, de très bonne heure, de la vénération pour la foi juive, laquelle, a-t-on donné à entendre, était celle de sa mère.

Le système exposé dans le Coran était, cependant,

eux, a un sens de reproche et est une allusion à l'origine des Arabes, comme descendants d'Ismaël.

D'Islam les Arabes ont tiré les termes de Moslem ou Muslem, Musulman, qui professe la foi d'Islam. Ces termes sont au singulier, et font Musliman au duel et Muslimen au pluriel.

(1) La Mischna des Juifs, comme la Sounna des Mahométans, est une collection de traditions formant la loi orale. Elle fut compilée dans le deuxième siècle par Judas Hakkodisch, savant rabbin juif, sous le règne de l'empereur romain Antonin-le-Pieux.

Le Talmud de Jérusalem et le Talmud babylonien sont deux commentaires sur la Mischna. Le premier fut compilé à Jérusalem, trois cents ans après le Christ, et le dernier à Babylone, deux cents ans plus tard. La Mischna est, après la Bible, le plus ancien recueil que possèdent les juifs.

essentiellement fondé sur les doctrines chrétiennes contenues dans le Nouveau Testament, et telles qu'elles lui avaient été présentées par les sectaires chrétiens d'Arabie. "Notre Sauveur devait être tenu en haute vénération, comme un prophète inspiré, le plus grand qui eût été envoyé avant le temps de Mahomet, pour réformer la loi; mais toute idée de sa divinité était rejetée comme impie, et toute la doctrine de la Trinité était dénoncée comme un outrage à l'unité de Dieu. On déclarait que toutes deux étaient des erreurs ou des interpolations des interprètes; et cette opinion était, il faut le remarquer, celle des sectes chrétiennes d'Arabie.

Le culte des saints et l'introduction des tableaux qui les représentent étaient condamnés comme un abandon de la foi du Christ et un retour à l'idolâtrie, et tels étaient, nous en avons déjà fait l'observation, les principes des Nestoriens avec lesquels, on le sait, Mahomet avait eu beaucoup de relations.

Toute peinture représentant des objets vivants est prohibée. Mahomet disait que les anges n'entreraient pas dans une maison qui aurait de pareilles peintures, et que ceux qui les faisaient seraient condamnés, dans l'autre monde, à trouver des âmes pour elles, ou seraient punis.

La plupart des préceptes de bienveillance de notre Sauveur sont incorporés dans le Coran. La fréquence des aumônes y est prescrite comme un devoir impérieux, et l'immuable loi du bien et du mal : « Fais aux » autres comme tu voudrais qu'il te fût fait, » fut donnée pour la conduite morale des fidèles.

« N'agissez pas injustement envers les autres, » dit le Coran, « et l'on n'agira pas injustement envers vous.
» S'il y a un débiteur qui ne puisse pas payer sa dette,
» que son créancier l'attende jusqu'à qu'il le puisse
» aisément; mais s'il en fait l'abandon, il fera encore
» mieux. »

Mahomet inculquait une noble honnêteté et la sincérité dans les affaires. « O marchands! » disait-il, « la fausseté et la fourberie sont sujettes à prévaloir dans
» le commerce, purifiez-le par des aumônes; faites un
» peu de charité en compensation; car la fourberie dans
» le commerce irrite Dieu, mais la charité apaise sa
» colère. Celui qui vend un objet défectueux, en cachant
» son défaut, provoquera la colère de Dieu et les
» malédictions des anges. »

« Ne profitez pas des besoins d'un autre pour lui
» acheter à perte; soulagez plutôt son indigence. »

« Nourrissez ceux qui ont faim, visitez les malades,
» et libérez les prisonniers, s'ils sont enfermés injus-
» tement. »

« Ne regarde pas ton semblable avec mépris; ne
» foule pas la terre avec insolence; car Dieu n'aime
» pas l'arrogant et le vaniteux. Sois modéré dans ton
» allure, et parle d'un ton modéré, car la plus désa-
» gréable de toutes les voix, est celle des ânes. » (1)

(1) Les paroles suivantes, recueillies par l'un de ses disciples, semblent avoir été suggérées par un passage de saint Mathieu, XXV-35-46 :

« En vérité, Dieu dira au jour de la résurrection : « O fils d'Adam ! j'étais malade, et vous ne m'avez pas visité. » Alors ils diront : « Comment pouvions-nous vous visiter? car vous êtes le seigneur

L'idolâtrie de toutes sortes était strictement défendue; c'était même ce que Mahomet abhorrait le plus. Beaucoup d'usages religieux, néanmoins, répandus depuis un temps immémorial parmi les Arabes, et qui n'étaient pas incompatibles avec l'unité de Dieu, furent conservés. Tel était le pélerinage à la Mecque, y compris toutes les cérémonies relatives à la Caaba, au puits de Zem-Zem et autres lieux sacrés du voisinage, en les séparant du culte des idoles qui les avait profanés.

Le vieux rite arabe de la prière, accompagné ou plutôt précédé de l'ablution, fut aussi maintenu. Des prières étaient même prescrites à des heures déterminées du jour et de la nuit; elles étaient simples de forme et de style, adressées directement à Dieu, avec certaines inflexions et, par moments, une complète

de l'univers, et exempt de maladie. » Et Dieu répondra : « Ne saviez-vous pas qu'un tel, de mes serviteurs, était malade, et vous ne l'avez pas visité. Si vous aviez visité ce serviteur, cela vous aurait été compté comme une action juste. » Et Dieu dira : « O fils d'Adam! je vous ai demandé de la nourriture, et vous ne m'en avez pas donné. » Et les fils d'Adam diront : « Comment pouvions-nous vous donner de la nourriture, voyant que vous nourrissez l'univers, et que vous êtes exempt de la faim ? » Et Dieu dira : « Un tel de mes serviteurs vous a demandé du pain, et vous lui en avez refusé. Si vous lui aviez donné à manger, vous auriez reçu de moi votre récompense. » Et Dieu dira : « O fils d'Adam! je vous ai demandé de l'eau, et vous ne m'en avez pas donné. » Ils répliqueront : « O notre soutien! comment pouvions-nous vous donner de l'eau, voyant que vous êtes le soutien de l'univers, et non sujet à la soif? » Et Dieu dira : « Un tel de mes serviteurs vous a demandé de l'eau, et vous ne lui en avez pas donné. Si vous l'aviez fait, vous auriez reçu de moi votre récompense. »

prostration du corps, et avec le visage tourné vers le Kéblah ou point d'adoration.

A la fin de chaque prière, on récitait le verset suivant, tiré du second chapitre du Coran. On dit qu'il est d'une grande beauté dans l'original arabe, et il est gravé sur des ornements d'or et d'argent et sur des pierres précieuses que l'on porte comme amulettes; « Dieu! Il n'y a pas d'autre dieu que lui, » le vivant, le toujours vivant; il ne dort pas, ni ne » sommeille. A lui appartiennent les cieux, et la » terre, et tout ce qu'ils contiennent. Qui intercédera » auprès de lui, si ce n'est par sa permission? Il » connaît le passé et l'avenir, mais personne ne peut » comprendre rien de sa science, si ce n'est ce qu'il » révèle. Son empire s'étend sur les cieux et sur la » terre, et les soutenir tous deux n'est pas un fardeau » pour lui. Il est le Haut, le Puissant! »

Mahomet insistait avec énergie sur l'importance et l'efficacité de la prière. « Les anges, » disait-il, « viennent » parmi vous de jour et de nuit; après quoi, ceux de » la nuit remontent au ciel, et Dieu leur demande » comment ils ont laissé ses créatures. « Nous les » avons trouvées, disent-ils, à leurs prières, et nous » les avons laissées à leurs prières. »

Les doctrines du Coran sur la résurrection et le jugement dernier sont, à certains égards, pareilles à celles de la religion chrétienne, mais mêlées de quelques idées extravagantes puisées à d'autres sources, pendant que les joies du paradis musulman, bien que en partie spirituelles, sont embarrassées et souillées des sensualités de la terre, et infiniment au-dessous

de l'ineffable pureté et de la béatitude promise par notre Sauveur.

Néanmoins, la peinture du dernier jour, telle qu'on la trouve dans le trente-huitième chapitre du Coran, et telle que Mahomet doit l'avoir donnée au début de sa mission à la Mecque, comme l'une de ses révélations, touche au sublime.

« Au nom du Tout-Miséricordieux Dieu! un jour » viendra où le soleil sera voilé, et où les étoiles » tomberont des cieux, où les chamelles sur le point de » faonner seront négligées, et où les bêtes sauvages, » frappées de terreur, se réuniront en troupeaux.

» Où les vagues de l'Océan bouillonneront, et où les » âmes des morts seront de nouveau unies à leurs » corps.

» Où la petite fille qui aura été enterrée vivante » demandera: Pour quel crime ai-je été sacrifiée? et » où les livres éternels seront ouverts.

» Où les cieux disparaîtront comme un rouleau de » papier, et l'enfer brûlera, et où les joies du paradis » seront rendues manifestes.

» En ce jour chaque âme fera connaître ce qu'elle » a accompli.

» En vérité, je vous le jure par les étoiles qui se » meuvent rapidement et sont perdues dans l'éclat du » soleil, et par les ténèbres de la nuit, et par l'aube » du jour, ce ne sont pas là les paroles d'un mauvais » esprit, mais d'un ange de dignité et de puissance, » qui possède la confiance d'Allah, et est révéré par les » anges sous son commandement. Votre compagnon, » Mahomet, n'est pas fou, non plus. Il a vu le céleste

» messager dans la lumière du clair horizon, et les » paroles qui lui ont été révélées doivent être une » admonition à toutes les créatures. »

NOTE.— Pour montrer le dédale de doctrines controversables d'où Mahomet dut tirer ses idées sur la foi chrétienne, nous donnons ici les principaux points de divergence entre les sectes chrétiennes d'Orient auxquelles nous avons fait allusion dans le chapitre qui précède.

Les Sabelliens, ainsi nommés de Sabellius, prêtre lybien du troisième siècle, croyaient à l'unité de Dieu, et que la Trinité exprimait trois différents états, ou relations ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne formant qu'une personne, comme un homme est composé de corps et d'âme.

Les Ariens, d'Arius, ecclésiastique d'Alexandrie, dans le quatrième siècle, affirmaient que le Christ est fils de Dieu, mais distinct de lui et inférieur à lui, et niaient que le Saint-Esprit soit Dieu.

Les Nestoriens, de Nestorius, évêque de Constantinople dans le cinquième siècle, soutenaient que le Christ a deux natures distinctes : l'une, divine, et l'autre, humaine ; que Marie était seulement sa mère, et Jésus un homme, et que c'était une abomination de l'appeler, comme c'était la coutume de l'Eglise, la mère de Dieu.

Les Monophysites, comme l'indique leur nom, maintenaient la nature simple du Christ. Ils affirmaient qu'il était une combinaison de Dieu et d'homme, tellement mêlés et unis qu'ils ne formaient qu'une seule nature.

Les Eutychiens, d'Eutychès, abbé d'un couvent à Constantinople dans le cinquième siècle, étaient une branche des Monophysites, essentiellement opposée aux Nestoriens. Ils niaient la double nature du Christ, déclarant qu'il était tout-à-fait Dieu avant l'incarnation, et tout-à-fait homme pendant l'incarnation.

Les Jacobites, de Jacobus, évêque d'Edesse, en Syrie, dans le sixième siècle, étaient une branche très nombreuse des Monophysites, différant très peu des Eutychiens. La plupart des tribus chrétiennes d'Arabie étaient Jacobites.

Les Mariamites, ou adorateurs de Marie, regardaient la Trinité comme se composant de Dieu le père, Dieu le fils et Dieu la vierge Marie.

Les Collyridiens étaient une secte arabe de chrétiens, composée principalement de femmes. Ils adoraient la vierge Marie comme étant en possession de la divinité, et lui faisaient des offrandes d'un gâteau en forme de tresses, appelé collyris, d'où ils tiraient leur nom.

Les Nazaréens étaient une secte de chrétiens juifs, qui considéraient le Christ comme le Messie, comme né d'une vierge par le Saint-Esprit, et possédant quelque chose d'une nature divine; mais ils se conformaient pour tout le reste aux rites et cérémonies de la loi Mosaïque.

Les Ebionites, d'Ebion, juif converti qui vivait dans le premier siècle, étaient aussi une secte de chrétiens judaïsants, différant peu des Nazaréens. Ils croyaient que le Christ était un homme pur, le plus grands des prophètes; mais ils niaient qu'il eût eu une existence avant d'être né de la vierge Marie. Cette secte, aussi bien que celle des Nazaréens, avait plusieurs adhérents en Arabie.

On pourrait énumérer plusieurs autres sectes, telles que les Corinthiens, les Maronites et les Marcionites, qui tiraient leurs noms de chefs instruits et zélés; les Docètes et les Dnostiques, qui étaient subdivisés en différentes sectes de subtils enthousiastes. Quelques-unes de celles-ci soutenaient l'immaculée pureté de la vierge Marie, affirmant que sa conception et sa délivrance s'étaient effectuées comme la transmission des rayons de lumière à travers une vitre, sans altérer sa virginité; opinion que maintiennent encore énergiquement, en substance, les catholiques espagnols.

La plupart des Docètes affirmaient que Jésus-Christ était d'une nature entièrement divine; qu'un fantôme, une simple forme sans substance, fut crucifié par les Juifs abusés; et que le crucifiement et la résurrection furent de déceptives exhibitions mystiques à Jérusalem, pour le bien de la race humaine.

Les Carpocratiens, les Basilidiens et les Valentiniens, ainsi nommés d'après trois controversistes égyptiens, soutenaient que Jésus-Christ était seulement un mortel sage et vertueux, fils de Joseph et de Marie, choisi par Dieu pour réformer et instruire

l'humanité, mais qu'une nature divine lui fut communiquée dans son âge mûr et à l'époque de son baptême par Saint-Jean. La première partie de cette croyance, qui était celle des Ebionites, fut ravivée, et est professée par quelques uns des chrétiens unitaires, secte nombreuse et croissante des protestants d'aujourd'hui.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces discussions, qui ne sont pas arrangées dans l'ordre chronologique, mais qui déchirèrent l'Eglise chrétienne, et continuaient à exister à l'époque de Mahomet, pour le décharger de tout blasphème volontaire, dans les opinions qu'il inculquait touchant la nature et la mission de notre Sauveur.

IX.

RIDICULE JETÉ SUR MAHOMET ET SES DOCTRINES. — DEMANDES DE MIRACLES. — CONDUITE D'ABOU TALEB. — VIOLENCE DES KOREISCHITES. — ROKAIA, FILLE DE MAHOMET, SE RÉFUGIE EN ABYSSINIE AVEC SON ONCLE OTHMAN ET QUELQUES DISCIPLES. — MAHOMET DANS LA MAISON D'ORKHAM. — ANIMOSITÉ D'ABOU JAHL. — SA PUNITION.

La plus grande des difficultés contre lesquelles Mahomet eut à lutter au début de sa carrière prophétique fut le ridicule que ses opposants déversèrent sur lui. Ceux qui l'avaient connu depuis son enfance, qui l'avaient vu tout jeune par les rues de la Mecque, et plus tard occupé aux affaires ordinaires de la vie, bafouaient sa prétendue mission apostolique. Ils le montraient du doigt, en riant, quand il passait, criant: « Voyez le petit-fils d'Abd-Al-Motâlleb, qui prétend connaître ce qui se passe au ciel ! » Quelques uns, qui avaient été témoins de ses excitations mentales et de ses extases, le regardaient comme un aliéné; d'autres déclaraient qu'il était sous la possession d'un démon; d'autres, enfin, l'accusaient de sorcellerie et de magie.

Quand il passait dans les rues, il était l'objet de ces railleries, de ces quolibets et de ces insultes que le

6

vulgaire, trop souvent, n'épargne pas aux hommes d'une conduite excentrique et d'un esprit dérangé. S'il essayait de prêcher, sa voix était couverte par des bruits discordants et des chansons licencieuses ; on jeta même de la boue sur lui, un jour qu'il était en prières à la Caaba.

Et ce n'était pas seulement la tourbe grossière et ignorante qui l'outrageait ainsi. L'un de ses plus redoutables adversaires était un jeune homme nommé Amrou; et comme il joua plus tard un rôle distingué dans l'histoire du mahométisme, nous voudrions imprimer dans l'esprit du lecteur les circonstances de sa première apparition. Il était fils d'une courtisane de la Mecque, qui semble avoir égalé en fascination les Phryné et les Aspasie de la Grèce, et avoir compté parmi ses amants les plus nobles personnages du pays. Quand elle donna le jour à son fils, elle mentionna plusieurs membres de la tribu de Koreisch qui avaient des droits égaux à la paternité. On déclara que le nouveau-né avait une très grande ressemblance avec Aass, le plus âgé des admirateurs de sa mère; d'où il reçut, en addition au nom d'Amrou, la désignation de Ibn-al-Aass, le fils d'Aass.

La nature avait prodigué à cet enfant de l'amour ses dons les plus précieux, comme pour compenser la tache de sa naissance. Quoique jeune, il était déjà l'un des poètes les plus populaires d'Arabie, et également remarquable par le piquant de ses effusions satiriques et l'enchanteresse douceur de ses productions sérieuses.

Quand Mahomet annonça d'abord sa mission, cet

adolescent l'assaillit de lampons et de madrigaux burlesques qui, d'accord avec le goût poétique des Arabes et répandus à profusion, furent au développement de l'Islamisme de plus grands obstacles que la plus cruelle persécution.

Ceux qui étaient plus sérieux dans leur opposition demandaient à Mahomet des preuves surnaturelles de ce qu'il affirmait. « Moïse, Jésus et les autres pro- » phètes, » disaient-ils, « faisaient des miracles pour » prouver la divinité de leur mission. Si tu es réelle- » ment un prophète plus grand qu'eux, fais des mira- » cles pareils. »

La réponse de Mahomet se peut conclure de ses propres paroles dans le Coran. « Quel plus grand mi- » racle pouvaient-ils désirer que le Coran lui-même ; » un livre révélé par le canal d'un homme illettré ; si » élevé dans son langage, si incontroversable dans ses » arguments, que l'artifice uni des hommes et des » démons ne pourrait rien dire de comparable ? Quelle » plus grande preuve pouvait-il y avoir qu'il ne » venait que de Dieu ? Le Coran est, lui-même, un » miracle. »

Ils réclamaient, cependant, des preuves plus palpables ; des miracles s'adressant aux sens : qu'il fît parler un muet, entendre un sourd ; ou qu'il opérât des changements dans la nature, et qu'il voulût bien : faire jaillir des fontaines, transformer un lieu stérile en jardin, avec des palmiers, des treilles et des eaux courantes ; élever un palais d'or, orné de diamants et de pierres précieuses, ou monter par une échelle au ciel en leur présence. Ou bien, si le Coran en était

descendu, ainsi qu'il le disait, qu'ils pussent au moins voir comment, et contempler l'ange qui l'apporta ; alors ils croiraient.

Mahomet répliquait par des arguments, quelquefois par des menaces. Il ne prétendait à rien de plus qu'à être un homme envoyé par Dieu en qualité d'apôtre. « Si » les anges », disait-il, « marchaient familièrement sur » cette terre, l'un d'eux aurait sûrement été chargé de » cette mission ; mais bien malheureux ceux qui au- » raient, comme dans le cas présent, douté de sa » parole ! Il ne leur aurait pas été permis, comme avec » moi, de disputer, argumenter et prendre leur temps » pour être convaincus; leur perdition aurait été instan- » tanée. Dieu, » ajoutait-il, « n'a pas besoin d'anges pour » l'accomplissement de ma mission. Il est un témoin » suffisant entre vous et moi. Ceux qu'il disposera » à la conviction croiront réellement ; ceux qu'il » voudra laisser dans l'erreur ne trouveront personne » pour venir en aide à leur incrédulité. Au jour de » la résurrection, ils apparaîtront aveugles, muets et » rampants sur leur visage. Leur séjour sera dans » les flammes éternelles de Jehennam. Tel sera le » châtiment de leur incrédulité.

» Vous exigez des miracles. Dieu donna à Moïse le » pouvoir de faire des miracles. Quelle en fut la consé- » quence ? Pharaon les méprisa, l'accusa de sorcellerie » et chercha à le chasser, lui et son peuple, du pays ; » mais Pharaon fut noyé, et avec lui toute son armée. » Voudriez-vous tenter Dieu, et courir le risque d'être » punis comme Pharaon? »

On voit dans Al-Maalem, écrivain arabe, que quel-

ques uns des disciples de Mahomet se joignirent un jour à la multitude, et le supplièrent de prouver, tout d'abord, sa divinité, en changeant en or la colline de Safa. Ainsi serré de près, il eut recours à la prière ; et ayant fini, il assura à ses adhérents que l'ange Gabriel lui était apparu, et l'avait informé que si Dieu exauçait sa prière et faisait le miracle désiré, tous ceux qui n'y croyaient pas seraient exterminés. Aussi, par pitié pour la multitude, qui paraissait être une génération entêtée, il ne l'exposerait pas à la destruction ; de sorte qu'il fut permis à la colline de Safa de rester dans son état primitif.

D'autres écrivains musulmans affirment que Mahomet se départit de la règle qu'il s'était prescrite et fit, à l'occasion, des miracles, quand il trouva ses auditeurs trop lents à croire. Ainsi, ils nous disent qu'une fois, en présence de la foule, il appela un taureau, et enleva de ses cornes un rouleau contenant un chapitre du Coran, tout juste envoyé du ciel. Une autre fois, pendant qu'il discourait en public, une blanche colombe plana sur sa tête, et, s'abattant sur son épaule, sembla chuchoter à son oreille ; c'était, dit-il, un envoyé de la Divinité. Dans une autre occasion, il ordonna que l'on ouvrît la terre devant lui, et l'on trouva deux jarres, l'une pleine de lait, l'autre pleine de miel, qu'il déclara être les emblêmes de l'abondance promise par le ciel à ceux qui obéiraient à sa loi.

Les écrivains chrétiens ont conspué ces miracles, insinuant que le pigeon avait été dressé à cet effet, et cherchait les grains de froment qu'il était habitué à

trouver dans l'oreille de Mahomet ; que le rouleau de papier avait été préalablement attaché aux cornes du taureau, et les vaisseaux de lait et de miel, déposés dans le sol. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'écarter complètement ces histoires miraculeuses, comme fables inventées par des zélateurs égarés ; et c'est ainsi qu'elles ont été jugées par les plus recommandables des écrivains musulmans.

Il n'y a pas de preuves que Mahomet descendit à aucun artifice de cette sorte pour faire prévaloir ou affermir ses prétentions apostoliques. Il paraît avoir compté exclusivement sur la raison et l'éloquence, et avoir été soutenu par l'enthousiasme religieux pendant cette première et douteuse période de sa carrière. Ses fougueuses attaques contre l'idolâtrie qui avait vicié et remplacé le culte primitif de la Caaba, commençaient à produire un effet sensible et alarmaient les Koreischites. Ils pressèrent Abou-Taleb d'imposer silence à son neveu, ou de le renvoyer ; mais voyant l'inutilité de leurs instances, ils informèrent le vieillard que, si ce soi-disant prophète et ses sectateurs persistaient dans leurs hérésies, ils les payeraient de leurs têtes.

Abou-Taleb s'empressa d'avertir Mahomet de ces menaces, le suppliant de ne pas ameuter contre lui et sa famille de si nombreux et si puissants ennemis.

L'esprit enthousiaste de Mahomet s'enflamma à ces mots. « O mon oncle », s'écria-t-il, « quand bien même » ils mettraient en bataille contre moi le soleil à » droite, et la lune à gauche, jusqu'à ce que Dieu » me l'ordonne, ou m'enlève d'ici, je n'abandonnerai » pas mon dessein. »

Il se retirait l'air abattu, quand Abou-Taleb le rappela. Le vieillard n'était pas encore converti, mais il était frappé d'admiration pour l'inébranlable fermeté de son nevèu, et il déclara que, quoi qu'il prêchât, il le soutiendrait toujours contre ses ennemis. Sentant que, lui-même, il ne pouvait pas lui assurer une protection suffisante, il fit appel aux autres descendants d'Haschem et d'Abd-Al-Motâlleb pour qu'ils l'aidassent à défendre leur parent contre la persécution du reste de la tribu de Koreisch; et si fort est le lien du sang chez les Arabes que, quoique ce fût le soutenir dans ce qu'ils appelaient une dangereuse hérésie, ils consentirent tous, excepté son oncle Abou-Lahab.

L'animosité des Koreischites devenait de plus en plus virulente et fut poussée jusqu'aux voies de fait. Mahomet fut assailli et presque étranglé dans la Caaba, d'où il fut arraché avec beaucoup de peine par Abou-Bekr qui fut, lui-même, blessé dans la mêlée. Ses parents immédiats devinrent des objets de haine, particulièrement sa fille Rokaia et son époux Othman-Ibn-Affan. Ceux de ses disciples qui n'avaient pas d'amis puissants pour les protéger, couraient risque de la vie; plein d'anxiété pour leur sûreté, Mahomet leur conseilla d'abandonner, pour un temps, sa dangereuse société et de chercher un refuge en Abyssinie. Le peu de largeur de la mer Rouge permettait d'atteindre facilement la côte africaine. Les Abyssiniens étaient des chrétiens nestoriens, élevés par leur religion au-dessus de leurs barbares voisins. Leur Grand-Négus, ou roi, était réputé juste et tolérant. Mahomet avait la confiance que sa fille et ses disciples fugitifs trouveraient un asile auprès de lui.

Othman-Ibn-Affan fut le chef de cette petite bande de musulmans, composée de onze hommes et quatre femmes. Ils suivirent le bord de la mer jusqu'à Djeddah, port situé à environ deux jours de marche de la Mecque, où ils trouvèrent deux navires abyssiniens à l'ancre, dans lesquels ils embarquèrent et firent voile pour la terre d'hospitalité.

Cet événement, qui se passa dans la cinquième année de la Mission de Mahomet, est appelé la première hégire ou fuite, pour la distinguer de la seconde hégire, la fuite du prophète lui-même de la Mecque à Médine. L'excellent accueil fait aux fugitifs engagea d'autres de leurs coreligionnaires à suivre leur exemple, jusqu'à ce que le nombre des réfugiés musulmans en Abyssinie montât à quatre-vingt-trois hommes et dix-huit femmes, sans compter les enfants.

Les Koreischites, voyant que Mahomet ne voulait pas se taire et faisait journellement des conversions, rendirent une loi qui bannissait tous ceux qui embrasseraient sa croyance. Mahomet se retira devant l'orage et se réfugia dans la maison de son disciple Orkham, située sur la colline de Safa. Cette colline, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, était célèbre dans la tradition, comme étant celle sur laquelle Adam et Eve eurent la permission de se rencontrer, après la course longue et solitaire qui suivit leur expulsion du Paradis. Elle se rattachait aussi aux destinées d'Agar et d'Ismaël.

Mahomet resta pendant un mois chez Orkham, continuant ses révélations et attirant à lui des sectaeurs des diverses parties de l'Arabie. La haine des

Koreischites le suivit dans sa retraite. Abou-Jahl, un arabe de cette tribu, le découvrit, l'insulta dans un langage infâme et même le frappa. L'outrage fut rapporté à Hamza, oncle de Mahomet, comme il retournait à la Mecque, après une chasse. Hamza n'était pas un fauteur d'Islamisme, mais il avait pris l'engagement de protéger son neveu. Marchant avec son arc détendu vers un rassemblement de Koreischites, où Abou-Jahl se vantait de son récent exploit, il asséna sur la tête du fanfaron un coup qui lui fit une grave blessure. Les parents d'Abou-Jahl accoururent à son secours; mais le querelleur était terrifié par le bras vigoureux et la sauvage énergie d'Hamza et cherchait à l'apaiser. « Laissez-le tranquille », disait-il aux siens ; « en vérité, j'ai traité son neveu bien » durement.» Il alléguait, en palliation de son offense, l'apostasie de Mahomet. Mais Hamza ne voulait pas se calmer. « Eh bien! » criait-il, avec force et dédain, » je ne crois pas, moi non plus, à vos dieux de pierre; » pouvez-vous me forcer? » La colère produisit dans son cœur ce que le raisonnement aurait vainement tenté. Il se déclara aussitôt converti, prêta serment d'adhésion au prophète, et devint l'un des plus zélés et des plus vaillants champions de la foi nouvelle.

X.

OMAR IBN-AL-KHATTAB, NEVEU D'ABOU-JAHL, ENTREPREND DE VENGER SON ONCLE EN TUANT MAHOMET. — SON ÉTONNANTE CONVERSION. — MAHOMET CHERCHE UN REFUGE DANS LE CHATEAU D'ABOU-TALEB. — ABOU-SOFIAN A LA TÊTE DE LA BRANCHE RIVALE DES KOREISCHITES, PERSÉCUTE MAHOMET ET SES ADHÉRENTS. — OBTIENT CONTRE EUX UN DÉCRET DE MISE AU BAN. — MAHOMET QUITTE SA RETRAITE ET FAIT DES CONVERSIONS PENDANT LE MOIS DE PÈLERINAGE. — LÉGENDE DE LA CONVERSION D'HABIB-LE-SAGE,

La haine d'Abou-Jahl pour le prophète s'accrut par le sévère châtiment reçu de la main d'Hamza. Il avait un neveu nommé Omar Ibn-Al-Khattâb, âgé de vingt-six ans, d'une taille de géant, d'une force prodigieuse et d'un grand courage. « Son aspect » sauvage glaçait les plus braves, et sa canne même » imprimait plus de terreur dans le cœur des specta- » teurs que l'épée d'un autre homme. » Ce sont les propres expressions de l'historien arabe Abou-Abdallah-Mohamed-Ibn-Omal-Alouakedi, et les exploits ultérieurs de ce guerrier prouvent que l'on ne peut guère taxer l'écrivain d'exagération.

A l'instigation de son oncle Abou-Jahl, ce farouche arabe entreprit de pénétrer dans la retraite de Mahomet, qui était encore chez Orkham, et de le

poignarder. On accuse les Koreischites de lui avoir promis cent onces d'or pour cette œuvre de sang; mais ce n'est pas probable, et le vindicatif neveu n'avait pas besoin qu'on le subornât.

Comme il se rendait à la maison d'Orkham, il rencontra un koreischite, auquel il fit part de son dessein. Le koreischite était secrètement converti à l'Islamisme; il chercha à le détourner de sa sanglante entreprise.

— Avant de tuer Mahomet, dit-il, et d'attirer sur vous la vengeance de ses parents, voyez que les vôtres soient purs d'hérésie!

— Y a-t-il quelqu'un des miens coupable d'apostasie? demanda Omar, avec étonnement.

— Justement, fut la réponse ; ta sœur et son mari Seid.

Omar courut chez sa sœur, et entrant brusquement, il la trouva lisant le Coran avec son mari. Seid essaya de le cacher, mais son trouble convainquit Omar de la justesse de l'accusation, et augmenta sa fureur. Dans sa rage, il renversa Seid, lui mit le pied sur la poitrine et y aurait plongé son arme, si sa sœur ne se fût interposée. Un coup sur le visage l'inonda de sang. « Ennemi d'Allah! » sanglota Amina, « me frappes-tu » ainsi parce que je crois au seul vrai Dieu? En dépit » de toi et de ta violence, je persévérerai dans la » vraie foi. Oui », ajouta-t-elle, avec ferveur, « il n'y a » de dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Et maintenant, Omar, achève ton œuvre!

Omar réfléchit, se repentit de sa violence et retira son pied de dessus le sein de Seid. « Montrez-moi

» l'écrit », dit-il. Amina refusa de lui laisser toucher le rouleau sacré avant qu'il se fût lavé les mains. Le passage qu'il lut serait, dit-on, le vingtième chapitre du Coran, lequel commence ainsi :

« Au nom de Dieu très miséricordieux ! nous » n'avons pas envoyé le Coran pour infliger la misère » à l'espèce humaine, mais comme un moniteur, » pour lui enseigner à croire au seul vrai Dieu, le » créateur de la terre et des cieux.

» Le Tout-Miséricordieux est sur son trône là-haut, » à lui appartient tout ce qui est dans les cieux en » haut et sur la terre en bas, et dans les régions » sur la terre. Profères-tu tes prières d'une voix » haute ? Sache qu'il n'en est pas besoin. Dieu connaît » les secrets de ton cœur, voire même ce qui est le » plus caché.

» En vérité, je suis Dieu ; il n'y a personne à côté » de moi. Sers-moi, ne sers aucun autre. N'offre ta » prière à nul autre qu'à moi. »

Les paroles du Coran pénétraient profondément le cœur d'Omar. Il lut plus avant, et fut ému de plus en plus ; mais quand il arriva aux passages qui traitent de la résurrection et du jugement, sa conversion fut complète.

Il poursuivit son chemin jusqu'à la maison d'Orkham, mais avec un cœur changé. Frappant humblement à la porte, il demanda à être reçu.

— Entre, fils de Khattâb, s'écria Mahomet. Qui t'amène ici ?

— Je viens inscrire mon nom parmi ceux des croyants en Dieu et en son prophète.

Et en parlant ainsi, il faisait la profession de foi musulmane. Il ne fut pas content jusqu'à ce qu'elle eût été rendue publique. A sa demande, Mahomet l'accompagna immédiatement à la Caaba, pour accomplir ouvertement les rites de l'Islamisme. Omar marchait à la gauche, et Hamza à la droite du prophète pour le protéger contre toute injure ou attaque, et ils étaient suivis par plus de quarante disciples. Ils passèrent, en plein jour, dans les rues de la Mecque, au grand étonnement de ses habitants. Sept fois ils firent le tour de la Caaba, touchant à chaque fois la pierre noire consacrée, et se conformant à toutes les autres cérémonies. Les Koreischites regardaient cette procession avec effroi; mais ils n'osèrent pas approcher ou molester le prophète, en étant détournés par la vue de ces terribles hommes de bataille, Hamza et Omar, qui, est-il dit, jetaient sur eux des regards ardents comme des lions auxquels on aurait volé leurs petits.

Sans crainte, et extrême en tout, Omar alla seul, le lendemain, prier à la Caaba, jetant ainsi le défi aux Koreischites. Un autre musulman, qui entra dans le temple, fut interrompu dans ses exercices de piété et rudement traité; mais nul ne vexa Omar, parce qu'il était neveu d'Abou-Jahl. Omar se rendit chez son oncle. « Je renonce », dit-il, « à ta protection. » Depuis lors il confondit sa destinée avec celle des prosélytes de Mahomet, dont il fut l'un des plus ardents défenseurs.

Telle fut l'étonnante conversion d'Omar, plus tard le plus illustre champion de la foi d'Islam. Les Koreis-

chites furent si exaspérés de ce nouveau triomphe de Mahomet, que son oncle Abou-Taleb craignit qu'ils n'attentassent à la vie de son neveu, par trahison ou par violence ouverte. Cédant à ses supplications répétées, ce dernier, accompagné de quelques uns de ses disciples, se retira dans une espèce de château, ou forteresse, appartenant à Abou-Taleb, et situé dans le voisinage de la ville.

La protection ainsi accordée par Abou-Taleb, le chef des Haschemites, et par d'autres de sa branche, à Mahomet et à ses adhérents, quoiqu'ils eussent une foi différente, attira sur eux la colère de la ligne rivale des Koreischites, et produisit un schisme dans la tribu. Abou-Sofian, chef de cette ligne, profita des hérésies du prophète pour jeter le discrédit, non pas seulement sur ceux de ses parents qui avaient embrassé sa foi, mais sur la branche entière d'Haschem, laquelle, quoique ne partageant pas ses doctrines, l'avait protégé par de simples sentiments de clan. (1) Il est évident que l'hostilité d'Abou-Sofian ne provenait pas exclusivement de haine personnelle ou de scrupules religieux, mais d'inimitiés de famille. Il était ambitieux de transférer à sa propre branche les honneurs de la cité, si longtemps le patrimoine des Koreischites. La dernière mesure du bon Abou-Taleb, qui plaçait Mahomet hors des atteintes de la persécution, en lui donnant un château pour refuge, fournit un prétexte à Abou-Sofian et à ses partisans pour provoquer la mise au ban général de la ligne

(1) Ce mot est celui employé par l'auteur.

rivale. En conséquence, un décret fut rendu, qui défendait au reste de la tribu de Koreish de se marier, d'avoir aucun rapport, même d'achat ou de vente, avec les Hachemites, jusqu'à ce qu'ils eussent livré Mahomet pour qu'on le punît. Ce décret, promulgué dans la septième année de ce qui s'appelle la Mission du prophète, fut écrit sur parchemin et appendu dans la Caaba. Il réduisit Mahomet et ses disciples à une grande détresse ; par moments, ils mouraient presque de faim dans la forteresse où ils étaient réfugiés, et où ils étaient quelquefois assiégés par les Koreischites qui voulaient appliquer le ban dans toute sa rigueur et empêcher les vivres d'entrer.

La saison annuelle du pélerinage, pendant laquelle des armées de pélerins se rendent à la Mecque de tous les points de l'Arabie, laissait pourtant respirer un peu les musulmans persécutés. Durant cette période sacrée, suivant la loi et un usage immémorial, toutes hostilités étaient suspendues, et les tribus en guerre se réunissaient dans une paix temporaire pour adorer à la Caaba. Alors Mahomet et ses disciples s'aventuraient hors de leur château fort, et retournaient à la Mecque. Protégé ainsi par l'immunité du mois sacré, Mahomet se mêlait aux pélerins pour prêcher et prier, émettre ses doctrines et proclamer ses révélations. Il faisait de cette façon beaucoup de prosélytes qui, de retour dans leurs foyers, apportaient, avec eux, des régions éloignées, les semences de la foi nouvelle. De ces convertis, quelques uns étaient des princes ou chefs de tribus; dont l'exemple exerçait une grande influence sur ceux qui les approchaient. Les légendes arabes font un récit pompeux et extravagant de la conversion de l'un de ces

princes ; et comme elle fut accompagnée de quelques uns des plus fameux miracles que l'on cite de Mahomet, elle mérite peut-être qu'on la raconte ici brièvement.

Le prince en question était Habib-Ibn-Malec, surnommé le sage, à cause de ses vastes connaissances et de son érudition. On le réprésente comme profondément versé dans les sciences et la magie, comme possédant à fond toutes les religions, pour avoir lu tout ce qui avait été écrit sur elles, et avoir été successivement juif, chrétien et mage. Il est vrai qu'il avait eu plus que le temps ordinaire pour étudier et acquérir de l'expérience, car il était alors, suivant la légende arabe, âgé de cent-quarante ans. Il vint à la Mecque, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, amenant avec lui sa fille Satiha, qu'il avait dû engendrer dans une vieillesse très mûre et pour laquelle il faisait des prières à la Caaba, la malheureuse fille étant devenue à la fois muette, sourde, aveugle et paralytique.

Abou-Sofian et Abou-Jahl, suivant la légende, pensèrent que la présence de ce vieux prince très puissant, très idolâtre et très sage, à la tête d'une armée aussi formidable, offrait une excellente occasion d'achever la ruine de Mahomet. Ils informèrent donc Habib-le-sage des hérésies du prétendu prophète, et obtinrent du vénérable prince qu'il l'appelât en sa présence, à son camp dans la vallée des cailloux pour y défendre ses doctrines, dans l'espoir que son obstination dans l'erreur lui vaudrait le bannissement ou la mort.

La légende contient une brillante description de la procession des Koreischites idolâtres, revêtus de leurs plus riches costumes, à pied, à cheval, conduits par

Abou-Sofian et Abou-Jahl à la grande inquisition de la vallée des cailloux, et de la pompe orientale avec laquelle les reçut Habib-le-Sage, assis sous une tente de cramoisi, sur un trône d'ébène, incrusté d'ivoire, de bois de sandal et de plaques d'or.

Mahomet était dans l'habitation de Kadichah quand il fut mandé devant ce formidable tribunal. Kadichah lui fit hautement part de ses alarmes, ses filles se pendirent à son cou, pleurant et se désolant, car elles croyaient qu'il allait à une mort certaine; mais lui blâma doucement leurs frayeurs, et leur dit d'avoir confiance en Dieu.

Bien éloigné du faste de ses ennemis, Abou-Sofian et Abou-Jahl, il se rendit au lieu d'épreuves, simplement vêtu de blanc, avec un turban noir et un manteau qui avait appartenu à son grand-père Abd-Al-Môtâlleb, et qui était en étoffe d'Aden. Ses cheveux flottaient plus bas que ses épaules, la mystérieuse lueur de prophétie brillait sur son visage; et quoiqu'il ne se fût pas lavé la barbe avec de l'eau de senteur, et qu'il ne se fût pas servi de parfums, excepté d'un peu de musc et de camphre pour la moustache, il répandait partout où il passait une odeur suave qui n'était autre, disent les écrivains arabes, que les émanations embaumées de sa personne.

Il était précédé du zélé Abou-Bekr qui portait une veste rouge et un turban blanc; son manteau était relevé sous ses bras, de façon à montrer ses pantoufles écarlates. Une terreur silencieuse s'emparait du nombreux rassemblement, à mesure que Mahomet avançait. Pas un murmure, pas un chuchotement. Les

animaux eux-mêmes se taisaient comme sous un charme ; ni le cheval ne hennissait, ni le chameau ne mugissait, ni l'âne ne songeait à braire.

Le vénérable Habib le reçut gracieusement et alla droit au fait.

— On dit que tu prétends être un prophète de Dieu; est-ce vrai?

— Certainement, répondit Mahomet. Allah m'a envoyé pour proclamer la véritable foi.

— Bien! reprit le sage circonspect, mais chaque prophète a donné des preuves de sa mission par des signes et des miracles. Noé avait son arc-en-ciel; Salomon, son anneau mystérieux ; Abraham, le feu de la fournaise qui se refroidissait à son commandement; Isaac, le bélier qui fut sacrifié à sa place ; Moïse, sa baguette qui opérait des prodiges, et Jésus rappelait les morts à la vie et, d'un mot, calmait les tempêtes. Si donc tu es réellement un prophète, donne-nous, en preuve, un miracle.

Les disciples de Mahomet tremblèrent pour lui, lorsqu'ils entendirent cette requête; Abou-Jahl battit des mains et exalta la sagacité d'Habib. Mais le prophète le rudoya avec mépris: « Paix! chien de ta » race! » s'écria-t-il, « opprobre de ta famille et de » ta tribu! » Il se mit alors en devoir de satisfaire aux désirs d'Habib.

Le premier miracle demandé à Mahomet était de révéler ce qu'Habib avait dans sa tente, et ce qui l'avait amené à la Mecque.

Là-dessus, dit la légende, Mahomet se pencha vers la terre et traça des chiffres sur le sable. Alors,

relevant la tête, il répondit: « O Habib! tu as amené
» ici ta fille, Satiha, sourde et muette, boiteuse et
» aveugle, dans l'espoir d'obtenir du ciel sa guérison.
» Va à ta tente; parle-lui et écoute sa réponse, et
» sache que Dieu est tout-puissant. »

Le prince chargé d'ans vole à sa tente; sa fille vient à lui d'un pas léger, les bras tendus, en complète jouissance de toutes ses facultés; les yeux brillants, le visage rayonnant de sourires, et plus belle que la lune par un ciel sans nuages.

Le second miracle demandé par Habib était encore plus difficile; c'était que Mahomet couvrît le ciel en plein midi d'une obscurité surnaturelle, et fît descendre la lune sur le sommet de la Caaba.

Le prophète accomplit ce miracle aussi aisément que le premier; à son ordre, les ténèbres remplacèrent l'éclat du jour. On vit la lune s'écarter de sa route et errer dans le firmament. Par l'irrésistible pouvoir du prophète, elle abandonna les cieux et s'arrêta sur le sommet de la Caaba. Elle en fit alors sept fois le tour, à la façon des pélerins, et ayant fait sa révérence à Mahomet, elle se tint devant lui avec un léger mouvement d'oscillation, comme une épée étincelante, lui donnant le salut de paix et de prophétie.

Non content de ce miracle, poursuit la légende, Mahomet força l'astre obéissant à entrer par la manche droite de son manteau et à sortir par la gauche, puis à se diviser en deux fragments, dont l'un alla vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, et qui, se rencontrant au centre du firmament, se réunirent en un orbe rond et glorieux.

Il est superflu d'ajouter qu'Habib-le-Sage fut convaincu et converti par ces miracles, comme le furent aussi quatre cent soixante-dix habitants de la Mecque. Abou-Jahl, au contraire, s'endurcit dans son incrédulité, s'écriant que tout cela était illusion et enchantement produits par la magie de Mahomet.

Note. — Les miracles racontés ici ne se trouvent pas dans les pages de l'exact Abulfeda, et n'ont pas pour eux l'autorité des plus graves écrivains musulmans; mais ils sont racontés avec une grande prolixité par les principaux auteurs apocryphes, lesquels prétendent qu'il y est fait allusion dans le cinquante-quatrième chapitre du Coran. Ils sont probablement aussi vrais que beaucoup d'autres merveilles attribuées à Mahomet.— On se rappellera que lui-même n'avait de prétentions qu'à un seul miracle : le Coran.

XI.

LE BAN D'INTERDICTION MYSTÉRIEUSEMENT DÉTRUIT. — MAHOMET PEUT RETOURNER A LA MECQUE. — MORT D'ABOU-TALEB ; DE KADICHAH. — MAHOMET SE FIANCE A AIESCHA. — IL ÉPOUSE SADA. — LES KOREISCHITES RENOUVELLENT LEUR PERSÉCUTION. — MAHOMET CHERCHE UN ASILE A TAYEF. — IL EN EST EXPULSÉ. — IL EST VISITÉ PAR DES GÉNIES DANS LE DÉSERT DE NAKLAH.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que Mahomet et ses disciples avaient trouvé un refuge dans le château d'Abou-Taleb. Le ban qui leur interdisait toute relation avec le reste de leur tribu existait encore à la Caaba. La secte, comme il arrive toujours, s'étendait sous la persécution. Nombre de personnes s'y étaient adjointes dans la Mecque ; des murmures s'élevaient contre les haines atroces déchaînées parmi les Koreischites, et l'on fit rougir Abou-Sofian du degré auquel il avait poussé son hostilité contre quelques uns de ses parents.

Tout-à-coup on découvrit que le parchemin de la Caaba, sur lequel le décret était écrit, avait été détruit et qu'il n'en restait que ces mots du commencement : « En ton nom, ô Dieu tout-puissant ! » En conséquence on déclara le décret annulé, et Mahomet et ses adhérents eurent la permission de rentrer à la Mecque,

sans être inquiétés. La disparition mystérieuse de cet obstacle légal a été considérée par les pieux musulmans comme un autre miracle dû à une intervention surnaturelle en faveur du prophète ; quoique des mécréants aient soupçonné que le document, qui devenait embarrassant dans ses effets pour Abou-Sofian lui-même, fut secrètement détruit par des mains humaines.

Le retour à la Mecque de Mahomet et de ses disciples fut suivi d'importantes conversions, tant parmi les habitants de la ville que parmi les pélerins venus des pays lointains. Le chagrin qu'éprouvaient les Koreischites du développement de la nouvelle secte fut adouci par les nouvelles des victoires que les Persans venaient de remporter sur les Grecs, et qui leur livraient la Syrie et une partie de l'Egypte. Les idolâtres Koreischites triomphaient de la défaite des chrétiens grecs, dont la foi, opposée au culte des idoles, était par eux assimilée à celle que prêchait Mahomet. Ce dernier répondit à leurs railleries et à leur allégresse en donnant le trentième chapitre du Coran, qui commence par ces mots : « Les Grecs ont été battus par les Persans, « mais ils battront ceux-ci dans quelques années. »

Le zélé et croyant Abou-Bekr paria dix chameaux que la prédiction s'accomplirait en trois ans. « Augmen« tez l'enjeu, et allongez le temps, » lui souffla Mahomet. Abou-Bekr risqua cent chameaux, mais fixa le terme à neuf ans. La prédiction se vérifia, et le pari fut gagné. Cette anecdote est citée avec assurance par les docteurs musulmans, comme une preuve que le Coran vient du ciel, et que Mahomet avait le don de pro-

phétie. L'ensemble, s'il est vrai, montre une fine intelligence de l'avenir, suggérée par la connaissance de l'état actuel des puissances en lutte.

Peu de temps après son retour à la Mecque, Mahomet fut appelé à fermer les yeux de son oncle Abou-Taleb, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, et aussi vénérable par son caractère que par sa vieillesse. Comme l'heure de la mort approchait, Mahomet l'exhorta à faire la profession de foi nécessaire, suivant la croyance d'Islam, pour s'assurer une bienheureuse résurrection.

Une étincelle d'orgueil terrestre restait encore dans le cœur du patriarche mourant. « O fils de mon frère ! » répondit-il, « si je répétais ces mots, les Koreischites » diraient que je l'ai fait par peur de la mort. »

Abulfeda, l'historien, assure qu'Abou-Taleb mourut dans la foi. « Al-Abbas, » dit-il, « se pencha sur le lit » de son frère expirant, et s'apercevant que ses lèvres » remuaient, il tendit l'oreille pour saisir ses paroles. » C'était la confession désirée. » D'autres affirment que ses derniers mots furent : « Je meurs dans la foi » d'Abd-Al-Môtalleb. » Des commentateurs ont cherché à concilier les deux récits en soutenant qu'Abd-Al-Motâlleb, dans ses derniers jours, avait renoncé au culte des idoles, et croyait à l'unité de Dieu.

Trois jours à peine après la mort d'Abou-Taleb, Kadichah, la femme fidèle et dévouée de Mahomet, s'éteignait elle aussi. Elle avait alors soixante-cinq ans. Mahomet pleura amèrement sur sa tombe, et prit le deuil pour elle et Abou-Taleb ; ce qui a fait appeler cette année : « l'année de deuil. » « Il fut consolé dans

son affliction, » dit l'auteur arabe, « par l'assurance, » que lui donna l'ange Gabriel, qu'un palais d'argent » était destiné à Kadichah dans le Paradis, en récom- » pense de sa grande foi et des services qu'elle avait » rendus à la cause. »

Quoique Kadichah fût beaucoup plus vieille que Mahomet, et qu'elle n'eût plus, lors de leur mariage, cet éclat de la jeunesse qui fait l'unique charme des femmes de l'Orient, et quoique le prophète fût connu pour l'ardeur de son tempérament, on dit qu'il lui resta fidèle jusqu'à la fin ; jamais même il ne profita de la loi arabe, autorisant la pluralité des femmes, pour lui donner une rivale sous le toit conjugal. Cependant, elle morte, et le premier transport de douleur calmé, il chercha à se consoler de sa perte, en contractant un second mariage ; et depuis lors il pratiqua la polygamie. Il permit, par sa loi, à ses disciples d'avoir quatre femmes ; mais il ne se limita pas à ce nombre, car il faisait observer qu'un prophète, étant extraordinairement doué et privilégié, n'était pas tenu à se soumettre aux mêmes lois que les simples mortels.

Son premier choix se fit donc dans le mois qui suivit la mort de Kadichah, et tomba sur une belle enfant nommée Aïescha, fille de son fidèle partisan Abou-Bekr. Peut-être cherchait-il, par cette alliance, à se rattacher plus étroitement Abou-Bekr, qui était l'un des hommes les plus braves et les plus populaires de sa tribu. Aïescha, toutefois, n'avait que sept ans; et malgré la précocité des femmes dans ces climats orientaux, elle était trop jeune pour se marier. Aussi

Mahomet lui fut tout simplement fiancé, et remit le mariage à deux ans, la faisant instruire avec le plus grand soin, pendant l'intervalle, dans tout ce qui pouvait contribuer à faire d'elle une femme accomplie.

Cette femme, ainsi choisie dans la fleur de l'âge, le prophète l'aima avec plus de passion qu'aucune de celles qu'il épousa plus tard. Toutes celles-ci avaient été mariées une première fois ; « Aïescha, » disait-il, « était la seule qui fût venue dans ses bras vierge, pure » et sans tache. »

Néanmoins, pour ne pas rester sans consolation jusqu'à ce qu'Aïescha eût atteint l'âge nubile, il épousa Sâda, veuve de Sokran, l'un de ses disciples. Elle avait été nourrice de sa fille Fatimeh, et l'une des fidèles qui s'étaient enfuies en Abyssinie devant les premières persécutions du peuple de la Mecque. On prétend que, pendant son exil, elle eut mystérieusement avis de l'honneur qui lui était réservé, car elle rêva que Mahomet reposait sa tête sur son sein. Elle conta son rêve à son mari Sokran, qui l'interpréta comme le présage de sa mort prochaine, et du mariage de sa veuve avec le prophète.

Le mariage, qu'il eût été prédit ou non, fut un mariage de simple convenance. Mahomet n'aima jamais Sâda de l'affection qu'il témoigna à ses autres femmes. Il l'aurait même répudiée dans la suite, si elle ne l'eût supplié de ne pas lui retirer l'honneur de s'appeler encore sa femme; offrant, toutes les fois que viendrait son tour de partager la couche conjugale, de céder son droit à Aïescha. Mahomet consentit à un arrangement qui favorisait son amour pour cette dernière, et

Sâda continua, tant qu'elle vécut, à être nominalement sa femme.

Mahomet s'aperçut bientôt de la perte qu'il avait faite par la mort d'Abou-Taleb, qui n'avait pas été seulement un parent affectueux, mais un protecteur puissant et dévoué. Après sa mort, il n'y eut personne d'assez influent pour contenir l'animadversion d'Abou-Sofian et d'Abou-Jahl, lesquels soufflèrent bientôt aux Koreischites un tel esprit de persécution que Mahomet jugea dangereux de rester dans sa ville natale. Il partit donc, accompagné de son affranchi Zeid, pour chercher un refuge à Tayef, petite ville entourée de murs, à environ soixante-dix milles de la Mecque, habitée par les Thakifites, ou Arabes de la tribu de Thakif. C'était l'une des villes les plus agréables d'Arabie, par sa situation au milieu de vignes et de jardins. Là murissaient les pêches et les prunes, les melons et les grenades, les figues bleues et les vertes; là se rencontraient l'arbre à lotus et les palmiers avec leurs grappes de fruits verts ou dorés. Si frais étaient ses pâturages et si fertiles ses champs, comparés à la stérilité des déserts avoisinants, qu'une légende arabe prétendait que cette oasis faisait d'abord partie de la Syrie, mais qu'elle en avait été détachée et avait été portée là par les eaux du déluge.

Mahomet entra dans la ville avec assez de confiance, espérant y trouver protection, grâce à l'influence de son oncle Al-Abbas, qui y avait des propriétés. Il était impossible de choisir un pire lieu de refuge. Tayef était l'un des repaires de l'idolâtrie. Le culte d'Allath, l'une de ces idoles femelles dont nous avons déjà parlé,

y était dans toute sa force. Sa statue de pierre était couverte de joyaux et de pierreries, offrandes de ses adorateurs; on la croyait douée de vie, et comme Allath était regardée comme l'une des filles de Dieu, on l'implorait pour qu'elle intercédât auprès de son père.

Mahomet resta près d'un mois à Tayef, cherchant vainement à y faire des prosélytes. Quand il essayait de prêcher ses doctrines, sa voix était étouffée sous les clameurs. Plus d'une fois il fut blessé par les cailloux qu'on lui lançait, et que le fidèle Zeid s'efforçait en vain de parer. La rage populaire devint à la fin si violente, qu'il fut chassé de la ville et même poursuivi à quelque distance des murailles par une multitude d'esclaves et d'enfants qui l'insultaient.

Ainsi chassé ignominieusement du lieu où il avait cru trouver un refuge, et n'osant pas rentrer ouvertement dans sa ville natale, il resta dans le désert jusqu'à ce que Zeid lui eût trouvé un secret asile chez ses amis de la Mecque. Dans cette extrémité, il eut l'une de ces visions ou visitations surnaturelles qui semblent toujours lui être venues dans des moments de solitude et d'agitation, et où l'on peut supposer qu'il était dans un état d'excitation mentale. Ce fut après la prière du soir, dit-il, dans un lieu solitaire de la vallée de Naklah, entre la Mecque et Tayef. Il lisait le Coran, quand il fut entendu par une bande de Djinns, ou génies, qui passait. Ce sont des esprits, quelques-uns bons, d'autres méchants, destinés, comme l'homme, à une vie future de récompenses ou de peines. « Ecoutez ! Ecoutez ! » se dirent les génies l'un à l'autre. Ils s'arrêtèrent, et écoutèrent Mahomet

qui continuait à lire. « En vérité, » dirent-ils à la fin, « nous avons entendu un admirable discours, qui » indique la bonne voie ; c'est pourquoi nous y cro- » yons. »

Cette visitation consola Mahomet de son expulsion de Tayef, parce qu'elle montrait que si les hommes repoussaient lui et ses doctrines, les intelligences spirituelles les révéraient. C'est du moins ce que nous pouvons inférer de la mention qu'il en fait dans le quarante-sixième et le soixante-douzième chapitre du Coran. A partir de ce moment, il déclara qu'il était envoyé aussi bien pour la conversion de ces génies que pour celle de la race humaine.

NOTE. — La croyance aux génies était répandue en Orient longtemps avant l'époque de Mahomet. On supposait qu'ils hantaient les lieux solitaires, principalement à la tombée de la nuit ; superstition conforme aux habitudes et aux idées des contrées désertes. Les Arabes croyaient que chaque vallée et chaque terre stérile avaient leur propre tribu de génies, qui étaient soumis à un esprit supérieur, et qui rôdaient la nuit pour obséder le pélerin et le voyageur. Aussi, toutes les fois qu'ils entraient dans une vallée solitaire, ils suppliaient l'esprit qui y présidait, ou le seigneur du lieu, de les protéger contre les mauvais génies sous ses ordres.

Ces colonnes de poussière que soulèvent les tourbillons de vent et qui balaient le désert, sont censées causées par quelque mauvais génie ou esprit d'une taille gigantesque.

On pensait que les serpents qui parfois infestent les maisons étaient souvent des génies, les uns infidèles, les autres croyants. Mahomet recommandait à ses disciples de ne pas se presser de tuer un serpent de maison. « Avertissez-le qu'il faut qu'il parte ; » s'il n'obéit pas, tuez-le ; car cela prouve que ce n'est qu'un » reptile ordinaire ou un mauvais génie. »

On raconte que, dans le principe, les génies étaient admis au

ciel, mais qu'ils en furent chassés à cause de leurs dispositions tracassières. Ça toujours été depuis lors une engeance curieuse et indiscrète, essayant souvent d'escalader les constellations pour, de là, plonger leurs regards dans les cieux, voir et entendre ce qui s'y passe. Ils en sont, toutefois, empêchés par des anges armés d'épées flamboyantes ; et ces météores, appelés étoiles filantes, sont, au dire des Arabes, lancés par les anges gardiens à ces génies importuns.

D'autres légendes prétendent que la terre fut autrefois peuplée par ces génies, mais ils se révoltèrent contre le Très-Haut, usurpèrent le pouvoir ici-bas, et le gardèrent pendant deux mille ans. Enfin, Azazel, ou Lucifer, fut envoyé contre eux, les défit et renversa leur puissant monarque, Gian-ben-Gian, le fondateur des Pyramides, dont le magique bouclier, doué de vertus talismaniques, tomba plus tard entre les mains du roi Salomon-le-Sage et lui donna le pouvoir de déjouer tous les charmes et enchantements des magiciens et des mauvais génies. Les esprits rebelles, vaincus et humiliés, furent relégués dans un coin obscur de la terre. Ce fut alors que Dieu créa l'homme avec des facultés moins dangereuses, et lui donna le monde pour habitation.

Les anges, suivant les idées des Musulmans, furent créés de joyaux brillants ; les génies, de feu sans fumée, et Adam, d'argile.

Mahomet faisant, dans le soixante-douzième chapitre du Coran, allusion à la visitation des génies dans la vallée de Naklah, met dans leur bouche la franche explication qui suit :

« Nous essayâmes d'abord de voir ce qui se passait dans le ciel, » mais nous le trouvâmes gardé par des anges armés de dards » enflammés ; et nous nous assîmes sur quelques uns des siéges » pour écouter la conversation des habitants ; mais quiconque » écoute maintenant trouve une flamme préparée pour garder les » célestes confins. Il y en a parmi nous qui sont musulmans, et il » y en a d'autres qui s'éloignent du droit sentier. Celui qui em» brasse l'Islamisme cherche la bonne direction ; mais ceux qui » s'éloignent du droit chemin, serviront de bois au feu de Je» hennam. »

comme l'une des plus sombres et des plus solennellement silencieuses que l'on eût jamais connues. Pas de chants de coqs, ni d'aboiements de chien; pas de hurlements de bêtes féroces; les hiboux se taisaient; les eaux même cessèrent de murmurer et les vents de siffler; toute la nature semblait immobile et morte. Au milieu de la nuit, Mahomet fut réveillé par une voix qui criait: « Debout, dormeur! » L'ange Gabriel était devant lui. Son front était clair et serein, son teint blanc comme de la neige; sa chevelure flottait sur ses épaules; il avait des ailes de diverses couleurs éblouissantes; ses vêtements étaient semés de perles et brodés d'or.

Il conduisait à Mahomet un cheval blanc, de forme et de qualités merveilleuses, ne ressemblant à aucun animal connu, et en vérité, il diffère de tous ceux dont on ait jamais fait la description. Il avait un visage humain, mais les joues d'un cheval; ses yeux étaient comme des jacinthes et brillaient comme des étoiles. Il avait des ailes d'aigle toutes chargées de rayons de lumière, tout son corps resplendissait de joyaux et de pierres précieuses. C'était une jument et à cause de son éclat éblouissant et de son incroyable marche, elle s'appelait Al-Borak, ou l'Eclair.

Mahomet se disposait à monter ce coursier surnaturel, mais comme il étendait la main, celui-ci se retira et se cabra.

— Sois tranquille, ô Borak!, dit Gabriel, respecte le prophète de Dieu; tu ne fus jamais montée par un mortel plus honoré d'Allah.

— O Gabriel répliqua Al-Borak, qui à cet instant

fut merveilleusement douée de parole, est-ce qu'autrefois Abraham, l'ami de Dieu, ne me monta pas quand il rendit visite à son fils Ismaël? O Gabriel! n'est-ce pas là le médiateur, l'intercesseur, l'auteur de la profession de foi ?

— Justement, ô Borak! c'est là Mahomet-Ibn-Abdallah, de l'une des tribus de l'Arabie-Heureuse, et de la vraie foi. C'est le chef des enfants d'Adam, le plus grand des envoyés, le sceau des prophètes. Aucune créature n'entrera dans le Paradis que sur son intercession. Le ciel est à sa droite pour être la récompense de ceux qui croient en lui; le feu de Jehennam est à sa gauche, dans lequel seront jetés ceux qui font opposition à ses doctrines.

— O Gabriel! dit Al-Borak d'un ton suppliant, par la foi qui est entre toi et lui, obtiens qu'il intercède pour moi au jour de la résurrection.

— Sois assurée, ô Borak! s'écria Mahomet, que par mon intercession, tu entreras dans le Paradis.

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots que l'animal s'approcha et se laissa monter; alors, se levant avec Mahomet, il prit son essor bien au-dessus des montagnes de la Mecque.

Comme ils passaient avec la rapidité de l'éclair entre ciel et terre, Gabriel cria à haute voix: « Arrête, ô Mahomet! descends sur terre et fais la prière avec deux inflexions de corps. »

Ils descendirent sur la terre, et ayant fait la prière:

— Oh! ami et bien aimé de mon âme! dit Mahomet, pourquoi me commandes-tu de prier en ce lieu?

— Parce que c'est le mont Sinaï, sur lequel Dieu parla à Moïse.

S'élevant, ils passèrent rapidement entre ciel et terre, jusqu'à ce que Gabriel cria une seconde fois : « Arrête, ô Mahomet ! descends et fais la prière avec deux inflexions. »

Ils descendirent, Mahomet pria et demanda de nouveau :

— Pourquoi m'as-tu ordonné de prier en cet endroit ?

— Parce que c'est Bethléem, où naquit Jésus, fils de Marie.

Ils reprirent leur course à travers l'espace, jusqu'à ce qu'on entendit une voix sur la droite qui s'écriait : « O Mahomet, attends un moment que je puisse te parler ; je suis de tous les êtres créés, celui qui t'est le plus dévoué. »

Mais Borak continua, et Mahomet s'abstint de rester, car il sentait qu'il ne lui appartenait pas d'arrêter sa course, mais à Dieu le tout-puissant et glorieux.

Une autre voix se fit alors entendre à gauche, invitant Mahomet en termes semblables à attendre ; mais Borak continua, et Mahomet n'arrêta pas. Il vit ensuite devant lui une jeune fille d'une beauté ravissante, parée avec tout le luxe et toutes les richesses de la terre. Elle lui fit signe de la main, avec des sourires séducteurs : « Attends, un moment, ô Mahomet, que je puisse te parler, je suis de tous les êtres, celui qui t'est le plus dévoué. » Mais Borak continua et Mahomet ne s'arrêta pas, considérant que ce n'était pas à lui d'arrêter sa monture, mais à Dieu le tout-puissant et glorieux.

Toutefois, s'adressant à Gabriel :

— Quelles sont ces voix que j'ai entendues, dit-il, et quelle est cette jeune fille qui me faisait signe ?

— La première, ô Mahomet, était la voix d'un juif ; si tu l'avais écouté, toute ta nation aurait été gagnée au judaïsme.

La seconde était la voix d'un chrétien; si tu l'avais écouté, ton peuple eût penché vers le christianisme.

La jeune fille était le monde, avec toutes ses richesses, ses vanités et ses séductions; si tu l'avais écoutée, ta nation aurait choisi les plaisirs de la vie, plutôt que le bonheur de l'éternité, et aurait été condamnée à la perdition.

Continuant cette course aérienne, ils arrivèrent à la porte du saint temple de Jérusalem, où mettant pied à terre, Mahomet attacha Borak aux anneaux où les prophètes avant lui l'avaient attachée. Alors, entrant dans le temple, il y trouva Abraham, Moïse et Isa (Jésus), et plusieurs autres prophètes. Après qu'il eut prié quelque temps avec eux, une échelle de lumière descendit du ciel jusqu'à ce que l'extrémité inférieure reposât sur le Schakra ou pierre de fondation de l'édifice sacré, qui n'était autre que la pierre de Jacob. Aidé de l'ange Gabriel, Mahomet gravit cette échelle avec la rapidité de l'éclair.

Arrivés au premier ciel, Gabriel frappa à la porte. Qui est-là? demanda-t-on de l'intérieur.

— Gabriel.

— Qui est avec toi?

— Mahomet.

— A-t-il reçu sa mission?

— Oui.

— Alors il est le bien venu! et la porte s'ouvrit.

Ce premier ciel était de pur argent, et à sa voûte resplendissante les étoiles étaient suspendues par des chaînes d'or. Dans chaque étoile, un ange est placé en sentinelle, pour empêcher les démons d'escalader les demeures sacrées. Comme Mahomet entrait, un vieillard s'approcha de lui et Gabriel dit: « Voici ton » père Adam, salue-le. » Ce que fit Mahomet, et Adam l'embrassa, l'appelant le plus grand d'entre ses enfants et le premier d'entre les prophètes. Il y avait dans le ciel d'innombrables animaux de toutes sortes que Gabriel dit être des anges, lesquels sous ces formes intercédaient auprès d'Allah en faveur des diverses races d'animaux qui sont sur terre. Parmi eux était un coq d'une blancheur éblouissante, et d'une taille si merveilleuse, que sa crête touchait le second ciel, quoiqu'il soit éloigné du premier de cinq cents années de marche. Cet étonnant oiseau saluait chaque matin l'oreille d'Allah de son chant mélodieux. Toutes les créatures sur terre, l'homme excepté, sont réveillées par sa voix et tous les volatiles de son espèce chantent des alléluias *en émulation de sa note.* (1)

(1) Il y a trois choses, disent les docteurs musulmans, que Dieu écoute toujours volontiers : la voix de celui qui lit le Coran; la voix de celui qui implore son pardon, et la voix de ce coq, qui chante la gloire du Très-Haut. Quand le dernier jour sera proche, ajoutent-ils, Allah ordonnera à ce coq de replier ses ailes et de cesser ses chants. Alors tous les coqs de la terre se tairont, et leur silence sera le signe que le grand jour du jugement va arriver.

Le Rév. docteur Humphrey Prideaux, diacre de Norwich, dans sa vie de Mahomet, l'accuse d'avoir tiré ce coq merveilleux du traité Bava-Bartha du Talmud de Babylone « dans lequel, dit-il, nous

Ils montèrent alors au second ciel. Gabriel frappa encore à la porte ; les mêmes questions et les mêmes réponses ayant été échangées, la porte s'ouvrit et ils entrèrent.

Ce ciel était tout d'acier poli et d'un éclat éblouissant. Là ils trouvèrent Noé, qui, embrassant Mahomet, le salua comme le plus grand d'entre les prophètes.

Arrivés au troisième ciel, ils entrèrent avec les mêmes cérémonies. Il était tout semé de pierres précieuses et trop brillant pour des yeux de mortel. Là était assis un ange d'une hauteur incommensurable, dont les yeux étaient écartés de soixante-dix mille jours de marche. Il avait à ses ordres cent mille bataillons d'hommes armés. Devant lui, était ouvert un immense livre sur lequel il écrivait et effaçait continuellement. « Ceci ô Mahomet ! dit Gabriel, est » Azraël, l'ange de la mort, qui est dans la confiance de » Dieu. Sur le livre qui est devant lui, il inscrit conti- » nuellement les noms de ceux qui vont naître, et efface » les noms de ceux qui ont vécu leur temps, et qui, en » conséquence, meurent immédiatement. »

Ils montèrent alors au quatrième ciel, fait de l'argent le plus fin. Parmi les anges qui l'habitaient, il y en

» avons une histoire d'un oiseau aussi prodigieux, appelé Zig, qui » ayant les pieds sur la terre, atteint de sa tête jusqu'aux cieux, » et qui en étendant ses ailes, voile tout l'orbe du soleil et produit » une éclipse totale. » La paraphrase chaldaïque sur les psaumes dit que cet oiseau est un coq, et qu'il chante devant le Seigneur ; et la paraphrase chaldaïque sur Job nous enseigne qu'il chante tous les matins devant le Seigneur, et que Dieu lui donne la sagesse *à cause de cela.*

avait un haut de cinq cents jours de marche. Il paraissait troublé, et des torrents de larmes coulaient de ses yeux. « C'est, dit Gabriel, l'ange des larmes, » désigné pour pleurer sur les péchés des enfants des » hommes et prédire les maux qui les attendent.

Le cinquième ciel était de l'or le plus pur. Mahomet y fut reçu par Aaron avec force embrassades et compliments. L'ange de la vengeance habite ce ciel, et y préside à l'élément du feu. De tous les anges que vit Mahomet, c'était le plus hideux et le plus terrible. Son visage ressemblait à du cuivre et était couvert de loupes et de verrues. Ses yeux lançaient des éclairs, et il tenait à la main une lance flamboyante. Il était assis sur un trône entouré de flammes, et devant lui était un monceau de chaines rouge de feu. S'il descendait sur la terre dans sa vraie forme, les montagnes seraient consumées, les mers taries, et tous les habitants mourraient de terreur. C'est à lui et aux anges ses ministres qu'est confiée l'exécution de la vengeance divine sur les infidèles et les pécheurs.

Quittant cet épouvantable séjour, ils montèrent au sixième ciel, composé d'une pierre transparente appelée Hasala, dont on peut faire une escarboucle. Il y avait là un ange très grand, composé moitié de neige et moitié de feu ; cependant ni la neige ne fondait, ni le feu ne s'éteignait. Autour de lui un chœur d'anges inférieurs s'écriait continuellement : « O Allah ! qui as uni la neige et le feu, unis tous tes fidèles serviteurs dans l'obéissance à ta loi. »

« Ceci, dit Gabriel, est l'ange gardien du ciel et de » la terre. C'est lui qui envoie les anges aux individus

» de ta nation, pour les disposer en faveur de ta mission » et les appeler au sercice de Dieu, et il continuera à » agir ainsi jusqu'au jour de la résurrection. »

Là était le prophète Musa (Moïse), qui pourtant, au lieu de recevoir Mahomet avec joie, ainsi que l'avaient fait les autres prophètes, versa des larmes en le voyant.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda Mahomet.

— Parce que je vois un successeur qui est destiné à conduire plus de personnes de sa nation en Paradis, que je ne puis y conduire d'enfants apostats d'Israël.

Montant de là au septième ciel, Mahomet fut reçu par le patriarche Abraham. Ce bienheureux séjour est formé de divine lumière et d'une gloire si transcendante que la langue humaine ne peut le décrire. L'un de ses célestes habitants suffira pour donner une idée du reste. Il dépassait en grandeur la terre entière et avait soixante-dix mille têtes; chaque tête, soixante-dix mille bouches; chaque bouche, soixante-dix mille langues; chaque langue parlait soixante-dix mille idiomes différents, et toutes étaient employées à chanter les louanges du Très-Haut.

Pendant qu'il contemplait cet être extraordinaire, Mahomet fut tout d'un coup transporté sur le sommet de l'arbre à lotus appelé Sédras, et qui fleurit à la droite du trône invisible d'Allah. Les branches de cet arbre s'étendent plus loin que la distance du soleil à la terre. Des anges plus nombreux que les sables du bord de la mer, ou des lits de tous les torrents et les rivières, se réjouissent sous son ombre. Les feuilles ressemblent à des oreilles d'éléphants; des milliers

d'oiseaux immortels jouent dans ses branches, répétant les sublimes versets du Coran. Ses fruits sont plus doux que le lait et plus suaves que le miel. Si toutes les créatures de Dieu étaient réunies, l'un de ces fruits suffirait à leur nourriture. Chaque pépin renferme une houri, ou vierge céleste, destinée à la félicité des vrais croyants. De cet arbre jaillissent quatre rivières; deux coulent dans l'intérieur du Paradis, deux au-delà et deviennent le Nil et l'Euphrate.

Mahomet et son guide céleste se rendirent alors à Al-Mamour, ou la maison d'adoration, formée de jacinthes rouges et de rubis, et entourée d'innombrables lampes, qui brûlaient continuellement. Comme Mahomet passait sous le grand portail, trois vases lui furent offerts contenant: l'un du vin, un autre du lait et le troisième du miel. Il prit le vase contenant le lait et en but un peu.

« Tu as bien fait; ton choix est heureux, » s'écria Gabriel, « si tu avais bu du vin, ton peuple se serait » égaré. »

La maison sacrée a la même forme que la Caaba à la Mecque, et est perpendiculairement au-dessus d'elle dans le septième ciel. Elle est visitée chaque jour par soixante-dix mille anges, de l'ordre le plus élevé. Ils faisaient à ce moment même le saint circuit, et Mahomet se joignant à eux, en fit le tour sept fois.

Gabriel ne pouvait pas aller plus loin. Mahomet alors parcourut, plus rapidement que la pensée, un espace immense, traversant deux régions d'une lumière éblouissante, et une de profondes ténèbres. Au sortir de cette complète obscurité, il fut rempli de terreur et

d'épouvante en se trouvant en présence d'Allah, et à deux portées de flèche seulement de son trône. Le visage de la divinité était couvert de vingt mille voiles, car sa vue seule aurait anéanti l'homme. Il avança les mains et en mit une sur la poitrine et l'autre sur l'épaule de Mahomet, qui sentit un froid glacial le pénétrer jusqu'au cœur et jusqu'à la moëlle de ses os. Cela fut suivi d'un sentiment de bien-être extatique, pendant qu'une odeur suave se répandait à l'entour, et nul ne peut se le figurer si ce n'est ceux qui ont été en présence de Dieu.

Mahomet reçut alors de la Divinité elle-même plusieurs des doctrines contenues dans le Coran, et la prescription pour chaque vrai croyant de faire cinquante prières par jour.

Quand il quitta la présence de Dieu et rencontra de nouveau Moïse, celui-ci demanda ce que Dieu avait exigé.

— Que je fasse cinquante prières par jour.

— Et penses-tu accomplir une telle tâche? J'ai fait l'expérience avant toi. Je l'essayai avec les enfants d'Israël, mais en vain; retourne donc, et demande une diminution.

Mahomet retourna et obtint une diminution de dix prières; mais quand il raconta son succès à Moïse, celui-ci fit la même objection au chiffre des prières journalières. Suivant ses conseils, Mahomet retourna plusieurs fois jusqu'à ce que le nombre eût été réduit à cinq.

Moïse fit encore des objections.

— Penses-tu à exiger cinq prières par jour de ton peuple? Par Allah! j'en ai fait l'essai avec les enfants

d'Israël, et une pareille demande est vaine; retourne donc et supplie qu'on adoucisse encore la tâche.

— Non, répondit Mahomet, j'ai déjà demandé de l'indulgence au point que j'en suis honteux.

— En parlant ainsi, il salua Moïse et partit.

Il descendit par l'échelle de lumière au temple de Jérusalem, où il trouva Borak attachée comme il l'avait laissée, et montant en selle, il fut ramené en un instant au point où l'animal l'avait pris.

Ce récit de la vision, ou voyage nocturne, est tiré principalement des historiens Abulfeda, Al-Bokhari et Abou-Horeira et se trouve détaillé dans la vie de Mahomet par Gagnier. Le voyage lui-même a donné lieu à des commentaires et à des disputes sans fin parmi les docteurs. Quelques uns affirment que ce ne fut qu'un rêve ou une vision, et appuient leur assertion sur un récit d'Aïescha, la femme de Mahomet, qui déclarait que pendant la nuit en question, son corps était resté parfaitement immobile et que c'est seulement en esprit qu'il fit ce trajet nocturne. En donnant cette tradition, cependant, ils ne réfléchissent pas qu'à l'époque où l'on prétend que le voyage eut lieu, Aïescha était encore enfant, et que quoique fiancée, elle n'était pas encore la femme de Mahomet.

D'autres persistent à dire qu'il fit le voyage céleste en personne et que le tout s'effectua si miraculeusement, en si peu de temps, qu'à son retour, il put empêcher de verser complètement un vase d'eau que Gabriel en s'éloignant avait touché de son aile.

D'autres disent que Mahomet prétendit seulement avoir fait le voyage de nuit au temple de Jérusalem,

et que l'ascension au ciel qui suivit était une vision. Suivant Ahmed-ben-Joseph, la visite nocturne au temple fut attestée par le patriarche de Jérusalem lui-même. A l'époque, dit-il, où Mahomet invita l'empereur Héraclius à embrasser l'islamisme, le patriarche était en présence du prince. L'envoyé ayant raconté le voyage nocturne du prophète, le patriarche fut saisi d'étonnement, et informa le souverain d'une circonstance qui coïncidait avec le récit qu'il venait d'entendre « C'est mon habitude, » dit-il, « de ne » jamais me retirer pour reposer que je n'aie fermé » toutes les portes du temple. La nuit dont il est » question, je les fermai comme de coutume, excepté » une qu'il était impossible de faire bouger. Là-dessus, » j'envoyai chercher les charpentiers qui ayant examiné » la porte, déclarèrent que le linteau au-dessus du » portail et l'édifice lui-même s'étaient affaissés à tel » point, qu'il était hors de leur pouvoir de fermer la » porte. Je fus donc obligé de la laisser ouverte. Le » lendemain de très bonne heure, au point du jour, » je me rendis sur les lieux. Et, voyez! la pierre » placée au coin du temple était perforée, et l'on » reconnaissait l'endroit où Al-Borak avait été attachée. » Alors je dis aux personnes présentes: Ce portail ne » serait pas resté immobile, si quelque prophète » n'avait pas été là, pour prier. »

Les traditions vont jusqu'à dire que quand Mahomet raconta son voyage devant une nombreuse réunion, à la Mecque, plusieurs furent stupéfaits, mais cependant crurent; quelques uns furent torturés par des doutes, mais les Koreischites en rirent irrévérencieusement.

« Tu dis que tu es allé dans le temple de Jérusalem, » s'écria Abou-Jahl, « prouve la vérité de ce que tu » avances, en nous en donnant la description. »

Pendant quelque temps, Mahomet fut embarrassé par cette demande, car il avait visité le temple pendant la nuit, quand on n'en pouvait pas bien distinguer la forme; tout-à-coup pourtant l'ange Gabriel se trouva à ses côtés et lui mit devant les yeux un plan exact de l'édifice sacré, de sorte qu'il put à l'instant répondre aux questions les plus minutieuses.

L'histoire dépassait encore la croyance de quelques uns de ses disciples, à ce point qu'Abou-Bekr les voyant chanceler dans leur foi, et en danger d'apostasier, garantit rondement la vérité du fait; en récompense de quoi, Mahomet lui donna le titre d'Al-Seddek, ou le témoin de la vérité, par lequel il fut désigné depuis lors.

Comme nous l'avons déjà remarqué, ce voyage de nuit repose presque entièrement sur la tradition, quoiqu'il y soit fait vaguement allusion dans le Coran. L'ensemble peut bien être un échafaudage élevé par de fanatiques musulmans, sur l'une de ces visions ou extases auxquelles Mahomet était sujet et dont le récit le faisait traiter de fou par les Koreischites.

XIII.

MAHOMET CONVERTIT DES PÈLERINS DE MÉDINE. — IL PREND LA RÉSOLUTION DE SE RÉFUGIER DANS CETTE VILLE. — COMPLOT POUR LE TUER. — IL Y ÉCHAPPE MIRACULEUSEMENT. — SON HÉGIRE OU FUITE. — SA RÉCEPTION A MÉDINE.

L'avenir de Mahomet devenait de plus en plus sombre dans sa ville natale. Kadichah, sa première bienfaitrice, la compagne dévouée de sa retraite et de sa solitude, la zélée croyante en ses doctrines, reposait dans le tombeau, ainsi qu'Abou-Taleb, autrefois son fidèle et influent protecteur. Privé de ce soutien, Mahomet était, en quelque sorte, un proscrit dans la Mecque; obligé de se cacher et de rester à la charge de ceux sur qui ses doctrines avaient appelé la persécution. S'il n'avait cherché que des avantages mondains, lesquels avait-il obtenus? Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis que, pour la première fois, il avait annoncé sa mission prophétique; dix longues années d'inimitiés, de peines et de malheurs! Il persévérait pourtant. Et maintenant, à un âge où les hommes sont plus disposés à jouir en repos des fruits des labeurs du passé qu'à risquer tout dans de nouveaux plans d'avenir, nous le trouvons, après avoir

sacrifié bien-être, fortune et amis, prêt à abandonner ses foyers, et son pays même, plutôt que sa croyance religieuse.

Aussitôt que le temps privilégié du pélerinage fut arrivé, il sortit une fois de plus de sa retraite, et se mêla à la multitude rassemblée de tous les points de l'Arabie. Son ardent désir était de trouver quelque tribu, ou quelque ville importante, qui pût et voulût le recevoir comme hôte, et le protéger dans l'exercice et la propagation de sa foi.

Pendant quelque temps ses recherches furent vaines. Ceux qui étaient venus adorer à la Caaba s'éloignaient d'un homme stigmatisé comme apostat; et les mondains étaient peu disposés à soutenir celui que proscrivaient les puissants de la ville où il était né.

A la fin, comme il prêchait, un jour, sur la colline d'Al-Akaba, il attira l'attention de certains pélerins venus de la ville d'Yathreb, aujourd'hui Médine, située à deux cent soixante-dix milles au nord de la Mecque, et qui renfermait dans sa population beaucoup de juifs et de chrétiens hérétiques. Les pélerins en question étaient de purs Arabes de l'ancienne et puissante tribu des Khazradites; ils étaient en fort bons termes avec les Kénidites et le Nadhiréens, deux tribus juives habitant la Mecque, qui avaient la prétention de descendre d'Aaron, et ils avaient souvent entendu leurs amis juifs expliquer les mystères de leur religion et parler d'un futur Messie. Ils furent touchés de l'éloquence de Mahomet, et frappés de la ressemblance de ses doctrines avec celles de la loi juive; au point que quand ils l'entendirent se procla-

mer prophète, envoyé par le ciel pour restaurer l'antique foi, ils se dirent, les uns aux autres: « Sûre- » ment ce doit être le Messie dont on nous a parlé. » Plus ils écoutaient, plus ils étaient persuadés du fait; et ils finirent par s'avouer convaincus et faire profession de foi.

Comme les Khazradites appartenaient à une des plus puissantes tribus d'Yathreb, Mahomet chercha à s'assurer leur protection et leur proposa de les accompagner à Médine, mais ils l'informèrent qu'il existait une haine mortelle contre eux et les Asites, autre tribu nombreuse de cette ville, et l'engagèrent à différer son voyage jusqu'à ce qu'ils eussent fait la paix. Il y consentit; mais au départ des pélerins, il les fit accompagner par Musab-Ibn-Omeir, un de ses disciples les plus éclairés et les plus habiles, qui avait la mission de les fortifier dans la foi et de la prêcher à leurs concitoyens. C'est ainsi que furent jetées dans Médine les premières semences de l'islamisme. Elles n'y germèrent d'abord que lentement. Musab-Ibn-Omeir rencontra de l'opposition chez les idolâtres, et vit ses jours menacés; mais il persista dans ses efforts et convertit quelques uns des principaux habitants, entre autres Saad-Ibn-Maads, prince ou chef des Asites, et Osaid-Ibn-Hodeir qui jouissait dans la cité d'une grande autorité. Un grand nombre de musulmans de la Mecque, chassés par la persécution, se réfugièrent à Médine, et aidèrent aussi à propager la foi nouvelle, jusqu'à ce qu'elle pénétrât à peu près dans chaque ménage.

Assurés maintenant de pouvoir donner à Mahomet

un asile dans leur ville, plus de soixante-dix convertis de Médine, conduits par Musab-Ibn-Omeir, se rendirent à la Mecque avec les pélerins dans le mois sacré de la treizième année de la « Mission, » pour l'inviter à venir résider parmi eux. Mahomet leur donna rendez-vous à minuit sur la colline d'Al-Akaba. Son oncle Al-Abbas, qui comme autrefois Abou-Taleb, lui portait beaucoup d'intérêt, quoiqu'il ne partageât pas ses doctrines, l'accompagna à cette conférence secrète, craignant qu'elle ne l'entraînât dans quelque danger. Il supplia les pélerins de Médine de ne pas attirer son neveu dans leur ville, avant d'être plus en mesure de le protéger ; les prévenant que l'adoption de la foi nouvelle armerait contre eux toute l'Arabie. Ses avertissements et ses prières furent inutiles : Un pacte solennel intervint entre les parties. Mahomet demandait qu'ils abjurassent l'idolâtrie, et qu'ils adorassent le seul vrai Dieu ouvertement et sans crainte. Il exigeait qu'ils lui obéissent dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et qu'ils accordassent aux disciples qui l'accompagneraient la même protection qu'à leurs propres femmes et à leurs enfants. A ces conditions, il s'engageait à rester au milieu d'eux, à être l'ami de leurs amis, l'ennemi de leurs ennemis.

— Mais si nous périssons pour votre cause, demandèrent-ils, quelle sera notre récompense ?

— Le paradis ! répondit le prophète.

Les termes furent acceptés. Les émissaires de Médine mirent leurs mains dans celle de Mahomet et jurèrent d'être fidèles au contrat. Il choisit douze d'entre eux qu'il désigna pour ses apôtres, à l'exemple, suppose-

t-on, de notre sauveur. A ce moment on entendit une voix venant du haut de la colline, les dénonçant comme apostats et les menaçant de châtiments. Le son de cette voix, au milieu de l'obscurité, inspira une terreur momentanée. « C'est la voix du démon Iblis, » dit Mahomet d'un ton dédaigneux. « Il est l'ennemi » de Dieu, ne le craignez pas. » C'était sans doute celle de quelque espion des Koreischites; car le matin même ils firent voir qu'ils étaient instruits de ce qui s'était passé pendant la nuit ; et ils traitèrent les nouveaux confédérés avec une grande dureté quand ceux-ci quittèrent la ville.

Cette conversion, cette aide offerte et plus tard apportée à Mahomet et à ses disciples dans un temps où ils en avaient un si grand besoin, valut aux musulmans de Médine la qualification d'Ansariens, ou auxiliaires, par laquelle on les distingua depuis lors.

Après le départ des Ansariens et l'expiration du mois sacré, les persécutions contre les musulmans reprirent avec une violence croissante; au point que Mahomet, voyant qu'une crise approchait, et résolu à quitter la ville, conseilla à ses partisans, en général, de pourvoir à leur sûreté. Quant à lui, il resta à la Mecque avec quelques prosélytes dévoués.

Abou-Sofian, son implacable ennemi, était alors gouverneur de la cité. Tout à la fois furieux et alarmé du développement que prenait la foi nouvelle, il réunit les chefs des Koreischites pour rechercher les moyens d'y mettre un terme. Quelques uns voulaient qu'on bannît Mahomet de la Mecque ; mais on fit remarquer qu'il pourrait gagner à sa cause d'autres tribus, ou

même le peuple de Médine, et revenir à leur tête pour prendre sa revanche. D'autres proposaient de le murer dans un donjon, et de lui fournir de la nourriture jusqu'à ce qu'il mourût ; mais on craignait que ses amis ne lui ménageassent une évasion. Toutes ces objections étaient soulevées par un vieillard impertinent et violent, un étranger venu de la province de Nedjah et qui, disent les écrivains musulmans, n'était autre que le diable, sous un déguisement, soufflant son esprit de malice aux assistants. Enfin Abou-Jahl déclara que le seul moyen d'arrêter les progrès du mal, c'était de mettre Mahomet à mort. Tous se rangèrent à cet avis ; et pour répartir l'odieux de cet acte sur un plus grand nombre de têtes, et résister à la vengeance que les parents de la victime pourraient vouloir en tirer, on décida qu'un membre de chaque famille plongerait son épée dans le corps de Mahomet.

C'est à cette conspiration qu'il est fait allusion dans le huitième chapitre du Coran : « Et rappelle-toi comment les mécréants complotèrent contre toi, agitant s'ils devaient te tenir dans les chaînes, te mettre à mort ou te chasser de la ville ; mais Dieu fit un complot contre eux ; et Dieu est le meilleur faiseur de complots. »

En effet, quand les meurtriers arrivèrent devant l'habitation de Mahomet, il avait été prévenu du danger. Comme toujours, l'avertissement est attribué à l'ange Gabriel ; mais il est probable qu'il fut l'œuvre de quelque Koreischite moins sanguinaire que ses compères. Il vint à temps pour sauver Mahomet des mains de ses ennemis. Ceux-ci s'arrêtèrent à sa porte,

mais hésitèrent à entrer. Regardant par une fissure, ils aperçurent, croyaient-ils, Mahomet enveloppé dans son manteau vert, et endormi sur son lit. Ils restèrent là quelque temps, à délibérer s'ils devaient l'assaillir pendant son sommeil, ou bien attendre qu'il sortît. A la fin ils forcent la porte et se précipitent vers le lit. Le dormeur se lève ; mais au lieu de Mahomet, c'est Ali qui est devant eux. Etonnés et déconcertés, ils demandent où est Mahomet. « Je n'en sais rien, » répond Ali de mauvaise humeur, et il sort sans que personne s'aventure à l'inquiéter. Exaspérés de la disparition de leur victime, les Koreischites promirent une récompense de cent chameaux à quiconque leur amènerait Mahomet mort ou vif.

On explique diversement l'évasion de Mahomet après que le fidèle Ali se fût enveloppé de son manteau et eût pris sa place sur le lit. Le récit le plus merveilleux est le suivant : il ouvrit la porte sans bruit, pendant que les Koreischites étaient devant, et répandant de la poussière dans l'air, il les aveugla si bien qu'il passa au milieu d'eux, sans qu'ils l'aperçussent. Cela, ajoute-t-on, est confirmé par le verset du trentième chapitre du Coran : « Nous leur avons jeté de l'aveugle-» ment pour qu'ils ne pussent pas voir. »

L'explication la plus naturelle est qu'il escalada le mur de derrière, avec l'aide d'un domestique qui lui fit la courte échelle.

Il se rendit immédiatement chez Abou-Bekr ; et tous deux se disposèrent à fuir sans retard. Ils résolurent de se réfugier dans une caverne du mont Thor, à une heure à peu près de la Mecque, et d'y rester

jusqu'à ce qu'ils pussent gagner Médine en sûreté ; les enfants d'abou-Bekr devaient leur y porter des vivres. Ils quittèrent la Mecque pendant qu'il faisait encore nuit, cheminant à la lueur des étoiles ; et le jour commençait à poindre, quand ils se trouvèrent au pied du mont Thor. A peine étaient-ils entrés dans la caverne qu'ils entendirent le bruit de ceux qui les poursuivaient. Abou-Bekr, quoique brave, tremblait de peur.

— Nos persécuteurs, dit-il, sont nombreux, et nous ne sommes que deux.

— Non, répartit Mahomet, il y en a un troisième : Dieu est avec nous !

Et ici les écrivains musulmans rapportent un miracle, cher à tous les vrais croyants : Au moment, disent-ils, où les Koreischites atteignirent la caverne, un acacia avait poussé devant l'entrée, qu'une araignée avait tapissée de sa toile; et dans les branches étendues de l'arbre un pigeon avait fait son nid et déposé ses œufs. Tout cela indiquait que la tranquillité n'avait pas été troublée ; les Koreischites en conclurent que personne n'était entré récemment dans la grotte, et ils poursuivirent leurs recherches dans une autre direction.

Qu'ils fussent, ou non, protégés par un miracle, les fugitifs restèrent trois jours dans la caverne où, Asama, fille d'Abou-Bekr, leur apportait, à la brune, leur nourriture.

Le quatrième jour, présumant que l'ardeur de la poursuite s'était calmée, les fugitifs s'aventurèrent à sortir, et partirent pour Médine sur des chameaux qu'un domestique d'Abou-Bekr leur avait amenés dans la nuit. Evitant la grand'route, suivie d'ordi-

naire par les caravanes, ils inclinèrent vers la côte de la mer Rouge. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, pourtant, avant qu'ils fussent surpris par un parti de cavaliers, commandé par Soraka-Ibn-Malec. Abou-Bekr fut encore effrayé de leur nombre; mais Mahomet répéta avec assurance: « Ne crains rien, » Allah est avec nous! » Soraka était un guerrier hideux, avec des cheveux gris de fer hérissés, des bras nerveux, nus et couverts de poil. Comme il rattrapait Mahomet, son cheval se cabra et tomba avec lui. Son esprit superstitieux vit là un mauvais présage. Mahomet s'aperçut de ses sentiments, et par un éloquent appel le domina à tel point, que Soraka, rempli de terreur, implora son pardon, et tournant le dos avec ses troupes, le laissa poursuivre sa route sans le molester.

Les fugitifs continuèrent leur voyage jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Koba, qui est une colline à environ deux milles de Médine. C'était le rendez-vous de prédilection des habitants de la ville, et le lieu où l'on envoyait les malades et les infirmes, à cause de la pureté et de la salubrité de l'air. C'est de là que Médine tirait les fruits qu'elle consommait, la colline et ses environs étant couverts de vignes et de bosquets de dattiers et de lotus, de jardins qui produisaient des citrons, des oranges, des grenades, des figues, des pêches et des abricots, et qui étaient arrosés par de limpides ruisseaux.

En arrivant à ce lieu fertile, Al-Kasoua, le chameau de Mahomet, s'agenouilla et refusa d'avancer, ce que le prophète interprétant comme un présage favorable,

il résolut de rester à Koba, et de se préparer à entrer dans la ville. Les pieux musulmans montrent encore aujourd'hui l'endroit où le chameau s'agenouilla; une mosquée y ayant été bâtie en commémoration du fait. Quelques uns affirment qu'elle fut fondée alors par le prophète. On peut voir aussi dans le voisinage un puits profond, auprès duquel Mahomet reposa à l'ombre des arbres, et dans lequel il laissa tomber sa bague-cachet. On croit qu'elle y est réstée, et qu'elle a sanctifié le puits, dont les eaux sont conduites à Médine par des canaux souterrains. Il demeura quatre jours à Koba, chez un âsite du nom de Colthum-Ibn-Hadem. Il y fut rejoint par un chef distingué, Boreida-Ibn-Hoseib, à la tête de soixante-dix partisans, tous de la tribu de Saham, et qui firent profession de foi entre ses mains.

Un autre prosélyte célèbre qui se rendit auprès du prophète, fut Salman-al-Parsi (ou le persan). On dit qu'il étatt natif d'une petite bourgade près d'Ispahan, et que, passant un jour auprès d'une église chrétienne, il fut tellement frappé de la dévotion des fidèles et de la solennité du culte qu'il fut dégoûté de l'idolâtrie dans laquelle il avait été élevé. Il parcourut ensuite l'Orient, allant de ville en ville, de couvent en couvent, en quête d'une religion, jusqu'à ce qu'un moine chargé d'ans et d'infirmités lui parla d'un prophète qui venait de paraître en Arabie pour restaurer la pure foi d'Abraham.

Ce Salman s'éleva au pouvoir par la suite, et fut accusé par les mécréants de la Mecque d'avoir aidé à composer le Coran. « En vérité, les idolâtres disent

» qu'un certain homme a aidé à composer le Coran; » mais la langue de cet homme est Ajami (ou persane), » et le Coran est écrit en pur arabe. » (1)

Les musulmans de la Mecque qui s'étaient réfugiés quelque temps auparavant à Médine, apprenant que Mahomet était tout près, vinrent le rejoindre à Koba. Parmi eux étaient l'un de ses premiers disciples, Talha, et Zobéir, neveu de Kadichah, qui, voyant les vêtements de Mahomet et d'Abou-Bekr abîmés par la route, leur donnèrent des manteaux blancs pour faire leur entrée dans Médine. Nombre des Ansariens, ou auxiliaires, qui avaient fait un pacte avec Mahomet l'année précédente, s'empressèrent de renouveler leur vœu de fidélité.

Informé que le nombre des prosélytes de la ville augmentait rapidement, et qu'on était généralement disposé à le bien recevoir, il désigna le vendredi, le jour du Sabbat musulman et le seizième jour du mois de Rabi, pour son entrée publique.

En conséquence, il réunit le matin de ce jour tous ses disciples à la prière; et après un sermon, dans lequel il exposa les grands principes de sa foi, il monta son chameau Al-Kasoua et se mit en marche pour cette ville qui devait être si célèbre dans les siècles à venir pour avoir été son refuge.

(1). L'illustre et savant Humphrey Prideaux, docteur en théologie et diacre de Norwich, confond, dans sa vie de Mahomet, ce Salam-le-Persan avec Abdallah-Ibn-Salam, lettré juif, appelé par quelques uns Abdias-ben-Salan dans le dialecte hébreu, et par d'autres Abdallah-Salen, lequel est accusé par les écrivains chrétiens d'avoir aidé Mahomet à fabriquer ses révélations.

Boreida-Ibn-Hoseib, avec ses soixante-dix cavaliers de la tribu de Saham, lui formait une garde. Quelques uns de ses disciples prirent tour pour tenir sur sa tête un dais de feuilles de palmier, et Abou-Bekr était à cheval à côté de lui. « O apôtre de Dieu, » s'écria Boreida, « tu n'entreras pas dans Médine sans éten- » dard! » et en même temps il déploya son turban, et attachant un des coins à la pointe de sa lance, il le porta en l'air devant le prophète.

La ville de Médine faisait un très bel effet; car elle était célèbre pour la beauté de son site, la salubrité de son climat, la fertilité de son sol, la luxuriance de ses palmiers et les parfums qu'exhalent ses arbustes et ses fleurs. A une petite distance de la ville un flot de nouveaux convertis vint, malgré la chaleur et la poussière, à la rencontre de la cavalcade. La plupart n'avaient jamais vu Mahomet, et rendaient, par méprise, leurs hommages à Abou-Bekr. Mais lui détourna l'écran de feuilles de palmiers, et leur montra celui auquel ces hommages revenaient, et qui fut salué des plus chaleureuses acclamations.

Ce fut ainsi que Mahomet, qui venait de s'enfuir de sa ville natale où sa tête était mise à prix, fit son entrée dans Médine plutôt en triomphateur qu'en exilé qui venait y chercher un asile. Il descendit chez un khazradite nommé Abou-Ayoub, dévot musulman, de qui, du reste, il était parent éloigné. Il y fut très bien accueilli, et habita le sous-sol de la maison.

Peu de temps après, il fut rejoint par le fidèle Ali, qui s'était échappé de la Mecque, et avait voyagé à pied, se cachant le jour et ne marchant que la nuit,

de peur de tomber entre les mains des Koreischites. Il arrivait, fatigué, épuisé, les pieds déchirés par les âpres sentiers qu'il avait dû suivre.

En quelques jours vinrent Aïescha, le reste de la maison d'Abou-Bekr et la famille de Mahomet conduits par son fidèle affranchi Zeid et Abdallah, serviteur d'Abou-Bekr.

Telle est l'histoire de la mémorable Hégire, ou « Fuite du prophète; » ère du calendrier arabe, à partir de laquelle tous les vrais musulmans calculent le temps. Elle correspond à l'an 622 de l'ère chrétienne.

XIV.

LES MUSULMANS A MÉDINE. — MOHADJERINS ET ANSARIENS. — LE PARTI D'ABDALLAH-IBN-OBBA ET LES HYPOCRITES. — MAHOMET BATIT UNE MOSQUÉE; PRÊCHE; FAIT DES CONVERSIONS PARMI LES CHRÉTIENS. — LENTEUR DES JUIFS A CROIRE. — FRATERNITE ÉTABLIE ENTRE LES FUGITIFS ET LES ALLIÉS.

Mahomet se trouva bientôt à la tête d'une secte nombreuse et puissante, composée partie de ceux de ses disciples qui avaient fui de la Mecque et furent pour ce fait appelés Mohadjerins ou fugitifs, et partie d'habitants de Médine, lesquels, en embrassant la foi, reçurent le nom d'Ansariens ou auxiliaires. Ceux-ci appartenaient pour la plupart aux tribus des Azites et des Khazradites qui, quoique descendant de deux frères, Al-As et Khazraj, avaient pendant cent vingt-ans déchiré Médine par leurs haines farouches et implacables, mais qui venaient de s'unir dans les liens de la foi. Il fit un traité avec ceux de ces tribus qui n'adoptèrent pas immédiatement ses doctrines.

Les Khazradites étaient sous l'influence d'un prince ou chef, nommé Abdallah-Ibn-Obba, qui allait être nommé roi, quand l'arrivée de Mahomet et l'excitation causée par ses doctrines donnèrent au sentiment

populaire une autre direction. Abdallah avait une belle prestance, des manières gracieuses et une grande facilité d'élocution; il professait une vive amitié pour Mahomet, et assistait généralement aux réunions des Musulmans avec plusieurs de ses compagnons aussi accomplis que lui. Mahomet fut d'abord captivé par leurs avantages physiques, leur agréable conversation et leur déférence apparente; mais il découvrit à la fin qu'Abdallah-Ibn-Obba était jaloux de sa popularité, qu'il nourrissait contre lui une animosité secrète, et que ses camarades étaient également faux dans leurs protestations d'amitié; d'où il les flétrit du nom « d'Hypocrites. » Abdallah-Ibn-Obba continua longtemps à être son rival politique dans Messine.

Libre maintenant de pratiquer sa religion et de prêcher ses doctrines, Mahomet s'occupa de bâtir une mosquée. Le lieu choisi fut un cimetière ombragé de dattiers. On dit qu'il fut guidé dans son choix par le fait suivant, qu'il considérait comme d'un bon augure.

Son chameau s'était agenouillé devant cet endroit lors de son entrée publique dans la ville. Les morts furent enlevés, et les arbres abattus pour faire place à l'édifice projeté, lequel fut très simple, comme il convenait à cette religion d'humilité, et aux modiques ressources des sectaires. Les murailles étaient de terre et de briques; les troncs des palmiers récemment coupés servaient de piliers et soutenaient le toit, qui était fait avec leurs branches et recouvert de leurs feuilles. Il avait environ cent aunes carrées, et trois

portes: une au sud, où fut ensuite établi le Kéblah; une autre, appelée la porte de Gabriel; et la troisième, la porte de Miséricorde. Une partie de l'édifice, désignée par le nom de Soffat, fut consacrée au logement de ceux des fidèles qui n'avaient pas d'habitation.

Mahomet travailla de ses mains à la construction de cette mosquée. Il ne pensait guère, malgré toute sa prescience, qu'il bâtissait son propre tombeau. Car c'est là que ses restes sont déposés. L'édifice a été, plus tard, agrandi et embelli, mais il porte encore le nom de Mesjed-al-Nebi (la mosquée du prophète), parce qu'elle fut fondée de ses mains. Il fut pendant quelque temps embarrassé du moyen à employer pour appeler ses disciples aux offices: serait-ce en sonnant de la trompette, comme chez les juifs? en allumant des feux sur les hauteurs, ou en frappant sur des tambourins? Dans cette perplexité Abdallah, fils de Zeid, suggéra un ensemble de mots, destiné à être crié aussi haut que possible, et qu'il déclara lui avoir été révélé dans une vision. Mahomet l'adopta immédiatement. Telle est l'origine que l'on attribue aux phrases suivantes, que l'on entend encore aujourd'hui du haut des minarets dans tout l'Orient et qui appellent les musulmans au lieu du culte: « Dieu est grand ! » Dieu est grand ! Dieu est grand ! Venez aux prières ! » Il n'y a de dieu que Dieu. » A quoi, au point du jour, se joint cette exhortation: « La prière vaut » mieux que le sommeil ! La prière vaut mieux que » le sommeil ! »

Tout dans cette humble mosquée se passait d'abord avec la plus grande simplicité. Elle était éclairée pen-

dant la nuit avec des copeaux de dattier ; et il s'écoula quelque temps avant qu'on y introduisît l'usage de l'huile et des lampes. Le prophète se tenait debout sur le sol et prêchait, le dos appuyé contre un de ces troncs d'arbre qui servaient de piliers. Il fit plus tard élever une chaire ou tribune, à laquelle il montait par trois marches, de façon à dominer l'assemblée. La tradition raconte que la première fois qu'il y monta, le tronc abandonné poussa un gémissement ; sur quoi, il lui donna, comme consolation, le choix d'être transplanté dans un jardin pour y fleurir de nouveau, ou d'être transféré au Paradis, pour y produire des fruits, dans la vie future, pour les vrais croyants. Le dattier choisit sagement le dernier parti, et fut, en conséquence, enterré sous la chaire pour y attendre sa bienheureuse résurrection.

Mahomet prêchait et priait dans cette tribune, quelquefois assis, quelquefois debout et s'appuyant sur un bâton. Ses préceptes étaient encore pacifiques et pleins de mansuétude ; inculquant la dévotion envers Dieu et l'humanité envers l'homme. Il semble avoir pendant un temps rappelé la bienveillance de la religion du christ. « Celui qui n'est pas affectionné aux » créatures de Dieu et à ses propres enfants, disait-il, » Dieu ne lui sera pas affectionné. Chaque musulman » qui vêt les nus de sa foi, sera vêtu par Allah des » vertes parures du Paradis. »

Dans un de ses sermons traditionnels transmis par ses disciples se trouve l'apologue suivant au sujet de la charité. « Quand Dieu créa la terre, elle s'ébranla » et trembla jusqu'à ce qu'il mît les montagnes dessus

» pour l'affermir. Alors, les anges lui demandèrent : « — O Dieu ! y a-t-il quelque chose de ta création de » plus fort que ces montagnes ? » — Et Dieu répondit : « Le fer est plus fort que les montagnes, car il les » brise. » — « Et y a-t-il quelque chose de ta création » de plus fort que le fer ? » — « Oui, le feu est plus » fort que le fer, car il le fond. » — « Y a-t-il quelque » chose de plus fort que le feu ? » — « Oui, l'eau, » car elle éteint le feu. » — « O seigneur, y a-t-il » quelque chose de ta création de plus fort que l'eau ? » — « Oui, le vent, car il apaise l'eau et la met en » mouvement. » — « O notre soutien, y a-t-il quelque » chose de ta création de plus fort que le vent ? » — « Oui, un homme de bien qui fait des aumônes ; s'il » donne de la main droite et qu'il le cache à sa main » gauche, il l'emporte sur tout. »

Sa définition de la charité embrassait tout le cercle de la bienveillance. Toute bonne action, disait-il, est de la charité. Vous souriez à votre frère ; charité ! L'exhortation à votre semblable de faire des actes vertueux vaut une aumône. Vous indiquez le bon chemin à un voyageur, c'est de la charité. Vous aidez un aveugle, c'est de la charité. Vous écartez les pierres et les épines et autres embarras de la route, vous donnez de l'eau à celui qui a soif, c'est toujours de la charité.

« La véritable richesse d'un homme dans notre » monde, c'est le bien qu'il aura fait à son semblable » dans celui-ci. Quand il mourra, le peuple dira ; » Quelle fortune laisse-t-il derrière lui ? Mais les anges » qui l'examinent dans le tombeau demanderont : » Quelles bonnes actions as-tu envoyées devant toi ? »

— O prophète, dit l'un de ses disciples, ma mère, Omm-Sad, est morte; quelle est la meilleure aumône que je puisse faire pour le bien de son âme ?

De l'eau, répondit Mahomet, pensant aux chaleurs brûlantes du désert. Creuse un puits, et donne de l'eau à ceux qui sont altérés.

L'homme creusa un puits au nom de sa mère, et dit : « Ce puits est pour ma mère ; que son âme en soit récompensée. »

La charité de la langue aussi, la plus importante et la moins pratiquée de toutes, Mahomet la recommandait avec force. Abou-Jaraiya, habitant de Basrah, venant à Médine, et étant persuadé de la mission apostolique de Mahomet, le supplia de lui donner une grande règle de conduite. « Ne dis de mal de personne, répondit le prophète. » Depuis ce moment, dit Jaraiya, je n'ai jamais médit de qui que ce soit, libre ou esclave.

Les règles de l'Islamisme s'étendaient jusqu'aux bienséances. Faites un salam (un salut) quand vous entrez dans une maison ou quand vous en sortez. Rendez le salut aux amis, aux connaissances et aux voyageurs sur la route. Celui qui est à cheval doit le salut le premier à celui qui est à pied ; celui qui marche, à celui qui est assis ; une petite réunion, à une grande; et les plus jeunes, aux plus âgés.

A l'arrivée de Mahomet à Médine, quelques uns des chrétiens de la ville s'enrôlèrent immédiatement parmi ses partisans ; ils appartenaient probablement à ces sectes qui soutenaient la nature humaine du Christ, et ne trouvaient rien de répugnant dans

l'Islamisme, lequel vénérait le Christ comme le plus grand des prophètes. Le reste des chrétiens ne montra que peu d'hostilité à la nouvelle foi, la regardant comme bien préférable à l'ancienne idolâtrie. En fait, les schismes et les amères dissensions qui régnaient parmi les chrétiens de l'Orient avaient altéré leur foi, affaibli leur zèle, et les avaient préparés à se laisser facilement égarer par de nouvelles doctrines.

Les Juifs, qui comptaient des familles riches et puissantes dans Médine et dans les environs, montrèrent des dispositions moins favorables. Mahomet fit des conventions avec quelques uns d'entre eux, se fiant au temps pour les gagner et se faire accepter comme le Messie qui leur était promis, ou tout au moins comme prophète. Influencé, peut-être à son insu, par de semblables vues, il avait calqué plusieurs de ses doctrines sur les dogmes de leur religion, et adopté certaines de leurs fêtes et de leurs prescriptions. Il permettait à ceux qui embrassaient l'Islamisme de continuer à observer leur sabbat, et quelques unes des lois et des cérémonies mosaïques. C'était la coutume des diverses religions d'Orient d'avoir chacune leur kéblah, ou point sacré, vers lequel les fidèles tournaient le visage pendant l'acte d'adoration : le Sabéen vers l'étoile polaire ; le Persan, adorateur du feu, vers l'Est, le lieu du soleil levant ; les Juifs vers leur cité sainte de Jérusalem. Jusque là Mahomet n'avait rien fixé à cet égard ; mais maintenant, par déférence pour les Juifs, il fit de cette ville le kéblah des Musulmans. Pendant que de nouvelles conversions se faisaient journellement parmi les habitants de Médine, la

maladie et le mécontentement commençaient à se répandre parmi les fugitifs de la Mecque. Ils n'étaient pas habitués au climat ; beaucoup souffraient de la fièvre, et soupiraient après la patrie d'où ils étaient exilés.

Pour leur en donner une nouvelle et les rattacher plus étroitement à leurs nouveaux amis et alliés, Mahomet établit une fraternité entre cinquante-quatre d'entre eux et autant d'habitants de Médine. Deux personnes ainsi rivées l'une à l'autre prenaient l'engagement de se soutenir dans la bonne et la mauvaise fortune ; et c'était un lien qui unissait leurs intérêts plus intimement que celui de la parenté, car ils devaient hériter l'un de l'autre de préférence aux membres de la famille du défunt.

Cette institution fut dictée par la nécessité, et dura seulement jusqu'à ce que les nouveaux venus eussent pris profondément racine dans Médine ; elle embrassait simplement ceux des gens de la Mecque qui avaient fui devant la persécution ; et il y est fait allusion dans le verset suivant du huitième chapitre du Coran. « Ceux qui ont cru et se sont enfuis de leur pays et » ont employé leur avoir et leurs personnes à combattre » pour la foi, et ceux qui ont donné au prophète un » refuge parmi eux et l'ont assisté, ceux-là seront » jugés les plus proches parents les uns des autres. »

C'est de cette façon adroite, mais simple, que furent jetés les fondements de cette puissance qui devait bientôt atteindre à une force prodigieuse, et ébranler les empires les plus formidables de l'univers.

XV.

MARIAGE DE MAHOMET AVEC AIESCHA. — DE SA FILLE FATIMEH AVEC ALI. — LEUR INTÉRIEUR.

Les relations de famille de Mahomet avaient été en partie rompues, grâce aux inimitiés que lui avait attirées son zèle religieux. Sa fille Rokaia était encore en exil avec son mari Othman-Ibn-Affan, en Abyssinie; sa fille Zeinab était restée à la Mecque avec le sien, Aboul-Aass, qui était un opposant obstiné à la foi nouvelle. La famille de Mahomet à Médine comprenait sa nouvelle femme Sâda, Fatimeh et Um-Colthum, toutes deux filles de Kadichah. Il avait un cœur affectueux et sensible à l'influence des femmes, mais il n'avait jamais eu beaucoup d'amour pour Sâda; et quoiqu'il la traitât toujours avec bonté, il ressentait le besoin d'avoir quelqu'un pour remplir le vide qu'avait fait la mort de Kadichah.

« O Omar, » dit-il un jour, « le plus beau trésor, » c'est une femme vertueuse, qui se conforme aux » ordres de Dieu et qui est obéissante et aimable » envers son époux. Il contemple ses perfections

» physiques et intellectuelles avec délices; quand il » lui commande quelque chose, elle lui obéit; et » quand il est absent, elle maintient ses droits de » propriété et défend son honneur. »

Il tourna alors les yeux sur Aïescha, la charmante fille d'Abou-Bekr'. Deux ans s'étaient écoulés depuis leurs fiançailles, et elle avait maintenant atteint sa neuvième année, âge bien tendre, semble-t-il, quoique les femmes soient formées de fort bonne heure sous ces hâtifs climats d'Orient. Le mariage eut lieu quelques mois après leur arrivée à Médine, et fut célébré avec une grande simplicité; le repas de noces se composa de lait, et la dot de la jeune épouse d'un okke d'argent.

Peu après Fatimeh, sa plus jeune fille, fut fiancée à son fidèle disciple Ali, lequel l'épousa à quelque temps de là. Fatimeh avait alors de quinze à seize ans, elle était très belle, et les écrivains arabes l'exaltent comme l'une des quatre femmes parfaites dont Dieu a daigné orner la terre. Ali était âgé d'environ vingt-deux ans.

Le ciel et la terre, disent les écrivains musulmans, s'unirent pour honorer cet heureux hymen. Médine retentissait du bruit de la fête et brillait d'illuminations, et l'atmosphère était chargée d'odeurs aromatiques. Comme Mahomet, la nuit des noces, conduisait sa fille au jeune époux, le ciel la fit accompagner par une pompe céleste : à sa droite était l'archange Gabriel, à sa gauche était Michel, et elle était suivie par une troupe de soixante-dix mille anges qui firent la veille toute la nuit autour de la maison du jeune couple.

Telles sont les monstrueuses exagérations dont les écrivains musulmans aiment à surcharger tous les évènements de l'histoire du prophète, détruisant ainsi la grandeur réelle de sa carrière, qui consiste dans sa simplicité. Un récit plus digne de confiance assure que le repas ne se composait que de dattes et d'olives; que la couche nuptiale était une peau de mouton; et que la dot de la fiancée consistait en deux chemises, une coiffure, deux bracelets d'argent, un oreiller de cuir rembourré de feuilles de palmier, un gobelet, un moulin à bras, deux grandes jarres et un pot à eau. Tout cela s'accordait avec la simplicité des ménages arabes et la fortune des deux époux; et pour fournir la dot qu'on lui demandait, Ali, dit-on, dut vendre plusieurs chameaux et quelques cottes de maille.

La manière de vivre du prophète ne différait guère de celle du disciple. Aïescha s'exprimait ainsi plus tard: « Pendant tout un mois nous n'allumâmes pas de feu » pour préparer nos aliments; notre nourriture ne se » composait que de dattes et d'eau, à moins qu'on ne » nous envoyât de la viande. Les gens de la maison du » prophète ne mangèrent jamais de pain de froment » deux jours de suite. »

En général, il ne vivait que de dattes, de pain d'orge, de lait et de miel. Il balayait sa chambre, allumait son feu, rapiéçait ses vêtements et était, par le fait, son propre domestique. Il pourvut chacune de ses deux femmes d'une maison contiguë à la mosquée. Il résidait avec elles à tour de rôle, mais Aïescha resta toujours la préférée.

Mahomet a été exalté par les écrivains musulmans pour sa chasteté pendant la première partie de sa vie, et il est remarquable que, malgré la pluralité des femmes admise chez les Arabes, qu'il se permit plus tard, et en dépit de la passion qu'il montra pour le sexe, et qui semblait tenir à son tempérament, il conserva à Kadichah, jusqu'à son dernier jour, son affection tout entière, ne lui donnant jamais une rivale ni dans sa maison, ni dans son cœur. Les charmes naissants d'Aïescha, qui bientôt prirent sur lui tant d'empire, ne purent pas eux-mêmes effacer le sentiment profond de tendresse et de gratitude qu'il avait voué à sa première bienfaitrice. Aïescha fut piquée un jour de l'entendre se laisser aller à ces affectueux souvenirs :

— O apôtre de Dieu, demanda la jeune beauté, Kadichah n'était-elle pas d'un âge avancé? Allah ne t'a-t-il pas donné à sa place une femme meilleure?

— Jamais! s'écria le prophète, avec une honnête explosion de sensibilité, jamais Dieu ne m'en donna une meilleure! Quand j'étais pauvre, elle m'enrichit; quand on me déclara menteur, elle crut en moi; quand tout le monde était contre moi, elle ne m'abandonna pas.

XVI.

L'ÉPÉE ANNONCÉE COMME L'INSTRUMENT DE LA FOI. — PREMIÈRE INCURSION CONTRE LES KOREISCHITES. — SURPRISE D'UNE CARAVANE.

Nous arrivons maintenant à une ère importante dans la carrière de Mahomet. Jusque là il avait compté sur la discussion et la persuasion pour faire des prosélytes, et avait enjoint à ses disciples la même modération. Les exhortations qu'il leur adressait de supporter avec patience et longanimité la violence de leurs ennemis égalaient presque l'humble précepte de notre Sauveur : « Si l'on vous frappe sur la joue droite, tendez encore la joue gauche. » Le voici maintenant à un point où il se sépare complètement du céleste esprit des doctrines chrétiennes, et marque sa religion au coin de la faillible humanité. Homme, sa nature ne fut pas assez élevée pour ne pas se départir de la sublime tolérance qu'il avait inculquée jusque là. Treize années de douce patience n'avaient été récompensées que par une accumulation d'injustices et d'insultes. Ses plus grands persécuteurs avaient été les membres de sa propre tribu, les Koreischites,

principalement ceux de la branche rivale d'Abd-Schems, dont le chef vindicatif, Abou-Sofian, avait maintenant le pouvoir à la Mecque. Grâce à leur virulente inimitié, son avenir avait été brisé ; sa famille avilie, appauvrie et dispersée, et lui-même, forcé de s'exiler. Tout cela, il l'aurait peut-être supporté avec humilité feinte, si les moyens de se venger n'avaient surgi tout à coup à sa portée. Il était venu à Médine en fugitif, cherchant un asile, ne demandant que la paix du foyer. En peu de temps, et probablement à sa propre surprise, il trouvait une armée à ses ordres ; car parmi les nombreux convertis faits chaque jour dans Médine, les fugitifs accourant de la Mecque et les prosélytes des tribus du désert, il y avait des hommes d'un caractère résolu, connaissant l'usage des armes et amoureux de la guerre de partisan. Les passions humaines, et de mortels ressentiments furent réveillés par ce soudain accroissement de puissance, et se mêlèrent à ce zèle de réforme religieuse qui était encore son mobile dominant. Dans l'exaltation de son esprit enthousiaste, il essayait de se persuader, et peut-être y réussit-il, que la force ainsi mise à sa portée était destinée à mener à fin son grand dessein et qu'il était appelé par l'ordre de Dieu à s'en servir. Tel est, du moins, le sens du mémorable manifeste qu'il lança à cette époque, et qui changea tout le ton et les destinées de sa foi.

« Divers prophètes, disait-il, ont été envoyés par » Dieu pour mettre en lumière ses différents attributs : » Moïse, sa clémence et sa providence ; Salomon, sa » sagesse, sa majesté et sa gloire ; Jésus-Christ, sa

» justice, son omniscience et son pouvoir ; — sa
» justice, par la pureté de sa conduite ; son omni-
» science, par la connaissance qu'il montra des secrets
» de tous les cœurs ; son pouvoir, par les miracles
» qu'il fit. Aucun de ces attributs, néanmoins, n'a
» suffi pour entraîner la conviction, et même les
» miracles de Moïse et de Jésus ont été accueillis avec
» incrédulité. En conséquence, moi, le dernier des
» prophètes, je suis envoyé avec l'épée ! Que ceux
» qui promulguent mes doctrines n'entrent dans aucune
» discussion ; mais qu'ils tuent tous ceux qui refusent
» obéissance à la loi. Quiconque combat pour la vraie
» foi, qu'il succombe ou triomphe, recevra sûrement
» une récompense glorieuse. »

« L'épée, ajoutait-il, est la clé du ciel et de l'enfer ;
» tous ceux qui la tirent pour la foi en seront récom-
» pensés par des avantages temporels ; chaque goutte
» de leur sang qui aura été répandue, chaque péril
» qu'ils auront affronté, chaque privation qu'ils auront
» endurée, leur sera comptée là-haut comme plus
» méritoire même que le jeûne et la prière. S'ils
» tombent sur le champ de bataille, leurs péchés
» seront aussitôt effacés, et ils seront transportés
» dans le paradis, pour s'y repaître d'éternels plaisirs
» dans les bras des houris aux yeux noirs. »

La prédestination vint en aide à ces doctrines belliqueuses. Chaque évènement était, suivant le Coran, prédestiné de toute éternité, et ne pouvait être évité. Aucun homme ne pouvait mourir plus tôt ou plus tard qu'à l'heure fixée, et quand cette heure arriverait, le résultat serait le même, que l'ange de la mort le

de

trouvât dans le repos du lit, ou au milieu de l'ouragan de la bataille.

Telles furent les doctrines et les révélations qui convertirent tout à coup l'Islamisme, jusque là religion de douceur et de philanthropie, en une religion de violence et d'épée. Elles étaient particulièrement agréables aux Arabes, d'accord avec leurs habitudes, et encourageaient leurs goûts de pillage. Virtuellement pirates du désert, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'après cette franche promulgation de la religion de l'Épée, ils accourussent en foule autour du drapeau du prophète. Pourtant Mahomet n'autorisait encore aucune violence contre ceux qui persisteraient dans l'incrédulité, pourvu qu'ils se soumissent tout de suite à sa domination temporelle, et convinssent de payer tribut; et ici nous voyons le premier symptôme d'ambition mondaine et un désir de pouvoir temporel poindre dans son esprit. On reconnaîtra, cependant, que le tribut ainsi exigé était subsidiaire à sa passion dominante, et fut surtout employé à l'extension de la foi.

Les premières entreprises militaires de Mahomet trahissent le ressentiment caché que nous avons noté. Elles furent dirigées contre les caravanes de la Mecque, appartenant à ses implacables ennemis, les Koreischites. Les trois premières furent conduites par Mahomet en personne, mais sans aucun résultat matériel. La quatrième fut confiée à un musulman nommé Abdallah-Ibn-Jasch, qui fut expédié avec huit ou dix compagnons résolus, sur la route de l'Arabie du Sud. Comme on était dans le mois sacré de Radjab, pendant lequel on devait s'abstenir de violence et de

rapine, Abdallah avait des ordres cachetés qu'il ne pouvait ouvrir que le troisième jour; la teneur en était vague, mais significative. Abdallah devait se rendre dans la vallée de Naklah, entre la Mecque et Tayef (la même où Mahomet avait eu la révélation des génies), pour y guetter la caravane attendue. « Peut-être, » disaient subtilement les instructions, « peut-être serez-vous à même de nous en donner des » nouvelles. »

Abdallah comprit le sens de cette lettre, et s'y conforma. Arrivant dans la vallée de Naklah, il découvrit la caravane, qui consistait en plusieurs chameaux chargés de marchandises et conduits par quatre hommes. La suivant à petite distance, il détacha l'un de ses hommes, déguisé en pélerin, avec ordre de la rejoindre. Des paroles de ce dernier, les Koreischites conclurent que ses compagnons étaient, comme lui, des pélerins se rendant à la Mecque. En outre, c'était le mois de Radjab, pendant lequel on pouvait parcourir le désert en toute sécurité. A peine, cependant, étaient-ils arrivés à la première halte, qu'Abdallah et ses compagnons tombèrent sur eux, en tuèrent un et en firent deux autres prisonniers; le quatrième s'enfuit. Les vainqueurs retournèrent alors à Médine avec leurs prisonniers et leur butin.

Tout Médine fut scandalisé de cette violation du mois sacré. Mahomet, trouvant qu'il s'était aventuré trop loin, fit semblant d'être furieux contre Abdallah, et refusa de recevoir la part de butin qui lui fut offerte. S'appuyant sur le vague de ses instructions, il persistait à dire qu'il n'avait pas ordonné à Abdallah

de répandre le sang et de commettre de violence pendant le mois sacré.

Les clameurs continuant, et étant répétées par les Koreischites de la Mecque, Mahomet produisit le passage suivant du Coran:

« Ils te demanderont si l'on peut faire la guerre
» dans le mois sacré. Réponds: Faire la guerre dans
» ce mois est mal; mais nier Dieu, mettre des
» obstacles entre Dieu et son peuple, chasser les vrais
» croyants de son temple sacré et adorer des idoles,
» sont des péchés bien plus graves que de tuer dans
» les mois sacrés. »

Ayant ainsi mis le fait sous la sanction divine, Mahomet n'hésita pas à prendre sa part du butin. Il délivra l'un des prisonniers contre rançon ; l'autre embrassa l'Islamisme.

Le passage ci-dessus du Coran, tout suffisant qu'il parut aux dévots musulmans, ne l'est pas pour disculper leur prophète aux yeux des profanes. L'expédition d'Abdallah-Ibn-Jasch fut une fâcheuse mise en pratique de la religion de l'Épée. Elle constituait non-seulement un acte de pillage et de vengeance, péché véniel aux yeux des Arabes et justifié par les doctrines nouvelles, en ce qu'il s'exerçait contre les ennemis de la foi, mais aussi une profanation du mois sacré, cette période pendant laquelle, depuis un temps immémorial, on s'abstenait de violence et d'effusion de sang, et que Mahomet lui-même faisait profession de respecter. L'artifice et le secret avec lesquels tout fut concerté et conduit, la lettre cachetée d'instructions à Abdallah, qui ne vait être ouverte qu'après trois

jours, sur le lieu de l'attaque projetée, et écrite en termes vagues, équivoques, mais suffisamment intelligibles pour l'agent; tout cela était en opposition directe avec la conduite de Mahomet dans la première partie de sa carrière, alors qu'il osait ouvertement suivre le sentier du devoir : « quand même le » soleil serait contre lui à sa droite, et la lune à sa » gauche; » tout cela montrait qu'il avait conscience de la turpitude de l'acte qu'il autorisait. Son désaveu de la violence commise par Abdallah, et l'usage qu'il fit du Coran pour lui permettre d'en profiter avec impunité, donnent à cette affaire des teintes encore plus sombres; ce qui prouve combien vîte et combien grandement il s'égara du moment qu'il se départit de l'esprit bienveillant du Christianisme, que, dans le principe, il s'efforçait de rivaliser. Les passions mondaines, les intérêts mondains prenaient rapidement le dessus sur cet enthousiasme religieux qui l'inspirait d'abord. Comme on l'a bien remarqué, « la première goutte de sang répandue dans le mois » sacré fit voir en lui un homme chez qui le limon » de la terre avait étouffé la sainte flamme de pro» phétie. »

XVII.

BATAILLE DU BEDR.

Dans la seconde année de l'Hégire, Mahomet apprit que son plus mortel ennemi, Abou-Sofian, à la tête de trente cavaliers, ramenait à la Mecque une caravane de mille chameaux chargés de marchandises de Syrie. La route qu'elle suivait traversait le territoire de Médine entre la chaîne des montagnes et la mer. Mahomet résolut de l'intercepter. Il sortit donc dans le milieu du mois de Ramadhan, avec trois cent quatorze hommes, desquels quatre-vingt-trois étaient Mohadjerins, ou exilés de la Mecque; soixante-et-un, Asites; et cent soixante-dix, Khazradites. Chaque troupe avait sa bannière. Il n'y avait que deux chevaux dans cette petite armée (1), mais on y comptait

(1) Les Arabes du désert, dit Burckhardt, ne sont pas riches en chevaux. Chez les grandes tribus des bords de la mer Rouge, entre Akaba et la Mecque, et dans le sud et sud-est du désert jusqu'à l'Yémen, les chevaux sont très rares, principalement parmi celles des districts montagneux. Les habitants sédentaires de l'Hedjaz et de l'Yémen n'ont pas l'habitude d'élever des chevaux.

soixante-dix légers chameaux, que la troupe montait à tour de rôle, de façon à faire sans fatigue une marche rapide.

Othman-Ibn-Affan, gendre de Mahomet, était maintenant revenu de son exil en Abyssinie, et se serait volontiers joint à l'entreprise; mais sa femme était presque mourante, et il fut ainsi, bien à regret, obligé de rester à Médine.

Mahomet prit pour un temps la grand'route de la Mecque; la laissant ensuite à gauche, il inclina vers la mer Rouge et entra dans une vallée fertile, arrosée par le ruisseau le Bedr. Là il se mit en embuscade auprès d'un gué, où les caravanes avaient l'habitude de passer. Il fit creuser par ses hommes une profonde tranchée dans laquelle on détourna l'eau, pour qu'ils pussent venir s'y désaltérer hors de l'atteinte des ennemis.

Cependant Abou-Sofian, ayant été averti que Mahomet était sorti pour lui tendre une embûche avec une force supérieure, dépêcha un exprès, nommé Omair, sur un excellent dromadaire pour demander à la Mecque de prompts secours. Le messager arriva à la Caaba, hagard et hors d'haleine. Abou-Jahl monta sur le toit et sonna l'alarme. Toute la Mecque fut dans la confusion et l'épouvante. Henda, épouse d'Abou-Sofian, femme d'un caractère ardent et intrépide, pressa son père Otha, son frère Walid, son oncle

Les tribus les plus riches en chevaux sont celles qui vivent dans les plaines comparativement fertiles de la Mésopotamie, sur les rives de l'Euphrate et dans les plaines de la Syrie.— Burckhardt, 2 — 50.

Schaiba et tous les guerriers de sa famille de s'armer et de voler au secours de son mari. Les frères du koreischite tué par Abdallah-Ibn-Jasch dans la vallée de Naklah, prirent aussi les armes pour venger sa mort. Des motifs d'intérêt se mêlaient à cette soif de vengeance, car la plupart des Koreischites avaient des valeurs dans la caravane. En peu de temps, une force de cent chevaux et de sept cents chameaux s'élançait sur la route de Syrie. Elle était conduite par Abou-Jahl, maintenant âgé de soixante-dix ans, vieux guerrier du désert, qui conservait encore le feu, et presque la vigueur et l'activité de la jeunesse, combinées avec la rancune de l'âge mûr.

Pendant qu'Abou-Jahl, avec ses forces, avançait dans une direction, Abou-Sofian venait dans l'autre. En approchant du lieu du danger, il précédait sa caravane à une distance considérable, examinant attentivement chaque piste et chaque empreinte de pas. A la fin, il découvrit le chemin suivi par la petite armée de Mahomet. Il le reconnut aux noyaux de dattes que les troupes avaient jetés, pendant la marche, à côté de la route,—ceux des dattes de Médine étant remarquables par leur petitesse. C'est à de si faibles indices que les Arabes sont obligés de se fier pour suivre la trace de leurs ennemis au milieu des déserts.

Observant la direction que Mahomet avait prise, Abou-Sofian changea la sienne et passa le long de la côte de la mer Rouge, jusqu'à ce qu'il se considérât comme hors de danger. Il envoya en toute hâte un autre messager à la rencontre des Koreischites qui

pouvaient s'être mis en mouvement, pour leur dire que la caravane était sauve et qu'ils retournassent à la Mecque.

Le messager trouva les Koreischites en marche. En apprenant que la caravane n'avait plus rien à craindre, ils s'arrêtèrent et tinrent conseil. Quelques uns voulaient qu'on poussât en avant et qu'on infligeât un châtiment sévère à Mahomet et à ses adhérents; d'autres étaient d'avis qu'on s'en retournât. Dans cette alternative, ils envoyèrent un éclaireur reconnaître les ennemis. Il revint, annonçant qu'ils étaient environ trois cents. Ce renseignement accrut l'ardeur de ceux qui étaient pour la bataille. Les autres faisaient des objections. « Considérez, disaient-ils, que ce sont des » hommes qui n'ont rien à perdre; ils n'ont que leurs » épées; aucun d'eux ne tombera avant d'avoir tué un » adversaire. En outre, nous avons des parents parmi » eux; nous ne pourrons plus nous regarder en face, » après avoir tué réciproquement nos parents. » Ces paroles produisaient leur effet; mais les frères du koreischite tué dans la vallée de Naklah étaient incités par Abou-Jahl à demander vengeance. Ce fougueux vieillard seconda leur appel. « En avant, cria-t-il, emportons » de l'eau du ruisseau le Bedr pour la fête que nous » célèbrerons à propos de la délivrance de notre cara- » vane. » Le principal corps de troupes éleva donc ses bannières et reprit sa marche quoiqu'un nombre considérable fit volte-face pour regagner la Mecque.

Les vedettes de Mahomet lui donnèrent avis de l'approche de cette force. Le cœur faillissait à quelques un de ses compagnons; ils étaient venus dans l'espoir

d'avoir peu à se battre et beaucoup à piller ; ils étaient atterrés en pensant à l'armée écrasante qu'ils avaient en face. Mais Mahomet leur dit d'avoir bon courage, car Allah lui avait promis une victoire facile.

Les Musulmans se postèrent sur une éminence au pied de laquelle était de l'eau. Une hutte, ou abri de branches d'arbres, avait été construite en toute hâte sur le sommet pour Mahomet, et devant elle était un dromadaire sur lequel il pouvait, en cas de défaite, s'enfuir à la Mecque.

L'avant-garde de l'ennemi entra dans la vallée, mourant de soif, et se précipita vers le torrent pour y boire ; mais Hamza, l'oncle de Mahomet, se rua sur elle avec un certain nombre d'hommes, et tua le chef de sa propre main. Un seul soldat de l'avant-garde échappa, lequel se convertit par la suite à l'Islamisme. Le corps principal de l'ennemi approcha alors au son du clairon. Trois guerriers koreischites s'avancèrent, et défièrent les plus braves de l'armée de Mahomet à un combat singulier. Deux de ces provocateurs étaient Otha, beau-père d'Abou-Sofian, et Walid, son beau-frère. Le troisième était Schaiba, frère d'Otha. Ils avaient été, on s'en souvient, poussés à sortir de la Mecque par Henda, femme d'Abou-Sofian. C'étaient tous des hommes occupant un rang élevé dans leur tribu.

Trois guerriers de Médine acceptèrent le défi ; mais on leur cria : « Non ! que les rénégats de notre ville » de la Mecque viennent, s'ils l'osent ! » Là-dessus Hamza et Ali, l'un oncle, l'autre cousin de Mahomet, et Obeidah-Ibn-Hareth, engagèrent le combat. Après une lutte vive et obstinée, Hamza et Ali se défirent de

leurs adversaires. Ils portèrent ensuite secours à Obeidah qui était grièvement blessé et presque accablé par Otha. Ils tuèrent le koreischite et emportèrent leur camarade ; mais celui-ci mourut aussitôt de ses blessures.

La bataille devint alors générale. Les Musulmans se sachant inférieurs en nombre, se tinrent d'abord sur la défensive, ne quittant pas la hauteur et faisant pleuvoir une nuée de flèches sur l'ennemi toutes les fois qu'il cherchait à étancher sa soif intolérable au ruisseau. Mahomet resta dans sa hutte sur la colline, en compagnie d'Abou-Bekr, et absorbé dans ses prières. Dans le courant de la bataille il eut une extase et tomba dans une espèce de catalepsie. En revenant à lui, il déclara que Dieu, dans une vision, lui avait promis la victoire. Se précipitant hors de la hutte, il saisit une poignée de poussière et la jeta en l'air du côté des Koreischites, s'écriant : « Que la » confusion tombe sur leurs visages ! » Alors, ordonnant à ses hommes de charger l'ennemi : « Combattez et » ne craignez rien, dit-il, les portes du Paradis sont » à l'ombre des épées. Celui-là y sera sûrement admis » tout de suite, qui tombe en combattant pour la foi ! »

Dans la lutte qui suivit, Abou-Jahl, qui poussait son cheval au plus épais de la mêlée, reçut dans la cuisse un coup de cimeterre qui le renversa. Abdallah-Ibn-Masoud lui mit le pied sur la poitrine, et pendant que l'héroïque vétéran proférait encore des imprécations et des malédictions contre Mahomet, il lui sépara la tête du tronc.

Les Koreischites cédèrent et s'enfuirent. Soixante-

dix restèrent morts sur le terrain; le même nombre à peu près fut fait prisonnier. Quatorze musulmans avaient été tués, dont les noms sont inscrits parmi ceux des martyrs de la foi.

Cette victoire signalée pouvait s'expliquer tout naturellement : les Musulmans étant frais et reposés, ayant l'avantage du terrain et un approvisionnement d'eau, pendant que les Koreischites étaient fatigués par une marche précipitée, mouraient de soif, et que leur force était réduite par le départ de ceux qui avaient repris le chemin de la Mecque. Les écrivains musulmans, néanmoins, attribuent ce premier triomphe de la foi à une intervention surnaturelle. Quand Mahomet jeta de la poussière en l'air, disent-ils, trois mille anges en blanc, avec des turbans jaunes et de longues robes éblouissantes, montés sur des coursiers noirs et blancs, se précipitèrent comme un ouragan et balayèrent les Koreischites devant eux. Et cela n'est pas affirmé sur le seul témoignage des écrivains musulmans, il y a aussi celui d'un idolâtre, d'un paysan qui gardait ses troupeaux sur une colline voisine. « J'étais avec un camarade, mon cousin, dit » le paysan, sur la crête de la montagne, suivant la » bataille de l'œil, prêt à me mêler aux vainqueurs » et à partager le butin. Tout-à-coup nous vîmes un » grand nuage s'avancer vers nous, et d'où partaient » des hennissements de chevaux et des éclats de trom- » pettes. Comme il approchait, des escadrons d'anges » en sortirent, et nous entendîmes la voix terrible » de l'archange qui pressait sa jument Haizum. « Vite! » vite! ô Haizum! » disait-il. Le cœur de mon

» compagnon éclata de terreur en entendant ce son » effrayant, et il mourut sur le champ; et moi je » partageai presque son sort. (1)

Quand la lutte fut terminée, Abdallah-Ibn-Masoud apporta la tête d'Abou-Jahl à Mahomet qui regarda le hideux trophée avec bonheur, s'écriant: « Cet » homme était le Pharaon de notre nation. » Le vrai nom de ce vieux guerrier était Amrou-Ibn-Hascham. Les Koreischites lui avaient donné le surnom d'Abou-lhoem, ou père de la sagesse, à cause de sa sagacité. Les Musulmans l'avaient changé en celui d'Abou-Jahl, père de la folie. Cette dernière appellation lui a été conservée par l'histoire; et les vrais croyants ne parlent jamais de lui, sans ajouter cette éjaculation: « Que Dieu le maudisse! »

Les musulmans qui avaient péri dans la bataille furent enterrés convenablement; quant aux cadavres des Koreischites, ils furent jetés avec mépris dans une fosse qui avait été creusée pour eux. La question était de savoir ce que l'on ferait des prisonniers. Omar voulait qu'on leur coupât la tête; mais Abou-Bekr conseillait de leur rendre la liberté contre rançon. Mahomet fit la remarque qu'Omar était comme Noé, qui priait pour que Dieu punît les coupables par le

(1) Ce miraculeux secours est souvent mentionné dans le Coran: « Dieu vous avait déjà donné la victoire à Bedr, quand vous étiez » inférieurs en nombre, etc., etc., etc., etc. »

« O vrais croyants, vous ne tuâtes pas, vous-mêmes, ceux » qui furent tués à Bedr, mais Dieu les tua. Et tu ne jetas pas, » ô Mahomet, le sable dans leurs yeux quand tu semblas le jeter, » mais Dieu le jeta. » Sale. Le Coran, chap. 3.

déluge; mais qu'Abou-Bekr ressemblait à Abraham qui intercédait pour eux. Il se décida pour la clémence. Néanmoins, deux des prisonniers furent mis à mort; l'un, nommé Nadhar, pour avoir ridiculisé le Coran comme une collection d'histoires et de fables persanes; l'autre, nommé Okba, pour avoir attenté à la vie de Mahomet quand il prêchait dans la Caaba le jour où il fut sauvé par Abou-Bekr. Plusieurs prisonniers qui étaient pauvres furent libérés simplement en prêtant serment de ne plus porter les armes contre Mahomet ou ses disciples. Les autres furent détenus jusqu'à ce que leur rançon eût été envoyée par leurs amis.

Parmi les prisonniers les plus considérables était Al-Abbas, oncle de Mahomet. Il avait été pris par Abou-Yaser, homme de petite stature. Comme les spectateurs faisaient remarquer, en riant, la différence de taille, Al-Abbas prétendit qu'il s'était réellement rendu à un cavalier haut comme un géant et monté sur un cheval dont il n'avait jamais vu le pareil auparavant. Abou-Yaser voulait obstinément maintenir la réalité de son exploit, mais Mahomet, pour ménager l'amour-propre de son oncle, insinua que le vainqueur avait été aidé par l'ange Gabriel.

Al-Abbas aurait désiré obtenir de ne pas payer rançon, alléguant qu'il était musulman dans le cœur, et qu'il n'avait pris part à l'action que contraint et forcé; mais cette excuse ne fut pas admise. Beaucoup de personnes pensent qu'il était secrètement d'intelligence avec son neveu, qui l'employait comme espion à la Mecque, avant et après la bataille de Bedr.

Un autre prisonnier de grande importance pour

Mahomet était Aboul-Aass, mari de sa fille Zeinab. Le prophète aurait bien voulu attirer son gendre à lui et l'enrôler parmi ses disciples, mais Aboul-Aass resta entêté de son incrédulité. Mahomet lui offrit alors de le mettre en liberté à condition qu'il lui renverrait sa fille. L'infidèle y consentit; et Zeid, l'affranchi dévoué du prophète, fut expédié à la Mecque, avec quelques hommes, pour ramener Zeinab à Médine; en attendant, son époux, Aboul-Aass, resta en ôtage jusqu'à complète exécution de la convention.

Avant que l'armée retournât à Médine, on fit le partage des dépouilles ; car quoique la caravane d'Abou-Sofian eût échappé, on avait reçueilli sur le terrain une quantité considérable d'armes et de chameaux ; et une forte somme d'argent devait revenir de la rançon des prisonniers. En cette occasion, Mahomet ordonna que l'ensemble serait également divisé entre tous les musulmans engagés dans l'entreprise ; et quoique ce fût une coutume établie, depuis longtemps, chez les Arabes de donner au chef un quart du butin, il se contenta de la même part que les autres. Parmi les dépouilles qui se trouvèrent dans son lot était une épée fameuse, d'une trempe admirable, appelée Dhul-Fakar, ou la perceuse. Il la porta constamment depuis, les jours de bataille ; et son gendre Ali en hérita à sa mort.

Cette égale distribution du butin causa de grands murmures dans les troupes. Ceux qui avaient supporté le fort du combat et avaient déployé le plus d'activité à s'emparer des dépouilles, se plaignaient d'avoir à partager avec ceux qui s'étaient tenus à l'écart et avec

les vieillards qui étaient restés à la garde du camp. Cette dispute, remarque Sale, ressemble à celle des soldats de David, à propos des dépouilles prises sur les Amalécites, ceux qui avaient participé à l'action insistant pour que ceux qui avaient été affectés à la garde des bagages n'eussent rien à prétendre dans le butin. La décision fut la même : ils auraient part égale. (1. Samuel, chap. 30-21-25.) Mahomet, qui était très versé dans l'histoire de la Bible, peut bien avoir été guidé par cette décision. La distribution des dépouilles était un point important à établir, pour un chef qui allait entrer dans une carrière de guerre et de pillage. Heureusement, il eut fort à propos, après son retour à la Mecque, une révélation qui réglait pour l'avenir la répartition de tout butin fait en combattant pour la foi.

Telles sont les particularités de la fameuse bataille du Bedr, le premier succès des Sarrasins sous l'étendard de Mahomet, insignifiant peut-être en lui-même, mais immense dans ses conséquences ; car il fut le prélude d'une série de victoires qui changèrent les destinées du monde.

XVIII.

MORT DE LA FILLE DU PROPHÈTE ROKAIA. — SA FILLE ZEINAB LUI EST RENDUE. — EFFETS DE LA MALÉDICTION DU PROPHÈTE SUR ABOU-LAHAB ET SA FAMILLE. — RAGE FRÉNÉTIQUE DE HENDA, FEMME D'ABOU-SOFIAN. — MAHOMET ÉCHAPPE MIRACULEUSEMENT A UN ASSASSINAT. — AMBASSADE DES KOREISCHITES. — LE ROI D'ABYSSINIE.

Mahomet retourna en triomphe à Médine avec le butin et les prisonniers faits dans cette première bataille. Sa joie, cependant, fut troublée par un malheur domestique. Rokaia, sa fille bien-aimée, si récemment revenue de l'exil, n'était plus. Le messager qui précédait Mahomet avec la nouvelle de la victoire rencontra, à la porte de la ville, le convoi funèbre qui la portait au tombeau.

L'affliction du prophète fut, peu de temps après, adoucie par l'arrivée de sa fille Zeinab, conduite par le fidèle Zeid. La mission de Zeid avait été semée de difficultés. Le peuple de la Mecque était exaspéré de la dernière défaite et de la nécessité de racheter les prisonniers. C'est pourquoi Zeid resta en dehors des murs, et envoya un message à Kenanah, frère d'Aboul-Aass, l'informant de la convention, et désignant un endroit où l'on remettrait Zeinab entre ses mains.

Kenanah sortit pour la conduire dans une litière. Il fut entouré sur la route par une bande de Koreischites, déterminés à empêcher qu'on rendît la fille de Mahomet à son père. Dans le tumulte, un certain Habbar-Ibn-Asouad porta à la litière un coup de lance qui, si Kenanah ne l'eût paré avec son arc, aurait été fatal à Zeinab. Abou-Sofian, attiré par le bruit, réprimanda Kenanah de rendre ainsi publiquement la fille de Mahomet, une pareille conduite pouvant être interprétée comme une lâche concession. Zeinab fut donc ramenée chez elle; et Kenanah la remit secrètement à Zeid pendant la nuit qui suivit.

Mahomet fut si outré, en apprenant l'attaque dont sa fille avait été l'objet, qu'il ordonna à quiconque s'emparerait de Habbar, de le brûler vif. Quand sa rage se fut calmée, il modifia son ordre. « Il n'appar-» tient qu'à Dieu, dit-il, de punir l'homme du feu. » Si Habbar est pris, qu'il périsse par le glaive! »

Le triomphe des Musulmans sur les bords du Bedr étonna et mortifia au plus haut point les Koreischites de la Mecque. L'homme si récemment chassé de leurs murs était devenu tout-à-coup un ennemi puissant. Plusieurs de leurs concitoyens les plus braves et les plus considérables étaient tombés sous ses coups; d'autres étaient ses prisonniers et attendaient une rançon humiliante. Abou-Lahab, oncle de Mahomet, et toujours son adversaire acharné, n'avait pas pu, pour cause de maladie, faire la campagne. Il expira quelques jours après qu'il eut appris sa victoire, sa fin ayant été hâtée par l'exaspération de son esprit. Les pieux musulmans, toutefois, attribuent cette mort

à la malédiction jetée autrefois par Mahomet sur lui et sa famille, quand il leva la main pour lancer une pierre au prophète sur la colline de Safa. Cette malédiction retomba lourdement sur son fils Otha, qui avait répudié Rokaia: il fut mis en pièces par un lion, en présence d'une caravane tout entière dans un voyage en Syrie.

Nul ne ressentit aussi vivement qu'Abou-Sofian la honte de la défaite du Bedr. Il atteignit la Mecque en sûreté avec sa caravane, il est vrai; mais ce fut pour apprendre le triomphe de l'homme qu'il détestait, et trouver sa maison dans le deuil. Sa femme Henda l'accueillit avec des lamentations frénétiques sur la mort de son père, de son oncle et de son frère. La rage se mêlait à sa douleur, et, nuit et jour, elle criait vengeance contre Hamza et Ali, par les mains desquels ils avaient péri. (1).

Abou Sofian réunit deux cents bons cavaliers, por-

(1). C'est une loi reçue chez les Arabes que, quiconque répand le sang d'un homme, son sang appartient, pour ce fait, à la famille du défunt. Cette ancienne loi est sanctionnée par le Coran. « O vrais croyants, la loi du talion vous est prescrite pour ceux » qui sont tués ; les personnes libres mourront pour les personnes » libres. » La vengeance du sang, ou Thar, comme on l'appelle en arabe, est revendiquée par les parents de tous ceux qui ont été tués en guerre ouverte, et non pas seulement contre le véritable meurtier, mais contre tous les membres de sa famille. Pour ceux qui ont été tués dans les guerres entre deux tribus, le prix du sang est exigé des personnes que l'on sait les avoir tués.

L'Arabe regarde la vengeance du sang comme l'un de ses droits et de ses devoirs les plus sacrés ; aucune considération terrestre ne pourrait le lui faire abandonner. Il a ce dicton : « Dussé-je » aller en enfer, je n'abandonnerais pas le Thar! » — Voyez Burckhardt, vol. 1. 314, notes.

tant tous à l'arçon de leur selle un sac de farine ; ce qui constitue les provisions d'un arabe pour une incursion. Comme il sortait, il fit vœu de ne jamais oindre sa tête, parfumer sa barbe, ou se présenter devant une femme, jusqu'à ce qu'il eût rencontré Mahomet face à face. Battant le pays, il approcha à trois milles de la Mecque, tua deux partisans du prophète, ravagea les champs et brûla les dattiers.

Mahomet marcha contre lui à la tête d'une force supérieure. Abou-Sofian, oubliant son vœu, ne l'attendit pas, mais tourna bride et s'enfuit. Ses hommes le suivirent, jetant leurs sacs de farine dans la précipitation de leur fuite ; d'où cette affaire reçut le nom dérisoire de « Guerre des sacs de farine. »

Les écrivains musulmans racontent un grand danger que le prophète courut pendant cette campagne. Il dormait, un jour, au pied d'un arbre, à quelque distance de son camp, quand il fut réveillé par un bruit et vit Durthur, un guerrier ennemi, penché sur lui avec une épée nue.

— O Mahomet, cria-t-il, qui te sauvera maintenant ?

— Dieu ! répondit le prophète.

Subitement convaincu, Durthur laisse tomber son arme. Mahomet s'en saisit, et la brandissant à son tour, il s'écrie :

— Qui te sauvera maintenant, ô Durthur ?

— Hélas ! personne, répondit le soldat.

— Alors, apprends de moi la pitié.

Le cœur du guerrier n'y put tenir, il reconnut en Mahomet le prophète de Dieu, et embrassa la foi.

Comme si cette anecdote n'était pas suffisamment merveilleuse, d'autres dévots musulmans affirment

que le salut de Mahomet fut dû à l'intervention de l'ange Gabriel, qui, au moment où Durthur allait frapper le prophète, lui donna d'une main invisible un coup sur la poitrine, et fit ainsi tomber l'arme.

Vers ce même temps, les Koreischites de la Mecque se rappelèrent les parents et disciples de Mahomet qui avaient cherché contre leurs persécutions un refuge en Abyssinie, et qui y étaient, pour la plupart, restés sous la protection du Grand-Négus, ou roi. Ils envoyèrent à ce souverain une ambassade pour demander qu'on leur livrât les fugitifs. Un des ambassadeurs était Abdallah-Ibn-Rabia; un autre était Amrou-Ibn-Al-Aass, le poète distingué qui avait assailli Mahomet, au début de sa mission, d'épigrammes et de madrigaux. Il était maintenant dans la maturité de l'âge et aussi remarquable par sa pénétrante sagacité que par ses talents poétiques. C'était encore un adversaire redoutable de la foi d'Islam, dont il devait se montrer un jour l'un des plus braves et des plus éminents champions.

Amrou et Abdallah ouvrirent leur ambassade à la façon orientale, en offrant de riches présents, et demandèrent ensuite, au nom des autorités koreischites de la Mecque, l'extradition des fugitifs. Le roi était un homme juste: il fit appeler les Musulmans pour qu'ils lui expliquassent cette nouvelle et dangereuse hérésie dont ils étaient accusés. Dans le nombre était Giafar, ou Jaffar, fils d'Abou-Taleb, frère d'Ali et, par conséquent, cousin de Mahomet. Il avait une figure prévenante et une éloquence persuasive. Il se

leva en cette occasion et exposa les doctrines d'Islam avec force et enthousiasme. Le roi, qui, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, était chrétien nestorien, trouva ces doctrines si conformes en beaucoup de points à celles de sa secte, et si opposées à la grossière idolâtrie des Koreischites, que bien loin d'abandonner les réfugiés, il les prit plus particulièrement sous sa protection, et, rendant à Amrou et à Abdallah les présents qu'ils avaient apportés, il les renvoya de sa cour.

XIX.

POUVOIR CROISSANT DE MAHOMET. — SON RESSENTIMENT CONTRE LES JUIFS.— INSULTE FAITE A UNE JEUNE ARABE PAR LA TRIBU JUIVE DE KAINOKA. — TUMULTE. — LES BENI- KAINOKA SE RÉFUGIENT DANS LEUR CHATEAU.—VAINCUS ET PUNIS DE CONFISCATION ET DE BANNISSEMENT. — MARIAGE D'OTHMAN AVEC LA FILLE DU PROPHÈTE, OMM-COLTHUM, ET DU PROPHÈTE AVEC HAFZA.

La bataille du Bedr avait complètement changé la position de Mahomet. C'était maintenant un chef victorieux, dont la puissance allait croissant. Les tribus idolâtres d'Arabie étaient aisément converties à une croyance qui flattait leurs goûts de pillage par l'espoir du butin et qui, après tout, ne prétendait qu'à les ramener à la religion primitive de leurs ancêtres. Aussi la première cavalcade qui rentra dans Médine chargée des dépouilles d'un camp, fit-elle des prosélytes de presque tous les habitants idolâtres, et donna-t-elle à Mahomet l'autorité absolue sur la cité. Son propre ton se modifia, et il parla en législateur et en souverain. Le premier indice de ce changement se montra dans ses procédés à l'égard des Juifs, qui comptaient à Médine trois familles principales et puissantes.

Toutes les concessions qu'il avait faites à cette race entêtée avaient été inutiles : non seulement elle était restée obstinée dans son incrédulité, mais elle tournait en ridicule lui et ses doctrines. Assma, fille de Merouan, poétesse juive, écrivait des satires contre lui. Elle fut mise à mort par l'un de ses fanatiques disciples. Abou-Afack, israélite âgé de cent vingt ans, subit le même sort pour le même délit. Kaab-Ibn-Aschraf, autre poëte juif, se rendit à la Mecque, après la bataille du Bedr et s'efforça d'exciter les Koreischites à la vengeance, récitant des vers dans lesquels il exaltait les vertus et déplorait la mort de ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille. Telle était son infatuation, qu'il déclama publiquement ces vers à son retour à Médine, et en présence de quelques-uns des partisans du prophète qui étaient parents de ceux qui avaient été tués. Piqué de cette maligne hostilité, Mahomet s'écria dans sa colère : « Qui me débarrassera de ce fils » d'Aschraf ? » Quelques jours après, Kaab avait payé sa poésie de sa vie : il était assassiné par un Ansarien de la tribu Asite.

Enfin il se passa un événement qui fit éclater en hostilité ouverte la colère de Mahomet contre les Juifs. Une jeune fille d'une tribu d'arabes pasteurs, qui portait du lait à la ville, était un jour dans le quartier habité par les Beni-Kainoka, ou fils de Kainoka, l'une des trois principales familles juives. Elle fut accostée par une troupe de jeunes israélites, qui, ayant entendu vanter sa beauté, la prièrent de se découvrir le visage. Elle refusa de faire une chose réputée con-

traire aux lois de la bienséance parmi ses compatriotes. Un jeune orfèvre, dont la boutique était tout près, attacha sans bruit le bout de son voile au banc sur lequel elle était assise, de sorte que, quand elle se leva, le voile resta, et son visage fut exposé à tous les regards. Grande hilarité, moqueries des jeunes gens, et au milieu d'eux, la pauvre fille debout, déconcertée et confondue. Un musulman qui était présent, ressentant cet affront, tire son épée et traverse l'orfèvre de part en part; il est à son tour tué par les Israélites. Les Musulmans d'un quartier voisin volent aux armes. Les Beni-Kainoka font comme eux; mais, inférieurs en nombre, ils se réfugient dans une forteresse. Mahomet intervint pour apaiser le tumulte; mais comme il était exapéré contre les Israélites, il insista pour que la tribu embrassât l'Islamisme. Cette dernière argua du traité qu'il avait fait avec elle à son arrivée à Médine, par lequel il lui garantissait l'exercice de sa religion; mais rien ne le put toucher. Pendant quelque temps les Beni-Kainoka refusèrent de céder, et restèrent obstinément renfermés dans leur forteresse, mais la famine les força de se rendre. Abdallah-Ibn-Obba, le chef des Khazradites, l'un des protecteurs de la tribu, agit en leur faveur et empêcha qu'on ne les passât au fil de l'épée; mais leurs richesses et leurs biens furent confisqués, et ils furent exilés en Syrie, au nombre de soixante-dix.

Les armes et les richesses qui revinrent au prophète et à ses adhérents de cette confiscation furent d'un grand secours dans les guerres qui suivirent.

Parmi les armes qui se trouvèrent dans le lot de Mahomet, on compte trois épées: Medham, la perçante; Al-Battar, la tranchante, et Hatef, la mortelle; deux lances: Al-Monthari, le disperseur, et Al-Monthaoui, le destructeur; une cuirasse d'argent nommée Al-Fadha, et une autre nommée Al-Saadia, qu'on disait avoir été données par Saül à David quand il allait se mesurer avec Goliath. Il y avait aussi un arc appelé Al-Catûm, ou le fort, mais il ne répondait pas à son nom; car dans la première bataille où le prophète s'en servit, il le tira avec une telle force qu'il le rompit en morceaux. En général, il faisait usage de l'arc arabe, avec des flècles et des lances appropriées, et défendait à ses partisans d'employer l'arc de Perse.

Mahomet, dès lors, ne chercha plus à se concilier les Juifs, qui devinrent au contraire l'objet de ses persécutions. Il révoqua l'ordonnance qui avait fait de Jérusalem le Keblah, ou point de prière, et remplaça cette ville par la Mecque, vers laquelle, depuis ce moment, les Musulmans tournent toujours le visage pendant leurs dévotions.

Othman, mari de Rokaia, avait convenablement pleuré la mort de sa femme. Pour le consoler de cette perte, Omar, son frère d'armes, lui offrit, dans le courant de l'année, la main de sa fille Hafza. Elle était veuve d'Obash, un suhamite, agée de dix-huit ans et d'une beauté remarquable; néanmoins Othman refusa. Omar, indigné de ce qu'il considérait comme un affront fait à sa fille et à lui, s'en plaignit à Mahomet.

« Ne te désole pas, Omar, répondit le prophète. Une » meilleure femme est réservée à Othman; et un » meilleur mari, à ta fille. » En effet, il donna à Othman sa propre fille, Omm-Colthum; et il épousa lui-même la belle Hafza. Par ces alliances politiques il se rattachait plus étroitement Othman et Omar, en même temps qu'il satisfaisait sa passion pour la beauté. Hafza fut, après Aïescha, la plus favorisée de ses femmes, et c'est à elle qu'était confié le coffre où étaient déposés les chapitres et les versets du Coran aussitôt après leur révélation.

XX.

HENDA EXCITE ABOU-SOFIAN ET LES KOREISCHITES A VENGER LA MORT DE LEURS PARENTS TUÉS A LA BATAILLE DU BEDR. — LES KOREISCHITES SE METTENT EN MOUVEMENT, SUIVIS PAR HENDA ET SES COMPAGNES. — BATAILLE D'OHOD. — HORRIBLE TRIOMPHE DE HENDA. — MAHOMET SE CONSOLE EN EPOUSANT HEND, FILLE D'OMEYA.

A mesure que l'autorité de Mahomet se fortifiait dans Médine, l'hostilité des Koreischites de la Mecque croissait en violence. Abou-Sofian commandait dans la ville sacrée, et il était continuellement poussé à la guerre par Henda, dont l'âme ardente ne goûta aucun repos, jusqu'à ce qu'on eût tiré la « vengeance du sang » de ceux qui avaient tué son père et son frère. Akrema, aussi, fils d'Abou-Jahl, et qui avait hérité de son père la haine du prophète, demandait vengeance à grands cris. C'est pourquoi, dans la troisième année de l'Hégire, année qui suivit la bataille du Bedr, Abou-Sofian entra en campagne à la tête de trois mille hommes, la plupart Koreischites, quoiqu'il y eût aussi des Arabes des tribus de Kenana et de Tehama. Sept cents d'entre eux portaient des corselets,

et deux cents étaient à cheval. Akrema était l'un des capitaines, de même que Kaleb-Ibn-Al-Waled, guerrier d'une valeur indomptable qui s'éleva par la suite à une grande renommée. Les bannières étaient portées devant les troupes par la race d'Abd-Al-Dar, qui était une branche de la tribu de Koreisch, et avait le droit héréditaire d'occuper la première place au conseil, le premier rang dans la bataille, et de porter l'étendard en avant de l'armée.

A l'arrière-garde suivait la vindicative Henda avec quinze des principales femmes de la Mecque, parentes de ceux qui avaient été tués au Bedr, quelquefois remplissant l'air de gémissements et de lamentations sur leur mort, d'autres fois animant les troupes au son des tambourins ou par des chants guerriers. Comme on passait par le village d'Aboua, où Amina, la mère de Mahomet, était enterrée, on ne put qu'avec beaucoup de peine l'empêcher d'arracher du tombeau ses ossements vermoulus.

Al-Abbas, l'oncle de Mahomet, qui résidait encore à la Mecque, et était considéré comme hostile à la foi nouvelle, voyant que son neveu serait infailliblement détruit s'il était surpris par l'armée, lui envoya secrètement un exprès pour l'avertir du danger. Mahomet était au village de Koba quand le message lui parvint. Il retourna aussitôt à Médine et tint un conseil composé de ses principaux adhérents. Représentant qu'on ne disposait pas de forces suffisantes pour tenir la campagne, il émit l'avis qu'il fallait attendre l'ennemi dans Médine, où les femmes mêmes

et les enfants pourraient aider à la défense en lançant des pierres du haut des toits. Les plus âgés de ses partisans partageaient sa manière de voir ; mais les jeunes gens, d'une valeur emportée en tout temps, et enflés par leur récente victoire du Bedr, demandèrent à grands cris un loyal combat, en rase campagne.

Mahomet céda à leurs clameurs ; mais ses forces, quand il les passa en revue, s'élevaient à peine à mille combattants, dont cent seulement avaient des cuirasses, et deux des chevaux. Le cœur manqua à ceux qui avaient si bruyamment opiné pour que l'on sortît, et ils auraient bien voulu attendre l'attaque dans les murs de la ville. « Non ! répondit Mahomet, il n'est » pas convenable qu'un prophète, quand une fois il a » tiré l'épée, la remette au fourreau, ni qu'il tourne » le dos, quand une fois il a avancé, jusqu'à ce que » Dieu ait décidé entre lui et l'ennemi. » Après ces paroles, il mit l'armée en marche. Une partie était formée de Juifs et de Khazradites, conduits par Abdallah-Ibn-Obba-Solûl. Mahomet ne voulut pas accepter le concours des Juifs, à moins qu'ils n'embrassassent la foi d'Islam, et comme ils refusèrent avec hauteur, il leur ordonna de rentrer à Médine ; sur quoi, leur protecteur, Abdallah, fit aussi demi-tour avec ses Khazradites ; ce qui réduisit l'armée à sept cents hommes.

Avec cette petite force, Mahomet se posta sur la colline d'Ohod, à environ six milles de Médine. Sa position était en partie défendue par des rochers et la grande pente de la colline, et il avait placé des archers

pour protéger son flanc et ses derrières contre les attaques de la cavalerie. Il était armé d'un casque et d'une double cotte de mailles. Sur son épée étaient gravés ces mots : « La peur amène le déshonneur. En avant est l'honneur. La lâcheté ne sauve personne de sa destinée. » Comme il n'avait pas l'intention de prendre une part active dans le combat, il la confia à un brave guerrier, Abou-Dudjâna, qui jura de la manier aussi longtemps qu'elle aurait un tranchant et de la trempe. Quant à lui, il s'établit, suivant son habitude, sur un point élevé d'où il pût dominer le champ de bataille.

Les Koreischites, confiants dans leur nombre, vinrent au pas, et bannières flottantes, jusqu'au pied de la colline. Abou-Sofian conduisait le centre; il y avait cent cavaliers sur chaque aile, la gauche était commandée par Akrema, fils d'Abou-Jahl, la droite par Khaled-Ibn-Al-Oualed. Comme ils avançaient, Henda et ses compagnes frappèrent sur leurs tambourins et entonnèrent leur chant de guerre, jetant, par intervalles, les noms de ceux qui avaient été tués à la bataille du Bedr. « Courage, enfants d'Abd-Al-Dar! » criaient-elles aux porte-étendards. « En avant!
» Joignez l'ennemi! Frappez juste et n'épargnez pas!
» Que vos épées soient aiguës et vos cœurs impi-
» toyables! »

Mahomet contint l'impatience de ses troupes, leur recommanda de ne pas commencer le combat, mais de rester fermes et de conserver l'avantage de leur position sur une hauteur. Par dessus tout, les archers

devaient garder leur poste sans s'occuper des incidents de la bataille, de peur que la cavalerie ne tombât sur les derrières.

Les cavaliers de l'aile gauche, conduits par Akrema, essayèrent alors de prendre les Musulmans en flanc, mais ils furent repoussés par les archers et se retirèrent en désordre. Ce que voyant Hamza, il poussa le cri de guerre musulman: « Amit! Amit! » (Mort! Mort!), et se précipita avec ses forces sur le centre. Abou-Dudjana était à sa droite, armé de l'épée de Mahomet, ayant autour de la tête un bandeau rouge, sur lequel était écrit: « L'aide vient de Dieu! la » victoire est à nous! »

Les ennemis furent ébranlés du choc. Abou-Dudjana fit une trouée au milieu d'eux, distribuant des coups mortels de tous côtés et criant: « L'épée de Dieu et » son prophète! » Sept porte-étendards, de la race d'Abd-Al-Dar, furent, l'un après l'autre, étendus sur le sol, et le centre commença à céder. Les archers, croyant la victoire assurée, oublièrent les ordres de Mahomet, et, quittant leur poste, se dispersèrent en quête des dépouilles, criant: « Butin! butin! » Khaled rallia aussitot ses cavaliers, prit possession du terrain abandonné, attaqua les Musulmans en queue, en mit quelques uns en fuite, et le reste en désordre. Au milieu de la confusion, un cavalier, nommé Obbij-Ibn-Chalaf, pénétra dans la foule, hurlant: « Où est Mahomet? Il n'y aura pas de sécurité tant qu'il vivra. » Mais Mahomet, saisissant une lance, traversa d'un coup la gorge de l'idolâtre qui tomba mort. « Ainsi, »

dit le pieux Al-Jannabi, périt l'ennemi de Dieu, qui, » quelques années auparavant avait menacé le pro- » phète en disant : Je trouverai un jour pour te tuer. » — « Prends garde , avait été la réponse, s'il plait à » Allah, de ne pas tomber toi-même sous ma main. »

Au fort de la mêlée une pierre, lancée d'une fronde, frappa Mahomet à la bouche, lui coupa la lèvre et lui brisa une dent de devant ; il fut en outre atteint au visage d'une flèche dont la pointe resta dans la blessure. Hamza, aussi, pendant qu'il tuait un Koreischite, fut transpercé par la lance d'Ouaska, esclave éthiopien, à qui l'on avait promis la liberté s'il vengeait son maître mis à mort par Hamza à la bataille du Bedr. Mosaab-Ibn-Omair, qui portait l'étendard de Mahomet, fut de même renversé; mais Ali saisit la bannière sacrée et la tint haute au milieu de l'ouragan de la bataille.

Comme Mosaab ressemblait beaucoup au prophète, l'ennemi s'écria que Mahomet était mort. Les Koreischites, en l'entendant, redoublèrent d'ardeur; les Musulmans, désespérés, s'enfuirent, emportant Abou-Bekr et Omar, qui étaient blessés. Cependant Raab, fils de Malek, aperçut Mahomet gisant dans un fossé au milieu des blessés, et le reconnut à son armure. « O croyants ! » s'écria-t-il, « le prophète de Dieu » vit encore. A la rescousse ! à la rescousse ! » Mahomet fut retiré et porté sur la colline au sommet d'un rocher, où les Musulmans se disposèrent à faire une résistance désespérée. Les Koreischites, pourtant, croyant que Mahomet avait été tué, ne les poursuivirent pas, et se contentèrent de piller et de mutiler les

morts. Henda et ses compagnes se firent remarquer dans cette œuvre de sauvage vengeance; et la féroce héroïne chercha à arracher et à dévorer le cœur d'Hamza. Abou-Sofian portait au bout de sa lance une partie du corps mutilé, et s'écriait en descendant triomphalement la colline : « La guerre a ses vicissi-» tudes. La bataille d'Ohod succède à celle de Bedr. »

Les Koreschites s'étant retirés, Mahomet descendit du rocher et visita le champ de bataille. A la vue de son oncle Hamza si brutalement déchiré, il fit vœu d'infliger pareil outrage à soixante-dix ennemis, quand il les aurait en son pouvoir. Sa douleur, nous dit-on, fut adoucie par l'ange Gabriel qui lui donna l'assurance qu'Hamza était inscrit comme habitant du septième ciel sous le nom du « Lion de Dieu et de son prophète. »

Les cadavres furent enterrés deux à deux et trois à trois, sur les points où ils étaient tombés. Mahomet défendit à ses disciples de se couper les cheveux, de déchirer leurs vêtements, et de se livrer aux modes de lamentations usités en Arabie, en signe de deuil; mais il permit de pleurer sur les morts, parce que les larmes soulagent le cœur oppressé.

La nuit qui suivit la bataille fut une nuit d'anxiété, car on redoutait que les Koreischites ne renouvelassent l'attaque, ou ne surprissent Médine. Le lendemain, le prophète marcha dans la direction de cette ville, rôdant auprès de l'ennemi et allumant, à la tombée de la nuit, de nombreux feux de bivouac. Abou-Sofian, cependant, avait appris que Mahomet était encore vivant. Il se sentait trop faible pour attaquer la

ville pendant que celui-ci tenait la campagne, et pouvait venir la secourir; et il craignait que le prophète ne fût renforcé par les habitants et ne le vînt assaillir avec des forces supérieures. Aussi, satisfait de sa récente victoire, il conclut une trève d'un an avec les Musulmans et retourna en triomphe à la Mecque.

Mahomet chercha à se consoler de sa défaite en prenant pour femme Hend, fille d'Omeya, homme d'une grande influence. C'était une veuve qui s'était réfugiée avec son mari en Abyssinie. Elle était maintenant âgée de vingt-huit ans, et avait un fils nommé Salma, ce qui fait qu'on l'appelait communément Omm Salma, ou mère de Salma. Comme elle était remarquable par ses grâces et sa beauté, elle avait été recherchée par Abou-Bekr et Omar, mais inutilement. Mahomet même rencontra d'abord des difficultés.

— Hélas! disait-elle, quel bonheur le prophète peut-il espérer avec moi? Je ne suis plus jeune; j'ai un fils, et je suis d'un caractère jaloux.

— Quant à ton âge, répondit le prophète, tu es beaucoup plus jeune que moi. Quant à ton fils, je serai pour lui un père. Quant à ta disposition à la jalousie, je prierai Allah de la déraciner de ton cœur.

Une maison à part fut préparée pour elle, contiguë à la mosquée. Le fond du ménage, d'après un écrivain musulman, consistait en un sac d'orge, un moulin à bras, une poële et un pot de lard ou de beurre. Telle était encore la médiocre fortune du prophète, ou plutôt telles étaient ses habitudes de frugalité et la simplicité de la vie arabe.

XXI.

TRAHISON DE CERTAINES TRIBUS JUIVES ; LEUR PUNITION. — DÉVOUEMENT DE L'AFFRANCHI ZEID ; IL DIVORCE D'AVEC ZEINAB POUR QU'ELLE PUISSE DEVENIR FEMME DU PROPHÈTE.

La défaite de Mahomet à la bataille d'Ohod fit pendant un temps du tort à sa cause parmi quelques tribus arabes et juives, comme le montrèrent certains actes de perfidie. Les habitants de deux villes, Adhal et Kara, lui envoyèrent une députation, témoignant de leur inclination à embrasser la foi, et demandant des missionnaires pour leur en enseigner les doctrines. Il envoya donc six disciples pour accompagner la députation; mais dans le cours du voyage, pendant qu'ils se reposaient près du ruisseau de Radje, dans le pays des Hodseitites, les députés tombèrent sur les confiants Musulmans, en tuèrent quatre, et trainèrent les deux autres à la Mecque, où ils les livrèrent aux Koreischites, qui les mirent à mort.

Pareil acte de trahison fut commis par les gens de la province de Nadjed. Se prétendant Musulmans, ils implorèrent le secours de Mahomet contre leurs ennemis. Il envoya à leur aide un parti de ses adhé-

rents qui furent attaqués par les Beni-Suleim ou Suleimites, près du ruisseau de Manna, à environ deux jours de marche de Médine, et tués presque jusqu'au dernier. Un des Musulmans, Amrou-Ibn-Omeya, échappa au carnage, et fit route pour Médine. En chemin, il rencontra deux juifs des Beni-Amir, désarmés; soit qu'il les prît pour des ennemis, ou que la mort de ses camarades provoquât chez lui une rage folle, il tomba sur eux et les tua. La tribu, qui était en paix avec Mahomet lui demanda réparation. Il soumit l'affaire à la médiation d'une autre tribu juive, les Beni-Nadher, qui avait de riches propriétés et un château appelé Zohra, à trois lieues de Médine. Cette tribu s'était engagée par traité, quand il vint en fugitif de la Mecque, à garder la neutralité entre lui et ses adversaires. Son chef, choisi pour médiateur, invita Mahomet à une entrevue. Il s'y rendit, accompagné d'Abou-Bekr, Omar, Ali et quelques autres. Un repas fut servi en plein air devant la maison. Mahomet, cependant, eut avis qu'on l'avait attiré dans un but perfide et qu'on voulait l'assassiner pendant le repas. On dit qu'il devait être écrasé par une meule de moulin qu'on aurait fait tomber du toit en terrasse de la maison. Sans faire allusion à ce qu'il venait d'apprendre, il quitta brusquement la compagnie et se rendit en hâte à Médine.

Voilà sa rage allumée contre tous les membres de la race de Nadher. Il leur ordonna de quitter le pays avant dix jours, sous peine de mort. Ils voulaient partir, mais Abdallah le Khazradite les engagea secrètement à rester en leur promettant son appui. Il ne tint pas

sa promesse. Les Beni-Nadher, ainsi désappointés par le chef des hypocrites, se renfermèrent dans leur château de Zohra, où ils furent assiégés par Mahomet, qui abattit et brûla les dattiers qui devaient fournir à leur subsistance.

Au bout de six jours, ils capitulèrent et on leur permit de partir, chacun avec une charge de chameau d'effets, mais sans armes. Quelques uns se rendirent en Syrie, d'autres à Khaïbar, ville juive importante, possédant une forteresse éloignée de plusieurs jours de Médine. Comme la tribu était très riche, il y eut quantité de dépouilles, et Mahomet les prit pour lui seul. Ses prosélytes objectèrent que cela était contraire à la loi de partage révélée dans le Coran ; mais il leur fit savoir que, suivant une nouvelle révélation, tout butin acquis, comme celui-ci, sans coup férir, n'était pas une conquête de l'homme, mais un don de Dieu, et devait être remis au prophète pour qu'il l'employât en bonnes œuvres, au soulagement des orphelins, des pauvres et des voyageurs. Mahomet, en effet, ne se l'appropria pas pour son usage particulier ; mais il le partagea entre les Mohadjerins ou exilés de la Mecque, deux juifs nadhérites qui avaient embrassé l'Islamisme, et deux ou trois Ansariens ou auxiliaires, de Médine, qui s'étaient montrés honnêtes et qui étaient pauvres.

Nous n'entrerons pas dans les détails de diverses petites expéditions de Mahomet vers cette époque, l'une desquelles s'étendit jusqu'au voisinage de Tabouk sur la frontière de Syrie, pour punir une horde qui avait pillé les caravanes de Médine. Ces expéditions eurent des résultats divers, quoique la plupart pro-

duisissent du butin, ce qui maintenant commençait à préoccuper l'esprit des Musulmans presqu'autant que la propagation de leur foi. Les dépouilles si subitement acquises peuvent avoir amené des excès et des orgies, car nous trouvons la révélation d'un passage du Coran, lequel prohibe le vin et les jeux de hasard, ces causes actives de querelles et d'insubordination dans les camps de pillards.

Durant cette partie de sa carrière, Mahomet faillit en plus d'une occasion être assassiné. Lui-même est accusé d'avoir employé des moyens perfides pour se débarrasser d'un ennemi, car on dit qu'il envoya Amrou-Ibn-Omeya en mission secrète à la Mecque, pour assassiner Abou-Sofian, mais que le complot fut découvert et qu'Amrou ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite. L'accusation, au reste, n'est rien moins que prouvée, et est contraire au caractère du prophète autant qu'à sa conduite en général.

Si Mahomet avait des ennemis implacables, il avait aussi des amis dévoués, ce dont nous avons une preuve dans le cas de son affranchi et fils adoptif Zeid-Ibn-Hareth. Il s'était, l'un des premiers, converti à la foi, et était l'un de ses plus vaillants champions. Mahomet le consultait en toute occasion, et l'employait dans ses affaires privées. Un jour, il entra chez lui avec la même liberté qu'un père chez son enfant. Zeid était absent; mais Zeinab, sa femme, qu'il avait épousée tout récemment, était à la maison. Elle était fille de Djaseh, du pays de Kaiba, et était regardée comme la plus belle de sa tribu. Elle avait, dans son intérieur, mis de côté son voile et une partie de ses vêtements,

de sorte que Mahomet, entrant à l'improviste, la trouva dans toute sa beauté. Il ne put contenir l'expression de son étonnement et de son admiration; à quoi elle ne répondit rien; mais elle en rendit compte à son mari, quand il revint. Zeid connaissait le tempérament inflammable de Mahomet, et voyait qu'il avait été captivé par la beauté de Zeinab. Courant après lui, il offrit de répudier sa femme; mais Mahomet le lui défendit comme contraire à la loi. Le zèle de Zeid ne put être arrêté; il aimait sa belle épouse, mais il vénérait le prophète; et il fit divorce sans retard. Quand le terme exigé de séparation fut arrivé, Mahomet accepta avec gratitude ce pieux sacrifice. Ses noces avec Zeinab surpassèrent en pompe tous ses autres mariages. Ses portes furent ouvertes à tous venants; ceux-ci furent régalés de viande de mouton et d'agneau, de gâteau d'orge, de miel, de fruits et de breuvages recherchés; au point qu'ils mangèrent tant qu'ils purent et ensuite s'éloignèrent raillant le divorce comme honteux et le mariage comme incestueux.

Dans cette conjoncture critique fut révélé ce passage du trente-troisième chapitre du Coran, qui établit une distinction entre les parents par adoption et les parents par le sang, et d'après lequel ce n'était point pécher que d'épouser une femme qui avait été l'épouse de son fils adoptif. Cette révélation opportune apaisa les fidèles; mais pour dissiper toute ombre de scrupule, Mahomet révoqua son adoption, et ordonna à Zeid de reprendre son premier nom d'Ibn-Hareth, d'après son père naturel. La belle Zeinab, néanmoins, affecta, depuis lors, la supériorité sur les autres femmes du

prophète, à cause de cette révélation, alléguant que son mariage avait été ordonné par Dieu. (1)

---

(1) Ce fut la seconde femme de Mahomet du nom de Zeinab; la première, qui était morte peu de temps auparavant, était fille de Chuzeima.

XXII.

EXPÉDITION DE MAHOMET CONTRE LES BENI-MOSTALEK. — IL ÉPOUSE BARRA, UNE CAPTIVE. — TRAHISON D'ABDALLAH-IBN-OBBA—AIESCHA DIFFAMÉE.—SA JUSTIFICATION.— SON INNOCENCE PROUVÉE PAR UNE RÉVÉLATION.

Au nombre des tribus arabes qui s'aventurèrent à prendre les armes contre Mahomet après sa défaite à Ohod, étaient les Beni-Mostalek, branche puissante d'origine koreischite. Mahomet apprit qu'ils étaient réunis en costume de guerre sous le prince Al-Hareth, près des puits de Moraïsi, dans le territoire de Kedaid, à cinq milles de la mer Rouge. Il entra immédiatement en campagne, à la tête d'un corps choisi de fidèles, accompagné d'un certain nombre de Khazradites, conduits par leur chef Abdallah-Ibn-Obba. Par une marche rapide il surprit l'ennemi; Al-Hareth fut tué dès le commencement de l'action par une flèche; ses troupes s'enfuirent en désordre après une courte résistance qui coûta la vie à quelques hommes. Deux cents prisonniers, cinq mille moutons et un millier de chameaux furent le prix de cette facile victoire. Parmi les captifs était Barra, fille d'Hareth et mariée à un jeune arabe de sa famille. Dans le partage des

dépouilles, elle échut à Thabet-Ibn-Reiss, qui demanda une forte rançon. La prisonnière en appela à Mahomet de cette extorsion; le prophète jeta sur elle un regard de convoitise, car elle était charmante. « Je puis te servir mieux, » dit-il « qu'en diminuant ta rançon : sois ma femme. » La séduisante Barra donna vite son consentement; sa rançon fut payée par le prophète à Thabet; ses parents furent libérés par les Musulmans auxquels ils revenaient; la plupart d'entre eux embrassèrent la foi, et Barra devint la femme de Mahomet à son retour à Médine.

Après la bataille, les troupes se précipitèrent vers les puits de Moraïsi, pour apaiser leur soif. Dans la presse il s'éleva entre les Mohadjerins, ou exilés de la Mecque, et les Khazradites une querelle où l'un de ces derniers reçut un coup. Ses camarades accoururent pour le venger, et le sang aurait coulé si Mahomet ne s'était interposé. Les Khazradites demeurèrent furieux, et d'autres gens de Médine firent cause commune avec eux. Abdallah-Ibn-Obba, empressé d'exploiter toute circonstance défavorable au pouvoir de Mahomet, tira à l'écart ses parents et ses concitoyens. « Voyez, dit-il, » les insultes auxquelles vous êtes en butte pour avoir » protégé ces réfugiés Koreischites. Vous les avez » reçus chez vous, vous leur avez donné vos biens, » et maintenant ils vous attaquent et vous maltraitent. » Ils voudraient être les maîtres dans vos propres » maisons; mais, par Allah! quand nous retournerons » à Médine, nous verrons qui de nous sera le plus fort. »

Avis fut secrètement donné à Mahomet de ce discours séditieux. Omar lui conseilla tout de suite de

se débarrasser d'Abdallah; mais le prophète craignait la vengeance des parents et des partisans du puissant Khazradite. Pour couper court à la mutinerie, il se mit immédiatement en route pour Médine, quoique ce fût l'heure de la chaleur; il continua à marcher toute la nuit et ne fit halte qu'à midi, au moment où les soldats exténués ne pensaient qu'à se reposer.

En arrivant à Médine, il somma Abdallah d'expliquer ses propos séditieux. Abdallah les nia tout simplement et déclara menteur quiconque l'avait accusé. Une révélation du ciel, cependant, confirma l'imputation portée contre lui et ses adhérents. « Ce sont là les « hommes, » dit le Coran, « qui disent aux habitants de Médine : « Ne donnez pas aux réfugiés qui sont » avec l'apôtre de Dieu, pour qu'ils soient forcés de » le quitter. Ils dirent, vraiment : « si nous retour- » nons à Médine, le plus digne chassera le plus » misérable. » Que Dieu les maudisse! Comment » se sont-ils détournés de la vérité? »

Quelques uns des amis d'Abdallah, convaincus par cette révélation, l'engageaient à demander pardon au prophète; mais il rejeta leur conseil avec hauteur. « Vous m'avez déjà, dit-il, amené à donnner à cet » homme mon appui et mon amitié; et maintenant » vous voudriez que je me misse sous ses pieds. »

Rien ne put lui ôter de l'esprit que Mahomet était au fond du cœur un idolâtre, et ses révélations autant d'œuvres d'imposture et de fourberie. Il le considérait, néanmoins, comme un rival redoutable, et cherchait tous les moyens de lui nuire et de le tourmenter. C'est à cette implacable animosité qu'on

attribue une histoire scandaleuse qu'il propagea sur Aïescha, l'épouse favorite de Mahomet.

C'était la coutume de Mahomet d'avoir toujours avec lui, dans ses expéditions militaires, l'une de ses femmes comme compagne et consolation; elle était désignée par le sort, et la dernière fois le hasard avait voulu que ce fût Aïescha. Elle voyageait dans une litière, fermée de rideaux et portée à dos de chameau; l'animal était conduit par un domestique. Pendant le trajet de Moraïsi à Médine, l'armée ayant fait halte, les serviteurs d'Aïescha furent tout étonnés de trouver la litière vide. Avant qu'ils fussent revenus de leur surprise, leur maîtresse arriva sur un chameau mené par un jeune arabe, nommé Safouan-Ibn-Moattel. Cette circonstance étant venue à la connaissance d'Abdallah, il la publia partout après son retour à Médine, affirmant qu'Aïescha avait été coupable de légèreté avec l'aimable arabe.

Cette histoire fut avidement accueillie et répandue par Hamma, sœur de la belle Zeinab que Mahomet avait récemment épousée, et qui espérait servir celle-ci par la chute de sa mortelle rivale, Aïescha; elle fut répétée aussi par Mistah, parent d'Abou-Bekr, et célébrée en vers satiriques par un poète nommé Hasan.

Il se passa quelque temps avant qu'Aïescha sût le bruit qui courait sur son compte; la maladie l'avait confinée dans son appartement à son retour à Médine, et personne ne se hasardait à lui dire ce dont elle était accusée. Elle remarqua pourtant que le prophète ne la traitait pas avec sa tendresse habituelle. Une fois

rétablie, elle apprit avec consternation le crime qu'on lui imputait, et protesta de son innocence. Voici sa version de l'histoire :

L'armée, revenant à Médine, en était campée assez près, quand l'ordre fut donné pendant la nuit de se mettre en marche. Les serviteurs amenèrent, suivant l'usage, le chameau devant la tente d'Aïescha, placèrent la litière sur le sol et se retirèrent afin qu'elle pût s'y installer. Comme elle allait entrer, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas son collier, et elle revint le chercher dans la tente. Pendant ce temps les domestiques mirent la litière sur le chameau, et l'y fixèrent avec des courroies, sans s'apercevoir qu'elle était vide, tant Aïescha était mince et légère! Qand cette dernière revint avec son collier, le chameau était parti, et l'armée était en marche; sur quoi elle s'enveloppa dans son manteau et s'assit, comptant bien qu'on enverrait à sa recherche aussitôt que son absence serait remarquée.

Pendant qu'elle était ainsi assise, Safouan-Ibn-Moattel, le jeune arabe, qui faisait partie de l'arrière-garde, s'approcha, et la reconnaissant, l'accosta avec le salut musulman ordinaire : « A Dieu nous appartenons et à Dieu nous devons retourner! Femme du prophète, pourquoi restes-tu en arrière? »

Aïescha ne répondit rien, mais ramena son voile plus près de son visage. Safouan alors descendit, l'aida à monter sur son chameau, et prenant la bride, se hâta de rejoindre l'armée. Le soleil s'était levé, pourtant, avant qu'il l'atteignît, juste au moment où elle allait faire son entrée dans Médine,

Cette explication, donnée par Aïescha et confirmée par Safouan-Ibn-Moattel, satisfit pleinement ses parents et ses amis particuliers; mais elle fut tournée en dérision par Abdallah et ses adhérents, « les hypocrites. » Deux partis surgirent à ce sujet, et il s'ensuivit une lutte très-vive. Quant à Aïescha, elle se renferma dans son habitation, refusant toute nourriture, et pleurant jour et nuit dans l'amertume de son âme.

Mahomet avait l'esprit à la torture et, dans sa perplexité, demanda conseil à Ali. Ce dernier traita l'affaire fort légèrement, faisant la remarque que ce malheur était très-fréquent. Cette considération ne consola guère le prophète. Il vécut séparé d'Aïescha pendant un mois; mais son cœur soupirait après elle, non seulement à cause de sa beauté, mais parce qu'il aimait sa société. Dans un paroxysme de douleur, il tomba dans l'une de ces extases que les mécréants ont attribuées à l'épilepsie, et pendant laquelle il reçut fort à propos une révélation du Coran, dont voici le sens : Ceux qui accusent une honnête femme d'adultère, et ne produisent pas quatre témoins du fait, recevront quatre-vingts coups d'étrivières, et leur témoignage sera rejeté. Ceux qui ont diffamé Aïescha ont-ils produit quatre témoins? S'ils ne l'ont pas fait, ils sont menteurs aux yeux de Dieu. Qu'ils reçoivent donc le châtiment de leur crime.

L'innocence d'Aïescha, ainsi rendue miraculeusement manifeste, le prophète la ramena sur son sein avec un redoublement de tendresse. Et il ne fut pas long à appliquer la peine prescrite. Il est vrai qu'Abdallah-Ibn-Obba était un personnage trop puissant

pour qu'on lui infligeât le fouet, mais il n'en retomba que plus lourdement sur les épaules de ses co-calomniateurs. Le poète Hasan fut guéri, pour un temps, de sa propension à faire des vers satiriques, et Hamma, quoique femme et en dépit de ses charmes, ne put pas échapper non plus à la fustigation; car Mahomet remarqua qu'une pareille beauté aurait dû être unie à un caractère plus aimable.

La révélation convainquit tout de suite Ali de la pureté d'Aïescha; mais elle, elle ne lui pardonna jamais d'en avoir douté; et sa haine se manifesta plus tard au grand détriment, et dans les circonstances les plus importantes de la vie du pieux musulman.

XIII.

BATAILLE DU FOSSÉ. — BRAVOURE DE SAAD-IBN-MOAD. — DÉFAITE DES KOREISCHITES. — PRISE DU CHATEAU JUIF DE KORAIDA. — SAAD DÉCIDE QUEL SERA LE CHATIMENT DES JUIFS. — MAHOMET ÉPOUSE RÉHANA, CAPTIVE JUIVE. — SA VIE MISE EN PÉRIL PAR UN SORTILÉGE ; SAUVÉE PAR UNE RÉVÉLATION DE L'ANGE GABRIEL.

Pendant l'année de trève qui suivit la bataille d'Ohod, le chef remuant des Koreischites, Abou-Sofian, forma une ligue avec la tribu arabe de Ghatafan et d'autres tribus du désert, ainsi qu'avec beaucoup de Juifs de la race de Nadher que Mahomet avait chassés de leurs foyers. La trève finie, il se prépara à marcher sur Médine avec ses confédérés, les forces combinées s'élevant à onze mille hommes.

Mahomet fut de bonne heure averti de l'attaque projetée, mais son dernier revers à Ohod l'avait rendu circonspect, et il ne voulut pas entrer en campagne contre un ennemi si supérieur qui, craignait-il, pouvait avoir dans Médine des alliés secrets; il se défiait, en outre, des habitants juifs et des hypocrites, les partisans d'Abdallah-Ibn-Obba, qui étaient nombreux et puissants.

On fit de grands efforts pour mettre la ville en état de défense. Salmân, le Persan, qui avait embrassé la

foi, conseilla de creuser un fossé à quelque distance au-delà des murailles, du côté par lequel l'ennemi approcherait. Ce moyen de défense, jusque-là inconnu en Arabie, fut immédiatement adopté par Mahomet qui mit un grand nombre d'hommes à creuser le fossé, et même y travailla de ses propres mains. On raconte plusieurs miracles qu'il fit pendant le cours de l'opération. Une fois, dit-on, il nourrit une grande foule avec un seul panier de dattes, lequel demeura plein après que tout le monde eut été rassasié. Une autre fois, il régala un millier d'hommes avec un agneau rôti et un pain d'orge; et pourtant il en resta assez pour leurs camarades employés au fossé. Il ne faut pas, non plus, oublier les coups merveilleux qu'il donna à un rocher avec un maillet de fer, et qui firent jaillir des étincelles, lesquelles éclairèrent d'un côté tout l'Yémen ou Arabie heureuse, d'un autre, le palais impérial de Constantinople, et illuminèrent, dans une troisième direction, les tours de la résidence des rois de Perse; autant de signes et de présages des futures conquêtes d'Islam.

A peine le fossé était achevé, que l'ennemi parut en grande force sur les collines voisines. Laissant Ibn-Omm-Mactum, un officier sûr, pour commander dans Médine et surveiller de près les mécontents, Mahomet sortit avec trois mille hommes qu'il forma en bataille en arrière du fossé. Abou-Sofian s'avança en confiance, avec son armée combinée de Koreischites et de Ghatafanites; mais il fut, sans s'y attendre, arrêté par le fossé et par une grêle de traits que les Musulmans lançaient de derrière. L'ennemi campa alors;

Les Koreischites dans la partie basse de la vallée. et les Ghatafanites dans la partie haute; et pendant quelques jours les armées restèrent de chaque côté du fossé, continuant le combat, à distance, avec des frondes, des pierres et des flèches.

Sur ces entrefaites, des espions informèrent Mahomet qu'une tribu juive, les Beni-Koraida, qui avait un château-fort dans la ville, et qui avait fait un traité avec lui, s'était secrètement liguée avec l'ennemi. Il vit alors la difficulté de garnir avec si peu de forces le fossé dans toute son étendue, de se garder contre une surprise des Koraidites, et de maintenir la tranquillité dans la ville où les Juifs devaient avoir des alliés cachés. Réunissant un conseil de guerre, il discuta avec ses capitaines si l'on ne devait pas amener les Ghatafanites à faire une paix séparée, en leur offrant un tiers des dattes récoltées à Médine. Là-dessus Saad-Ibn-Moad, l'intrépide chef des Asites de Médine, s'écria :

Est-ce par l'ordre d'Allah que vous faites cette proposition, ou bien est-ce une idée venant de vous?

Si c'eût été un ordre d'Allah, répondit le prophète, je n'aurais jamais demandé votre avis. Je vous vois entourés d'ennemis, et je cherche à rompre leur ligue.

O prophète de Dieu! répliqua Saad, quand nous étions idolâtres comme ces gens de Ghatafan, ils n'eurent jamais l'une de nos dattes sans la payer; et nous les leur donnerions gratuitement maintenant que nous sommes en possession de la vraie foi et que nous sommes conduits par toi? non, par Allah! s'ils

veulent nos dattes, qu'ils les gagnent à la pointe de l'épée.

Le vaillant Saad eut bientôt son courage mis à l'épreuve. Un parti de cavaliers Koreischites, parmi lesquels étaient Akrema, fils d'Abou-Jahl, et Amrou, oncle de Kadichah, la première femme de Mahomet, découvrit un endroit où le fossé n'était pas large; donnant de l'éperon, ils réussirent à le franchir, et furent bientôt suivis par quelques-uns de leurs camarades. Ils défièrent alors les plus braves Musulmans à nombre égal. Le défi fut relevé par Saad-Ibn-Moad, Ali et plusieurs de leurs compagnons. Ali et Amrou en vinrent aux mains; ils combattirent à cheval et à pied, jusqu'à ce que, se prenant corps à corps, ils roulèrent dans la poussière. Enfin Ali fut victorieux et tua son adversaire. La lutte générale ut soutenue avec une rare obstination; plusieurs champions périrent des deux côtés, et Saad-Ibn-Moad fut grièvement blessé. Les Koreischites finirent par céder et piquèrent des deux pour repasser le fossé. Le cheval de l'un d'eux, Nâfal-Ibn-Abdallah, sauta court; son cavalier fut assailli à coups de pierre pendant qu'il était dans le fossé, et défia les Musulmans de l'attaquer avec de plus nobles armes. En un instant Ali s'élançait dans le fossé, et Nâfal tombait sous ses coups. Ali rejoignit alors ses compagnons occupés à la poursuite de l'ennemi, et blessa Akrema d'une javeline. Cette escarmouche fut pompeusement appelée: Bataille du Fossé.

Mahomet ne voulant pas, néanmoins, risquer une bataille rangée, envoya Rueim, un arabe de la tribu

de Ghatafan secrètement converti, visiter les camps des confédérés, et semer adroitement la dissension parmi eux. Rueim se présenta d'abord chez les Koraidites, avec lesquels il avait depuis longtemps des relations d'amitié. « Quelle est cette folie, » dit-il, « de » vous laisser entraîner par les Koreischites de la » Mecque dans leur querelle! Considérez combien votre » position est différente de la leur; s'ils sont battus, ils » n'ont qu'à rentrer à la Mecque, et ils sont en sûreté. » Leurs alliés du désert s'enfuiront de même chez eux, » bien loin d'ici; et vous resterez seuls à porter tout le » poids de la vengeance de Mahomet et du peuple de » Médine. Avant, donc, de faire cause commune avec » eux, exigez qu'ils vous donnent des otages et s'engagent à ne pas se retirer qu'ils n'aient anéanti la puis- » sance de Mahomet. »

Il se rendit ensuite auprès des Koreischites et de la tribu de Ghatafan, et les prévint de ne pas faire fonds sur les Juifs de la tribu de Koraida, lesquels avaient l'intention de leur demander des otages qu'ils livreraient à Mahomet.

La défiance semée avec tant d'artifice entre les confédérés ne tarda pas à produire son effet. Abou-Sofian fit dire le vendredi soir aux Koraidites d'être prêts à coopérer le lendemain matin à un assaut général. Les Juifs répondirent que le lendemain était leur jour de sabbat, et qu'ils ne pouvaient pas se battre ce jour là; en même temps ils déclarèrent qu'ils ne prendraient part à aucune hostilité, à moins que leurs alliés ne leur donnassent des otages, qui resteraient auprès d'eux jusqu'à la fin.

Les Koreischites et les Ghatafanites furent alors convaincus de la perfidie des Koraidites et n'osèrent pas tenter l'attaque projetée, dans la crainte que ceux-ci ne tombassent sur leurs derrières. Pendant qu'ils étaient ainsi dans le camp, ne faisant rien, survint un orage avec une pluie battante et des vents violents du désert. Les tentes furent renversées, les feux éteints; et au milieu du vacarme l'idée se répandit que Mahomet avait soulevé l'ouragan par enchantement et qu'il marchait à la tête de toutes ses forces. Tout fut alors panique et confusion. Abou-Sofian, voyant l'inutilité de ses efforts pour ramener l'ordre, monta sur son chameau et ordonna la retraite. Les confédérés s'enfuirent au plus vîte de ce théâtre de tumulte et de terreur; les Koreischites se dirigeant vers la Mecque, les autres vers leurs déserts.

Abou-Sofian, furieux et humilié, écrivit à Mahomet une lettre dans laquelle il lui reprochait de s'être lâchement caché derrière un fossé — chose inconnue dans les guerres entre Arabes — et le menaçait de prendre sa revanche un jour qu'il le rencontrerait en rase campagne, comme à Ohod. Mahomet lui répondit par un défi, et prédit que le jour était proche où il briserait les idoles des Koreischites.

Les envahisseurs ayant disparu, Mahomet s'occupa de tirer vengeance des Beni-Koraida, qui s'enfermèrent dans leur château, et soutinrent un siége de plusieurs jours. A la fin, pressés par la famine, ils implorèrent l'intercession de leurs anciens amis et protecteurs, les Asites. Ceux-ci supplièrent Mahomet d'accorder à ces Hébreux les mêmes termes qu'il avait

accordés autrefois aux Beni-Kainoka, à la prière d'Abdallah le Khazradite. Mahomet réfléchit un instant et offrit de remettre leur sort à la décision de Saad-Ibn-Moad, le chef asite. Les Koraidites acceptèrent de grand cœur, sachant que Saad avait été jusque là leur ami. Ils se rendirent donc, au nombre de sept cents, et furent conduits, chargés de fers, à Médine. Malheureusement pour eux, Saad considérait leur ligue perfide avec l'ennemi comme l'une des causes de la dernière guerre. Il souffrait encore beaucoup de la blessure qu'il avait reçue à la bataille du Fossé, et dans ses moments de douleur et de colère il avait maintes fois prié Dieu de le laisser vivre pour voir les Koraidites punis. Tel était l'état de ses sentiments quand il fut appelé à prononcer sur leur destinée.

Comme c'était un homme très-gros, très-sanguin, on eut beaucoup de peine à le percher sur un âne; et là, il fallut l'appuyer sur un coussin de cuir et le soutenir sur son siége jusqu'à ce qu'il arrrivât au pied du tribunal. Avant d'y monter il exiga de toutes les personnes présentes le serment de s'en tenir à sa décision. Les Juifs le prêtèrent immédiatement, prévoyant une sentence favorable. On ne l'eût pas plus tôt hissé dans le tribunal, qu'étendant la main, il condamna les hommes à mort, les femmes et les enfants à la servitude; leurs propriétés devant être partagées entre les vainqueurs.

Les malheureux Juifs furent frappés de stupeur; mais il n'y avait pas d'appel. Ils furent conduits dans un lieu public appelé depuis le marché des Koraidites, où l'on avait creusé de grandes fosses. Ils furent

forcés d'y descendre, un à un, leur prince Aktab avec eux, et ils furent mis successivement à mort. Ainsi fut exaucée la prière de Saad qui demandait qu'on se vengeât des Koraidites. Il fut témoin de l'exécution des hommes qu'il avait condamnés: mais telle était son agitation que sa blessure se rouvrit, et qu'il expira peu après.

On trouva dans le château de Koraida une grande quantité de piques, de lances, de cuirasses et autres armes; et les terres qui en dépendaient étaient couvertes de troupeaux de bœufs et de moutons ainsi que de chameaux. Dans la répartition des dépouilles chaque fantassin eut une part; chaque cavalier trois: deux pour son cheval et une pour lui. Un cinquième du tout avait été mis préalablement de côté pour le prophète.

La capture la plus précieuse aux yeux de Mahomet fut celle de Rihana, fille de Siméon, juif riche et puissant, et la plus belle femme de sa tribu.

Mais, quoique sensible aux charmes des femmes Israélites, Mahomet devenait de plus en plus implacable dans la haine qu'il portait aux hommes de cette race, ne faisant plus fonds sur leurs conventions, et les soupçonnant de tentatives insidieuses contre sa vie. Les écrivains Musulmans attribuent aux maléfices de sorciers Juifs une longue maladie de langueur, dont il fut atteint vers cette époque, et qui semblait défier tout remède. Ils décrivent même le charme qui la produisit. Il fut préparé, disent-ils, par un nécromancien juif venu des montagnes, aidé de ses sœurs qui étaient également versées dans la magie. Ils firent

une statuette en cire de Mahomet, l'entourèrent de quelques-uns de ses cheveux, et y plantèrent onze aiguilles. Ils firent alors onze nœuds dans une corde d'arc, soufflant avec leurs bouches sur chaque nœud, et, roulant la corde autour de l'effigie, jetèrent le tout dans un puits.

Sous l'influence de ce puissant sortilége Mahomet dépérit, jusqu'à ce que son ami, l'ange Gabriel, lui révéla le secret dans une vision. En s'éveillant, il envoya Ali au puits, où l'on découvrit l'image. Quand elle fut apportée à Mahomet, continue la légende, il récita deux fois sur elle les deux derniers chapitres du Coran qui lui avaient été communiqués dans sa récente vision. Ils consistent en onze versets dont voici la teneur :

« Au nom du Tout-Miséricordieux Dieu! je chercherai un refuge auprès du seigneur de la lumière » du jour;

» Pour qu'il me délivre du danger des êtres et des » choses créés par lui-même;

» Des dangers de la nuit sombre, et de la lune » quand il y a éclipse;

» Du danger des sorciers qui font des nœuds et » soufflent dessus avec leurs bouches ;

» Du danger des envieux qui imaginent des dommages mortels;

» Je chercherai un refuge auprès d'Allah, le seigneur des hommes;

» Auprès d'Allah, le roi des hommes;

» Auprès d'Allah, le Dieu des hommes;

» Pour qu'il me délivre du malin esprit qui fuit » quand il est mention de son saint nom;

XXIV.

MAHOMET ENTREPREND UN PÉLERINAGE A LA MECQUE. — IL ÉCHAPPE A KHALED ET A UNE TROUPE DE CAVALIERS ENVOYÉS CONTRE LUI. - CAMPE PRÈS DE LA MECQUE. — NÉGOCIE AVEC LES KOREISCHITES POUR OBTENIR LA PERMISSION D'ENTRER ET DE COMPLÉTER SON PÉLERINAGE.—TRAITÉ POUR DIX ANS QUI LUI PERMET DE FAIRE UNE VISITE ANNUELLE DE TROIS JOURS. — IL RETOURNE A MÉDINE.

Six ans s'étaient écoulés depuis que Mahomet s'était enfui de la Mecque. Comme cette ville était sainte aux yeux des Arabes, et leur lieu principal de pélerinage, sa longue absence et sa guerre ouverte contre les Koreischites, qui avaient charge de la Caaba, lui nuisaient dans l'opinion de beaucoup de tribus, et retardaient l'expansion de ses doctrines. Ses prosélytes, aussi, qui l'avaient accompagné dans sa fuite, soupiraient de nouveau après leur pays natal; et il était à craindre que leur foi ne s'affaiblît sous cet exil prolongé.

Mahomet sentait de plus en plus l'importance de rattacher la ville sainte à sa religion et de maintenir les anciens usages de sa race. D'un autre côté, il ne prétendait qu'à être un réformateur, désireux de ramener la simplicité et la pureté de la foi des patriarches. Le mois de Doul-Kaada approchait, mois de

pélerinage, où toutes les hostilités étaient suspendues et où les ennemis pouvaient pacifiquement se rencontrer dans les limites sacrées. Une vision, venue à propos, assura à Mahomet que lui et ses adhérents pouvaient, en toute sûreté, profiter de la protection de cette vénérable coutume pour visiter l'ancien tabernacle du culte arabe. Elle fut reçue avec joie par les disciples; et dans le mois sacré il quitta Médine pour accomplir son pélerinage, à la tête de quatorze cents hommes, partie Moadjerins ou fugitifs, partie Ansariens ou auxiliaires. Ils prirent avec eux soixante-dix chameaux qui devaient être sacrifiés à la Caaba. Pour faire voir qu'ils venaient avec des intentions pacifiques et non pas belliqueuses, ils firent halte à Dsu-Huleifa, village situé à une journée de marche de Médine, où ils déposèrent toutes leurs armes, excepté leurs épées, et continuèrent leur route en costume de pélerin.

Cependant une rumeur confuse de ce mouvement se répandit dans la Mecque. Les Koreischites, appréhendant quelque acte d'hostilité, envoyèrent Khaled-Ibn-Waled, avec une forte troupe de cavalerie, prendre position dans une vallée, à environ deux jours de la Mecque, pour arrêter la marche des Musulmans.

Mahomet, apprenant que la grand'route lui était ainsi barrée, en prit une autre, difficile et escarpée, par les défilés des montagnes, et, évitant Khaled et ses forces, descendit dans la plaine de la Mecque, et campa à Hodeïba, en dedans des limites sacrées. De là il envoya aux Koreischites l'assurance de ses intentions pacifiques, et réclama les immunités et droits de pélerinage.

Des émissaires Koreischites visitèrent son camp

pour observer l'esprit qui y régnait. Ils furent frappés de la vénération que lui témoignaient ses partisans. L'eau dont il s'était servi pour ses ablutions était, par là, sanctifiée. Un cheveu tombé de sa tête, une rognure de ses ongles, étaient recueillis comme de précieuses reliques. Un des envoyés, dans le cours de la conversation, toucha, sans y prendre garde, la barbe flottante du prophète; il fut repoussé par les disciples, et averti de l'impiété de cet acte. En faisant, à son retour, son rapport aux Koreischites: « J'ai vu, » dit-il, « le roi de » Perse et l'empereur de Constantinople, entourés de » leurs cours; mais je n'ai jamais vu de monarque si » révéré par ses sujets que Mahomet l'est par ses » prosélytes. »

Les Koreischites n'en avaient que plus de répugnance à recevoir dans leur ville un ennemi de leur secte, si redoutable pour l'influence qu'il exerçait sur l'esprit et les affections de ses adhérents. Mahomet essaya plusieurs fois d'obtenir, par des ambassadeurs, un libre accès au saint tabernacle; mais en vain. Othman-Ibn-Affan, son gendre, fut le dernier chargé de cette mission. Quelques jours se passèrent avant qu'il revînt, et le bruit courut qu'il avait été tué. Mahomet résolut de le venger. Se plaçant sous un arbre et appelant ses gens autour de lui, il leur fit prêter serment de le défendre jusqu'à la mort et de ne jamais abandonner l'étendard de la foi. Cette cérémonie est connue chez les Mahométans sous le nom de l'Inauguration spontanée.

Le retour d'Othman ramena la tranquillité dans le camp. Il était accompagné de Solhail, que les Koreischites envoyaient pour conclure un traité de paix.

Ils reconnaissaient l'imprudence de faire la guerre à un homme dont le pouvoir croissait chaque jour, et qui était obéi avec un dévouement si fanatique. Le traité proposé devait avoir une durée de dix ans, pendant lesquels Mahomet et ses partisans auraient libre accès à la Mecque en qualité de pélerins, et y resteraient trois jours chaque fois, pour la célébration de leurs rites religieux. On fut bientôt d'accord sur les termes, et Ali fut employé comme secrétaire. Mahomet dictait.

Ecris, dit-il; voici les conditions de la paix faite par Mahomet, l'apôtre de Dieu.

Halte-là! cria Solhail, l'ambassadeur. Si j'avais cru que tu fusses l'apôtre de Dieu, je n'aurais jamais porté les armes contre toi. Ecris donc simplement le nom de ton père.

Mahomet fut obligé de céder, car il ne se sentait pas assez fort, dans ce moment, pour se lancer dans une guerre pour des affaires de pure forme; aussi il prit la dénomination de Mahomet-Ibn-Abdallah (Mahomet fils d'Abdallah), une abnégation qui scandalisa ses disciples. Leur mécontentement s'accrut quand il leur ordonna de se raser la tête, et de sacrifier sur place les chameaux qu'ils avaient amenés pour les offrir à la Caaba, ce qui indiquait qu'il n'avait pas l'intention d'entrer à la Mecque. Ils lui rappelèrent sa vision, qui leur promettait un libre accès dans la ville sainte; il répondit que le présent traité était un gage de sa réalisation. Ils durent se contenter de cette explication, et après avoir achevé la cérémonie et fait le sacrifice, l'armée des pélerins leva le camp et retourna à Médine désappointée et abattue.

XXV.

EXPÉDITION CONTRE LA VILLE DE KHAIBAR. — SIÉGE. — EXPLOITS DES CAPITAINES DE MAHOMET. — COMBAT D'ALI ET DE MARHAB. — ASSAUT DONNÉ A LA CITADELLE. — ALI SE FAIT UN BOUCLIER D'UNE PORTE. — MAHOMET EMPOISONNÉ ; IL ÉPOUSE SAFIYA, UNE CAPTIVE, ET OMM-HABIBA, UNE VEUVE.

Pour consoler ses partisans de l'échec que leur dévotion avait éprouvé à la Mecque, Mahomet mit sur pied une expédition calculée pour satisfaire cet amour du pillage qui commençait à les attacher, autant que le fanatisme, à son étendard.

A environ cinq jours de marche à l'Est de Médine était située la ville de Khaïbar. Elle était habitée par des Juifs, qui s'étaient enrichis par le commerce et l'agriculture. Leur fertile territoire était en partie consacré à la culture des céréales et planté de bosquets et de palmiers, et en partie couvert de pâturages qui nourrissaient d'innombrables troupeaux de gros et menu bétail ; il était défendu par plusieurs châteaux. Si vénérable était son antiquité, qu'Abulféda, l'historien arabe, nous assure que Moïse, après le passage de la mer Rouge, envoya une armée contre les Amalécites

qui habitaient Gothreb (Médine) et la forte ville de Khaïbar.

Cette région était devenue un lieu de refuge pour les Juifs mécontents, chassés par Mahomet de Médine et de ses environs, et pour tous ceux qui avaient encouru sa vengeance. Ces circonstances, jointes à ses grandes richesses, ne pouvaient manquer d'appeler sur elle ce genre de guerre que Mahomet avait déclaré à tous les ennemis de la foi.

Au commencement de la septième année de l'Hégire, il partit en expédition contre Khaïbar, à la tête de douze cents fantassins et deux cents cavaliers, accompagné d'Abou-Bekr, d'Ali, d'Omar et de quelques autres de ses principaux officiers. Il avait deux étendards : l'un représentant le soleil, l'autre un aigle noir. Ce dernier devint plus tard célèbre sous le nom d'étendard de Khaled.

En entrant dans le riche territoire de Khaïbar, il commença par assaillir les petits châteaux dont il était parsemé. Quelques-uns capitulèrent sans résistance, et comme, dans ce cas, c'étaient des « dons de Dieu, » les dépouilles en revenaient au prophète, pour qu'il en disposât comme il a été dit plus haut. D'autres, plus forts, et ayant des garnisons plus courageuses, durent être enlevés de haute lutte.

Après la prise de ces forteresses de second ordre, Mahomet marcha contre la ville de Khaïbar. Elle était défendue par des ouvrages avancés, et sa citadelle, Alkamus, bâtie sur un rocher à pic, était réputée imprenable, tellement que Kenana-Ibn-Rabi, le chef ou roi de la nation, y avait déposé tous ses trésors.

Le siége de cette ville était l'entreprise la plus importante que les Musulmans eussent encore tentée. Quand Mahomet vit, pour la première fois, ses hautes et épaisses murailles, il fit, dit-on, la prière suivante :

« O Allah ! Seigneur des sept cieux, et de tout ce » qu'ils couvrent ! Seigneur des sept terres, et de » tout ce qu'elles nourrissent ! Seigneur des mauvais » esprits, et de tout ceux qu'ils égarent ! Seigneur » des vents, et de tout ce qu'ils éparpillent et disper- » sent ! nous te supplions de remettre en nos mains » cette ville, et tout ce qu'elle contient, et les richesses » de toutes ses terres. A toi nous avons recours pour » nous aider contre ce peuple, et contre tous les » périls dont nous sommes environnés. »

Pour donner plus de solennité à ses prières, il choisit comme lieu d'adoration un grand rocher, dans un endroit pierreux appelé Mansela, et pendant tout le temps qu'il resta campé devant Khaïbar, il en faisait journellement sept fois le tour, comme si c'eût été la Caaba. Une mosquée y fut élevée plus tard en commémoration de ce religieux cérémonial, et elle devint pour tous les pieux Musulmans un objet de vénération.

Le siége de la citadelle dura quelque temps, et exigea tout l'art et toute la patience de Mahomet et de ses troupes, peu habituées à l'attaque des places fortes. Elles souffraient, aussi, du manque de vivres, car les Arabes, dans leurs coups de main, se chargent rarement de provisions, et les Juifs, à leur approche, avaient dévasté la plaine et détruit les palmiers autour de leur capitale.

Mahomet dirigeait les attaques en personne. Les

assiégeants se protégeaient par des tranchées, et faisaient jouer des béliers contre les murailles, où une brèche fut enfin pratiquée; mais pendant plusieurs jours toutes les tentatives pour y rentrer furent vigoureusement repoussées. Abou-Bekr conduisit une fois l'assaut, tenant en main l'étendard du prophète; mais après avoir combattu avec une grande bravoure, il fut forcé de se retirer. L'attaque suivante, ce fut le tour d'Omar-Ibn-Khattab, qui lutta jusqu'à la nuit avec aussi peu de succès. La troisième fut commandée par Ali, que Mahomet arma de son propre cimeterre, appelé Dhul-Fakar, ou le tranchant. En lui confiant la bannière sacrée, il le déclara « un homme qui » aimait Dieu et son prophète, et que Dieu et son » prophète aimaient; un homme qui ne connaissait » pas la crainte, et qui ne tournait jamais le dos à » l'ennemi. »

Et ici, il n'est pas hors de propos de donner une idée de la personne et du caractère d'Ali. Il était de moyenne taille, mais bien fait, et d'une force prodigieuse. Il avait un visage riant, très-coloré, avec une barbe touffue. Il était renommé pour son naturel aimable, sa vive intelligence et son zèle religieux; son indomptable courage lui valut le surnom de « Lion de Dieu. »

Les écrivains Arabes s'étendent avec une exagération affectueuse sur les exploits de leur héros favori à Khaïbar. Il était vêtu, disent-ils, d'un pourpoint écarlate sur lequel était bouclée une cuirasse d'acier. Grimpant avec ses hommes sur un tas de pierres et de décombres, vis-à-vis la brèche, il planta son

étendard au sommet, décidé à ne jamais reculer tant que la citadelle ne serait pas prise. Les Juifs firent une sortie pour repousser les assaillants. Dans le combat qui s'ensuivit, Ali lutta corps à corps avec le commandant juif, Al-Hareth, qu'il tua. Le frère de ce dernier s'avança pour venger sa mort. Il était d'une taille de géant, portait une double cuirasse et un double turban enroulé autour d'un casque à l'épreuve, sur le front duquel étincelait un énorme diamant. Il avait une épée de chaque côté, et brandissait une lance à trois branches en forme de trident. Les guerriers se mesurèrent de l'œil, et s'abordèrent avec ces fanfaronades propres à l'Orient.

Je suis, dit le juif, Marhab; armé de pied-en-cape, et terrible dans la bataille.

Et moi, je suis Ali, que sa mère, quand il naquit, surnomma Al-Haïdara (le Lion Hérissé).

Les écrivains Musulmans expédient rondement le champion juif. Il porta à Ali, avec sa lance à trois branches, un coup qui fut adroitement paré; et avant qu'il eût pu se remettre, un coup du cimeterre Dhul-Fakar fendit son bouclier, son casque à l'épreuve, son double turban, son crâne épais et sa tête jusqu'aux dents. Son énorme masse tomba sans vie sur le sol.

Les Juifs se retirèrent alors dans la citadelle, et l'on donna un assaut général. Dans le fort de l'action, le bouclier d'Ali fut détaché de son bras, laissant ainsi son corps à découvert. Mais Ali, arrachant une porte s'en fit un bouclier pendant le reste du combat. Abou-Râfe, serviteur de Mahomet, atteste le fait. « J'exami- » nai plus tard, » dit-il, « cette porte, en compagnie

» de sept hommes, et, à nous huit, nous essayâmes » vainement de la remuer (1). »

Après la prise de la citadelle, on fouilla tous les caveaux et les cachots pour y trouver les richesses que Kenana était censé y avoir déposées. Ne trouvant rien, Mahomet lui demanda où il avait caché son trésor. Kenana déclara qu'il l'avait dépensé à nourrir ses troupes et à préparer la défense. Un de ses sujets, pourtant, eut la déloyauté d'indiquer le lieu où l'on avait enfoui une forte somme. Elle ne répondit pas à l'attente des vainqueurs, et le roi fut mis à la torture pour qu'il révélât où était le restant de ses richesses supposées. Il ne put pas ou ne voulut pas faire d'autres aveux ; il fut, en conséquence, abandonné à la vengeance d'un musulman, dont le frère avait été écrasé par un morceau de meule de moulin précipitée du haut d'un mur, et qui lui abattit la tête d'un coup de sabre. (2)

Pendant qu'il était dans la citadelle de Khaïbar, Mahomet faillit périr, victime d'une vengeance juive. Il demandait à manger ; on mit devant lui une épaule

(1) Ce fait prodigieux est rapporté par l'historien arabe Abulfedta. c. 24. « Abou-Râfe, » remarque Gibbon, « était un témoin oculaire ; mais qui témoignera pour Abou-Râfe ? » Nous partageons le doute de l'éminent historien ; cependant si l'on met en question les dépositions des témoins oculaires, que devient l'histoire ?

(2) Les Juifs qui habitent le territoire de Khaïbar sont encore connus sous le nom de Beni-Kheibar. Ils sont divisés en trois tribus, sous des cheikhs indépendants : les Beni-Messiad, les Beni-Schahan et les Beni-Anaesse. On les accuse de piller les caravanes — Niebuhr, vol. 2, p. 43.

d'agneau. A la première bouchée, il trouva que le goût n'en était pas ordinaire et la cracha, mais il ressentit aussitôt des douleurs d'entrailles fort vives. Un de ses disciples, nommé Baschar, qui avait mangé sans défiance, tomba et expira dans des convulsions. Tout fut alors confusion et consternation ; après d'actives recherches, on découvrit que l'agneau avait été préparé par Zaïnab, une captive, nièce de Marhab, le guerrier à taille de géant tué par Ali. Amenée devant Mahomet, et accusée d'avoir infusé du poison dans la viande, elle avoua effrontément son crime, et s'en glorifia comme d'une vengeance bien naturelle des maux qu'il avait infligés à sa tribu et à sa famille. « Je pensais, dit-elle, que si tu étais réellement pro- » phète, tu découvrirais le danger ; et que si tu » n'étais qu'un chef, tu succomberais et que nous » serions délivrés d'un tyran. »

Les écrivains Arabes ne sont pas d'accord sur le sort de l'héroïne. D'après quelques-uns, elle fut abandonnée à la vengeance des parents de Baschar, qui était mort des suites de l'empoisonnement. Suivant d'autres, sa beauté plaida en sa faveur, et Mahomet la rendit saine et sauve à sa famille.

Les mêmes écrivains permettent rarement qu'aucun évènement remarquable de la vie de Mahomet se passe sans un miracle. Dans la circonstance présente, ils nous assurent que l'épaule de mouton empoisonnée fut miraculeusement douée de la parole, et avertit Mahomet du danger qu'il courait. S'il en est ainsi, elle parla un peu tard, car il avait absorbé assez de poison pour que sa constitution en fût altérée pen-

dant le reste de sa vie. Il ressentait souvent des douleurs intolérables; et dans ses derniers moments il se plaignait que les veines de son cœur brûlaient du poison de Khaïbar. Il reçut un traitement différent de Safiya (ou Sophia), autre captive, qui avait pourtant de plus grands motifs de vengeance que Zaïnab, car elle avait récemment épousé Kenana, qui venait d'être sacrifié pour ses richesses, et elle était fille de Hoya-Ibn-Aktab, prince des Beni-Koraida, lequel, avec sept cents de ses gens, avait été mis à mort sur la place de Médine, comme il a été rapporté.

Cette Safiya était d'une grande beauté; il n'est donc pas étonnant qu'elle trouvât tout de suite faveur auprès de Mahomet, et qu'il cherchât, comme d'habitude, à l'ajouter à son harem; mais ce qui peut causer quelque surprise, c'est qu'elle envisagea son sort avec plaisir; les écrivains musulmans, du reste, expliquent cela en nous assurant qu'elle avait été surnaturellement préparée à l'évènement.

Pendant que Mahomet était campé devant la ville et en faisait le siége, elle eut, de nuit, une vision dans laquelle le soleil descendit du firmament et se logea dans son sein. Elle raconta dans la matinée son songe à Kenana. Celui-ci la souffleta, en s'écriant : « Femme! tu parles en parabole de ce chef arabe qui se bat contre nous. »

La vision se réalisa, car après avoir converti Safiya à la foi d'Islam, avec une hâte décente, Mahomet la prit pour femme avant de partir de Khaïbar. Leurs noces eurent lieu pendant la route, à Al-Sahba, où l'armée fit une halte de trois jours. Abou-Ayub, l'un

des plus ardents disciples du prophète, et le principal officier de sa maison, fit toute la nuit des rondes autour de la tente nuptiale, épée en main. Safiya fut l'une des femmes que Mahomet aima le plus. Elle lui survécut quarante ans.

Outre les mariages d'affection que nous avons mentionnés, le prophète, vers cette même époque, en fit un tout politique. Peu de temps après son retour à Médine, il vit, avec bonheur, arriver d'Abyssinie le reste des fugitifs. Parmi eux était une jolie veuve âgée de trente ans, et dont le mari, Abdallah, était mort en exil. Elle était généralement connue sous le nom d'Omm-Habiba, ou la mère de Habiba, d'une fille à laquelle elle avait donné le jour. Cette veuve était fille de l'implacable ennemi de Mahomet, Abou-Sofian; et le prophète pensa qu'un mariage avec la fille pourrait adoucir le père. Cette considération politique fut, dit-on, suggérée ou sanctionnée par la révélation d'un chapitre du Coran.

Quand Abou-Sofian apprit cet hymen. « Par le ciel! » s'écria-t-il, « ce chameau est si lascif, qu'aucune » muselière ne peut le retenir. »

XXVI.

MAHOMET ENVOIE DES AMBASSADES AUPRÈS DE DIFFÉRENTS PRINCES ; A HÉRACLIUS ; A CHOSROES II ; AU PRÉFET D'ÉGYPTE. — LEUR RÉSULTAT.

Pendant le reste de l'année, Mahomet resta à Médine, chargeant ses fidèles disciples, devenus maintenant des capitaines éprouvés, de diverses missions militaires qui amenèrent rapidement la soumission des tribus réfractaires. Ses vues, comme homme d'État, s'élargissaient à mesure que son territoire s'étendait. Quoiqu'il n'hésitât pas, en cas de besoin, à propager sa religion par l'épée, il ne négligeait pas les moyens pacifiques de la diplomatie, et envoyait des ambassades aux différents princes et souverains dont les domaines bordaient son horizon politique, les invitant à embrasser la foi d'Islam; ce qui était, de fait, le reconnaître, eu égard à sa mission apostolique, comme leur supérieur. Deux des plus célèbres de ces missions furent celles envoyées à Chosroës II, roi de Perse, et à Héraclius, empereur romain, à Constantinople. Les guerres entre les Romains et les Persans, pour la domination de l'Orient, guerres qui avaient déchiré pendant

tant de siècles cette partie du monde, avaient repris sous ces deux souverains avec des fortunes diverses. Des contrées avaient été envahies par l'une et l'autre puissance; des États avaient changé de main sous des invasions successives, et suivant les victoires ou les défaites des deux parties engagées. Une fois, Chosroès, avec trois armées, dont une appelée pompeusement les cinquante mille lances d'or, avait enlevé la Palestine, la Cappadoce, l'Arménie, et diverses autres grandes et riches provinces à l'empereur romain; s'était rendu maître de Jérusalem et avait emporté en Perse la croix sainte; avait envahi l'Afrique, conquis la Lybie et l'Égypte et poussé ses victoires jusqu'à Carthage.

Au milieu de sa carrière triomphante, un envoyé musulman arriva lui portant une lettre de Mahomet. Chosroës fit appeler son secrétaire, ou interprète, et lui ordonna de la lire. Elle commençait ainsi :

« Au nom de Dieu très-miséricordieux! Mahomet, » fils d'Adallah, et apôtre de Dieu, à Chosroës, roi » de Perse. »

« Quoi! » s'écria Chosroës, bondissant d'indignation, « est-ce qu'un homme qui est mon esclave ose » mettre son nom avant le mien en m'écrivant? » En parlant ainsi, il saisit la lettre et la mit en lambeaux, sans chercher à en savoir le contenu. Il écrivit alors à son vice-roi en Yémen, lui disant : « On me parle » d'un fou de la tribu de Koreisch, qui vit à Médine » et se prétend prophète. Ramène-le à la raison, ou si » tu ne le peux, envoie-moi sa tête. »

Quand Mahomet apprit que Chosroës avait déchiré sa

lettre : « Eh bien! » dit-il, « Dieu déchirera ainsi son » empire. »

La lettre du prophète à Héraclius, lui parvenant au milieu de ses revers, fut reçue plus favorablement. Elle était signée en caractères d'argent : « Mahomet Azzarel, Mahomet le messager de Dieu, » et invitait l'empereur à renoncer au christianisme et à embrasser la fo d'Islam. Héraclius, nous dit-on, déposa respectueusement la lettre sur son oreiller, traita l'envoyé avec distinction, et le congédia avec de magnifiques présents. Absorbé, cependant, par ses guerres contre la Perse, il ne s'occupa plus de cette mission venue de la part d'un homme qu'il considérait probablement comme un simple arabe fanatique, et n'attacha pas une importance suffisante à ses opérations militaires, qui peuvent bien ne lui avoir paru que des incursions de maraude, habituelles aux tribus sauvages du désert.

Mahomet envoya pareillement une ambassade au Mukokis, ou gouverneur d'Égypte, qui avait été, dans le principe, placé là par Héraclius pour percevoir le tribut, mais qui, profitant de la confusion produite par les guerres entre les Romains et les Persans, avait pris le pouvoir souverain, et reconnaissait à peine la suzeraineté de l'empereur. Il fit à l'envoyé un fort bon accueil, mais évita de répondre catégoriquement à l'invitation d'embrasser la foi, remarquant que c'était une affaire grave et qui demandait qu'on y réfléchît. En attendant, il remit pour Mahomet des joyaux précieux, des vêtements en étoffe d'Égypte, du miel et du beurre exquis, une ânesse blanche appelée Yafur, une mule blanche nommée Daldal, et un excellent

cheval appelé Lazlos, ou le Cabreur. Le plus agréable de ces cadeaux, cependant, fut celui de deux jeunes filles coptes, deux sœurs : Mariyah (ou Marie) et Shiren.

La beauté de Mariyah jeta dans un grand trouble l'esprit du prophète. Il en aurait fait volontiers sa concubine, mais il en était empêché par sa propre loi, laquelle prescrivait, dans le chapitre dix-septième du Coran, que le péché de la chair, en dehors du mariage, serait puni du fouet.

Il fut dégagé de ce dilemme par une autre révélation révoquant la loi pour lui seul, et l'autorisant à avoir des rapports avec sa servante. La loi, cependant, conservait son plein effet pour les autres Musulmans. Toutefois, pour éviter le scandale, et par dessus tout pour ne pas exciter la jalousie de ses femmes, son commerce avec la belle Mariyah fut tenu secret; ce qui est, peut-être, la raison de la longue faveur dont elle jouit.

XXVII.

PÉLERINAGE DE MAHOMET A LA MECQUE ; SON MARIAGE AVEC MAIMUNA. — KALED-IBN-WALED ET AMROU-IBN-AASS SE CONVERTISSENT.

L'époque était maintenant arrivée où, aux termes du traité conclu avec les Koreischites, Mahomet et ses partisans pouvaient faire le pélerinage de la Mecque et passer trois jours auprès du saint tabernacle sans être molestés. En conséquence, il partit avec une nombreuse armée, emmenant soixante-dix chameaux destinés aux sacrifices. Ses anciens adversaires auraient bien voulu l'arrêter dans sa marche, mais ils étaient atterrés, et, à son approche, ils se retirèrent silencieusement sur les collines voisines. En entrant dans les limites de la Mecque, les pélerins déposèrent, suivant les conventions et l'usage, tout leur équipement militaire, excepté leurs épées qu'ils gardèrent au fourreau.

Grande fut leur joie de revoir encore une fois les murailles et les tours de la ville sainte. Ils passèrent les portes vêtus en pélerins, le cœur plein de dévotion et de gratitude, et Mahomet accomplit toutes les cérémonies d'usage avec un zèle et un recueillement qui

satisfirent ceux qui en furent témoins et lui attirèrent beaucoup de conversions. Quand il se fut acquitté de tout le cérémonial, il mit de côté l'Iram ou costume de pélerin, et se retira à Sarif, un hameau éloigné de deux lieues et en dehors des limites sacrées. Là il eut à accomplir une cérémonie d'une espèce différente, mais dans laquelle il avait l'habitude d'agir avec une dévotion non feinte, c'était la célébration de son mariage avec Maimuna, fille d'Al-Hareth, le Hélalite. Il s'était fiancé avec elle lors de son arrivée à la Mecque, mais il avait remis les noces au moment où il aurait conclu les rites du pélerinage. Nul doute que ce ne fût encore un mariage fait par politique, car Maimuna était âgée de cinquante-un ans, et veuve; mais cette alliance valait au prophète deux prosélytes puissants. L'un était Khaled-Ibn-Waled, neveu de la veuve, guerrier intrépide, qui avait été sur le point de détruire l'armée de Mahomet à la bataille d'Ohod. Il devint l'un des plus vaillants champions de l'Islamisme et mérita d'être surnommé pour ses prouesses l'Épée de Dieu.

L'autre prosélyte était l'ami de Khaled, Amrou-Ibn-Aass, le même qui avait criblé Mahomet de satires et d'épigrammes au début de sa carrière prophétique; qui avait été envoyé par les Koreischites en ambassade auprès du roi d'Abyssinie, pour demander l'extradition des Musulmans fugitifs, et qui était destiné à porter un jour au loin avec son épée victorieuse, la foi qu'il avait d'abord si âprement attaquée.

Note. — Maimuna fut la dernière épouse de Mahomet, et toute vieille qu'elle était lors de son mariage, elle survécut à toutes ses autres femmes. Elle mourut plusieurs années après lui, dans un pavillon, à Sarif, sous le même arbre à l'ombre duquel sa tente nuptiale avait été plantée ; et elle y fut enterrée. Le pieux historien Al-Jannabi, qui s'intitule « un pauvre serviteur d'Allah, espérant » le pardon de ses péchés de la miséricorde de Dieu, » visita sa tombe en revenant du pélerinage qu'il venait de faire à la Mecque en l'an 963 de l'Hégire et de N. S. 1555. « Je vis là, » dit-il, « un » dôme de marbre noir érigé en souvenir de Maimuna, sur le lieu » même où l'apôtre de Dieu avait reposé avec elle. Dieu sait la » vérité ! et aussi la raison de la couleur noire de la pierre. Il y a » un lieu d'ablution et un oratoire, mais le bâtiment est en » ruines. »

Note. — Quand on veut ramener une date comptée à partir de l'Hégire à celle qui lui correspond à partir de l'ère chrétienne, il ne faut pas oublier que l'Hégire eut lieu en 622, que l'année musulmane ne contient que 354 jours, et qu'ainsi trente-trois années chrétiennes en valent trente-quatre musulmanes.

(*Note du traducteur*.)

XXVIII.

UN ENVOYÉ MUSULMAN TUÉ EN SYRIE. — EXPÉDITION POUR VENGER SA MORT. — BATAILLE DE MOUTA. — SES RÉSULTATS.

Parmi les diverses ambassades envoyées par Mahomet au-delà des frontières d'Arabie pour inviter les princes voisins à embrasser sa religion, il y en eut une au gouverneur de Bosra, le grand entrepôt sur les confins de la Syrie, où il avait fait son premier voyage de caravane dans sa jeunesse. La Syrie avait été alternativement soumise aux Romains et aux Persans; mais elle appartenait pour le moment à l'empereur, bien qu'elle fût probablement dans un grand état de confusion. L'envoyé de Mahomet fut tué à Mouta, qui était une ville à environ trois jours de marche dans l'est de Jérusalem. Celui qui le tua était un arabe de la tribu chrétienne de Gassan, fils de l'Émir-Schorhail qui gouvernait Mouta au nom d'Héraclius.

Pour venger la mort de son ambassadeur et assurer à l'avenir le respect à ses représentants, Mahomet se prépara à faire marcher une armée de trois mille hommes contre la ville coupable. C'était une expédition

grave puisqu'elle pouvait amener, pour la première fois, une collision entre les armes d'Islam et celles de l'empire romain; mais Mahomet comptait sur son pouvoir croissant, l'énergie de ses troupes et le malheureux état de la Syrie. Il confia le commandement à Zeid qui lui avait donné une si grande preuve de dévouement en abandonnant sa belle femme Zeinab. Plusieurs officiers choisis lui furent adjoints. L'un était le cousin de Mahomet, Jaafar, fils d'Abou-Taleb et frère d'Ali, le même qui avait, par son éloquence, défendu les doctrines d'Islam devant le roi d'Abyssinie et fait échouer l'ambassade koreischite. Il était maintenant à la fleur de l'âge, et célèbre pour son grand courage et sa virile beauté. Un autre était Abdallah-Ibn-Kâaha, le poète, mais qui s'était autant signalé dans les armes que dans la poésie. Un troisième était le nouveau prosélyte Khaled, qui faisait l'expédition comme volontaire, dans son désir de prouver, l'épée à la main, la sincérité de sa conversion. Les ordres de Zeid étaient de marcher rapidement, de manière à enlever Mouta par surprise, de sommer les habitants d'embrasser la foi et de les traiter avec douceur. Les femmes, les enfants, les moines et les aveugles devaient, dans tous les cas, être épargnés; et l'on ne devait détruire aucune maison, ni abattre aucun arbre.

La petite armée partit de Médine pleine de la confiance qu'elle tomberait sur l'ennemi à l'improviste. Pendant la route, cependant, elle apprit qu'un corps de Romains, ou plutôt de Grecs et d'Arabes, bien supérieur en nombre, marchait à sa rencontre. Un conseil de guerre s'assembla. Quelques-uns des mem-

bres voulaient qu'on s'arrêtât et qu'on attendît des ordres ultérieurs de Mahomet; mais Abdallah, le poète, fut d'avis de continuer à marcher sans crainte et sans égard au nombre. « Nous combattons pour la » foi! » s'écria-t-il; « si nous tombons, le paradis » est notre récompense. En avant! donc, à la victoire » ou au martyre! »

Une étincelle du feu, ou plutôt du fanatisme du poète, embrâsa tous les cœurs. Les Musulmans rencontrèrent l'ennemi près de Mouta et l'attaquèrent avec une bravoure qui tenait de la furie. Au plus fort du combat, Zeid reçut une blessure mortelle. La bannière sacrée s'échappait de ses mains, quand Jaafar la saisit; il devint aussitôt le centre d'une lutte acharnée, dont elle devait être le prix. Il la défendit avec un courage désespéré. La main dont il la portait fut coupée, il la prit de l'autre. Celle-ci, aussi, fut abattue; il la pressa entre ses bras sanglants. Un coup de cimeterre lui fendit la tête; il s'affaissa sur le sol, encore attaché à l'étendard de la foi. Abdallah, le poète, releva à son tour la bannière, mais, lui aussi, mordit la poussière. Khaled, le nouveau converti, voyant les trois chefs musulmans tués, s'empara, dans ce moment, du fatal étendard qu'il maintint haut tant que dura la bataille. De la voix il rallia ses coreligionnaires ébranlés; de son bras puissant il se fraya un chemin jusqu'au plus épais des ennemis. Si l'on en croit son propre récit, et c'était un homme dont les exploits pouvaient se passer d'exagération, neuf cimeterres se brisèrent dans sa main par la force des coups qu'il porta dans cette épouvantable mêlée.

La nuit sépara les combattants. Dans la matinée, Khaled, que l'armée reconnaissait pour son chef, se montra ausi prudent que vaillant. A force de marches et de contre-marches il présenta ses troupes sur tant de points, que l'ennemi fut trompé sur leur nombre et supposa qu'il avait reçu un renfort considérable. Les Romains se retirèrent donc à la première charge qu'il fit : leur retraite se changea bientôt en une déroute, pendant laquelle ils furent poursuivis avec de grandes pertes. Khaled alors pilla leur camp, où l'on trouva un immense butin. Au milieu des morts gisait Jaafar, couvert de blessures, mais toutes reçues par devant. Par respect pour sa valeur, et à cause de sa parenté avec le prophète, Khaled décida que son cadavre ne serait pas enterré sur le champ de bataille, mais serait transporté à Médine, pour y recevoir une sépulture honorable.

Quoique l'armée fût chargée de dépouilles, son entrée dans la ville sembla moins une fête triomphale qu'une marche funèbre, et elle fut reçue avec des acclamations et des lamentations. Pendant que le peuple se réjouissait du succès de ses armes, il pleurait la mort de trois de ses généraux favoris. Tous déploraient la destinée de Jaafar, rapporté sans vie dans cette cité d'où ils l'avaient vu si récemment sortir dans tout l'éclat de la force et de la vaillance, et l'objet de leur admiration. Il laissait derrière lui une femme belle et un jeune fils. Mahomet fut touché de leur affliction; il prit l'enfant dans ses bras et l'arrosa de ses larmes. Mais il fut bien plus affecté en voyant venir à lui la jeune fille de son fidèle Zeid. Il se pen-

cha sur son cou et pleura dans une muette émotion. Un assistant témoigna la surprise que lui causaient ces larmes à propos d'une mort qui, d'après les doctrines musulmanes, n'était qu'un passeport pour le paradis. « Hélas! » répondit le prophète, « Ce sont les pleurs de l'amitié pour la perte d'un ami. »

Les obsèques de Jaafar eurent lieu trois jours après l'arrivée de l'armée. Dans ce moment, Mahomet avait recouvré son calme, et était redevenu le prophète. Il blâma doucement les lamentations passionnées de la multitude, profitant de la circonstance pour lui inculquer l'une des doctrines les plus politiques et les plus consolantes de sa religion. « Ne pleurez plus, dit-il, » sur la mort de mon frère. A la place des deux mains » qu'il a perdues en défendant l'étendard de la foi, » Dieu lui a donné deux ailes pour le porter en paradis, » pour y jouir des délices sans fin assurées à tous les » croyants qui tombent un jour de bataille. »

Ce fut en récompense de la bravoure et des talents déployés par lui dans ce combat acharné, que Khaled reçut de Mahomet l'appellation « d'Épée de Dieu » sous laquelle il fut si célèbre plus tard.

XXIX.

PROJETS DE MAHOMET SUR LA MECQUE. — MISSION D'ABOU-SOFIAN. — SON RESULTAT.

Mahomet, par la force des armes ou par son éloquence, avait étendu sa domination sur un grand nombre de tribus Arabes. Il avait sous ses ordres plusieurs milliers de guerriers habitués à supporter la faim, la soif et les rayons brûlants du soleil, et pour qui la guerre était un jeu plutôt qu'une fatigue. Il avait réprimé leur intempérance, discipliné leur valeur, et les avaient pliés à la règle. Une série de victoires leur avait donné confiance en eux-mêmes et en leur chef, dont ils suivaient la bannière avec la passive obéissance de soldats et l'aveugle fanatisme de disciples.

Les vues de Mahomet grandissaient avec ses ressources. Il conçut alors une entreprise très-importante. La Mecque, le lieu ou il avait vu le jour, la résidence de sa famille pendant tant de générations, le théâtre de ses plus heureuses années, était encore au pou-

de ses implacables ennemis. La Caaba, l'objet de la vénération et le lieu de pélerinage de tous les enfants d'Ismaël, le temple où il avait d'abord adoré, était encore souillé par les emblêmes et les rites de l'idolâtrie. Planter l'étendard de la foi sur les murailles de sa ville natale, arracher l'édifice sacré à la profanation, le rendre au culte spirituel du seul vrai Dieu, et en faire le point de ralliement de l'Islamisme, c'était maintenant l'objet principal de son ambition.

Le traité de paix conclu avec les Koreischites était un empêchement à toute expédition militaire; mais quelques querelles fortuites et quelques escarmouches lui fournirent bientôt un prétexte pour les accuser d'en avoir violé les stipulations. Les Koreischites avaient, au moment où nous sommes arrivés, appris à apprécier et à redouter la puissance si rapidement croissante des Musulmans, et ils ne demandaient pas mieux que de donner des explications, et même des satisfactions pour les disputes et les méfaits de quelques écervelés. Enfin ils obtinrent de leur chef Abou-Sofian qu'il se rendrait à Médine comme ambassadeur pacifique, espérant qu'il pourrait exercer quelque influence sur le prophète par sa fille, Omm-Habiba.

Ce fut une cruelle épreuve pour ce chef hautain de venir presque en suppliant vers l'homme qu'il avait bafoué comme un imposteur, et poursuivi d'une haine invétérée; et pourtant il était condamné à une plus grande mortification, car Mahomet, jugeant par sa mission de la faiblesse de son parti, et secrètement décidé à la guerre, ne daigna pas lui répondre.

Réprimant sa rage, Abou-Sofian rechercha l'intervention d'Abou-Bekr, d'Omar et d'Ali; mais tous le rebutèrent et le repoussèrent, car ils connaissaient les désirs de Mahomet. Il essaya ensuite de capter la faveur de Fatimeh, la fille du prophète, en flattant son orgueil de mère, la suppliant de permettre que son fils Hasan, qui était un enfant de six ans, fût son protecteur; mais Fatimeh répondit avec hauteur : « Mon fils est trop jeune pour vous être un protecteur; » et aucune protection ne peut servir contre la volonté » du prophète de Dieu. » Sa propre fille, Omm-Habiba, l'épouse du prophète, sur l'influence de qui Abou-Sofian avait compté, ajouta à sa mortification, car, comme il allait s'asseoir sur une natte dans son habitation, elle la plia vivement, en s'écriant : « C'est » le lit du prophète de Dieu, et il est trop sacré pour » qu'on en fasse le lit de repos d'un idolâtre. »

La coupe d'humiliation débordait; et Abou-Sofian dans l'amertume de son cœur maudit sa fille. Il se tourna de nouveau vers Ali, le suppliant de lui donner un conseil dans l'état désespéré de son ambassade.

— Je ne puis te conseiller rien de mieux, répondit Ali, que de promettre en ton nom, comme chef des Koreischites que tu continueras à protéger les Musulmans, et de rentrer chez toi.

— Mais penses-tu que cette promesse soit de quelque utilité?

— Je pense que non, répliqua Ali sèchement, mais je ne sache pas le contraire.

Conformément à cet avis, Abou-Sofian se rendit à

la mosquée, et déclara publiquement, de la part des Koreischites, qu'ils observeraient fidèlement le traité; après quoi, il retourna à la Mecque, profondément humilié du triste résultat de son ambassade. Il fut reçu avec des railleries par les Koreischites, qui observaient que sa déclaration de paix ne signifiait rien si Mahomet ne prenait pas pareil engagement.

XXX.

MAHOMET S'EMPARE DE LA MECQUE PAR SURPRISE.

Mahomet, alors, prépara en secret une expédition pour surprendre la Mecque. Ses alliés furent appelés de toutes parts à Médine, mais il ne fit connaître à personne l'objet qu'il avait en vue. Toutes les routes qui menaient à la Mecque furent interceptées pour empêcher qu'aucun avis de ses mouvements ne parvînt aux Koreischites. Malgré toutes ses précautions, peu s'en fallut que le secret ne fut découvert. Au nombre de ses partisans, fugitifs de la Mecque, était un nommé Hateb, qui n'avait pas été suivi de sa famille, laquelle était restée sans appui. Hateb crut lui gagner la faveur des Koreischites en trahissant les plans de Mahomet. Il écrivit donc une lettre où il divulguait l'entreprise projetée, et la remit à une chanteuse nommée Sara, esclave haschemite, qui se chargea de la porter à la Mecque.

Elle était déjà en route quand Mahomet apprit la trahison. Ali et cinq autres bien montés furent en-

voyés à la poursuite de la messagère. Ils l'atteignirent bientôt, mais ce fut en vain qu'ils la fouillèrent. La plupart d'entre eux voulaient cesser leurs recherches et tourner bride, mais Ali était convaincu que le prophète de Dieu ne pouvait pas s'être trompé ou être mal informé. Tirant son cimeterre, il jura d'abattre la tête de la chanteuse, si elle ne remettait la lettre. — La menace fit son effet. — Elle tira la lettre de ses cheveux.

Hateb à qui l'on reprocha sa perfidie, se reconnut coupable, mais prétexta son désir d'assurer un appui à sa famille dans le besoin et la certitude où il était que la lettre ne nuirait en rien aux desseins de l'apôtre de Dieu. Omar repoussa ses excuses avec mépris et lui aurait coupé la tête, si Mahomet, se rappelant que Hateb avait combattu bravement pour la défense de la foi à la bataille du Bedr, ne lui eût pardonné.

Le prophète partit avec dix mille hommes pour cette importante entreprise. Omar, qui était chargé de régler la marche et de désigner les lieux où l'on camperait, conduisit l'armée par des sentiers ignorés dans les montagnes, défendant qu'on se servît de l'attabal ou trompette, ou de tout ce qui pourrait trahir ses mouvements. Pendant sa marche, Mahomet fut rejoint par son oncle Al-Abbas, qui venait de quitter la Mecque avec sa famille, pour rallier l'étendard de la foi. Mahomet le reçut grâcieusement, mais fit allusion à son peu d'empressement. « Tu es le dernier des émigrants, dit-il, comme moi je suis le dernier des prophètes. » Al-Abbas renvoya sa famille à Médine, pendant qu'il accompagnait l'expédition.

L'armée atteignit la vallée de Marr-Azzahran, près de la ville sacrée, sans être découverte. Ce fut à la nuit tombante qu'ils dressèrent leurs tentes, et Omar leur permit alors d'allumer leurs feux de bivouac.

Cependant, quoique Al-Abbas eût rejoint l'étendard de la foi en toute sincérité, il était inquiet de voir son neveu s'avancer contre la Mecque avec une force si puissante et des intentions hostiles, et il redoutait pour les Koreischites une entière destruction, à moins qu'on ne les persuadât à temps de capituler. Dans le silence de la nuit, il monta Fadda, la mule blanche de Mahomet, et s'avança en reconnaissance. En longeant le camp, il entendit un bruit de pas et des sons de voix. Un parti d'éclaireurs amenait deux prisonniers capturés près de la ville. Al-Abbas s'approcha et trouva que les captifs étaient Abou-Sofian et l'un de ses capitaines. Ils furent conduits au feu de bivouac d'Omar qui reconnut Abou-Sofian à la lumière. « Dieu soit loué ! » cria-t-il, « d'avoir mis en mes » mains et sans condition pareil ennemi ! » Son cimeterre, qu'il venait de dégaîner, aurait pu donner à ces mots une signification fatale, si Al-Abbas ne se fût avancé et n'eût pris Abou-Sofian sous sa protection jusqu'à ce que le prophète eût fait connaître sa volonté. Omar sortit pour s'assurer de cette volonté ou plutôt pour demander la tête de son prisonnier; mais Al-Abbas prenant celui-ci en croupe, donna de l'éperon à sa mule et fut le premier à entrer dans la tente du prophète, suivi de près par Omar qui poussait des cris de mort contre Abou-Sofian.

Mahomet voyait ainsi en son pouvoir son ennemi

acharné, celui qui l'avait chassé de son foyer et de son pays, qui avait persécuté sa famille et ses amis; mais il voyait aussi en lui le père de sa femme Omm-Habiba et se sentait porté à la clémence. Il attendit le lendemain pour prendre une décision dans cette affaire, et confia Abou-Sofian à la garde d'Al-Abbas.

Quand, le jour suivant, le capitaine fut amené devant lui:

— Quoi! Abou-Sofian, cria-t-il, n'est-il pas temps à la fin de reconnaître qu'il n'y a de dieu que Dieu?

— Je le savais déjà, répondit Abou-Sofian.

— Bien! et n'est-il pas temps aussi de me reconnaître comme apôtre de Dieu?

— Tu m'es plus cher que mon père et ma mère, répliqua Abou-Sofian, employant une forme de compliment orientale; mais je ne suis pas encore prêt à te reconnaître prophète.

— Mort à toi! s'écria Omar, rends à l'instant témoignage à la vérité, ou ta tête sera séparée de ton corps.

A ces menaces se joignirent les conseils et les supplications d'Al-Abbas, qui se montra un ami véritable dans cette conjoncture. La haine d'Abou-Sofian avait disparu, en partie, devant la douceur inattendue de Mahomet. Ainsi, faisant de nécessité vertu, il reconnut la divinité de sa mission, fournissant une preuve de la sagesse de cette maxime musulmane: « Pour convaincre des incrédules entêtés, il n'y a pas de meilleur argument que le sabre. »

Ayant maintenant embrassé la foi, Abou-Sofian obtint des conditions favorables pour les habitants de

la Mecque en cas de soumission. Nul ne serait inquiété qui resterait tranquillement chez lui, ou se réfugierait chez Abou-Sofian et Hakim, ou sous la bannière de Abou-Raouaiha.

Pour qu'Abou-Sofian pût rapporter à la ville une idée juste des forces dirigées contre elle, il fut placé avec Al-Abbas près d'un étroit défilé par où l'on fit passer toute l'armée. A mesure que les diverses tribus arabes se présentaient avec leurs armes différentes et leurs enseignes, Al-Abbas déclinait leur nom et leur pays. Abou-Sofian fut surpris du nombre, de la discipline et de l'équipement des troupes, car les Musulmans avaient fait de rapides progrès dans l'art de la guerre; mais quand Mahomet approcha au milieu d'une garde choisie, armée de toutes pièces et couverte d'acier, son étonnement passa toutes les bornes.

— Il n'est pas possible qu'on résiste à cela ! cria-t-il à Al-Abbas, en jurant. Vraiment ton neveu à un pouvoir immense.

— C'est vrai, répondit l'autre ; retourne donc vers tes gens, pourvois à leur sûreté et avertis-les de ne pas s'opposer à l'apôtre de Dieu.

Abou-Sofian se rendit en toute hâte à la Mecque et, assemblant les habitants, leur exposa la proximité de la puissante armée conduite par Mahomet, les termes favorables que celui-ci offrait en cas de soumission volontaire, et l'inutilité de toute résistance. Comme Abou-Sofian avait été l'âme de l'opposition faite à Mahomet et à ses doctrines, ses paroles eurent un effet immédiat et entraînèrent l'adhésion à un évènement qui semblait ne pas laisser d'alternative.

La plus grande partie des habitants se prépara donc à assister sans bouger à l'entrée du prophète.

Mahomet, cependant, qui ne savait quelle résistance il rencontrerait, distribua ses forces avec le plus grand soin en approchant de la ville. Pendant que le corps principal se portait droit en avant, de forts détachements s'avançaient sur les collines de chaque côté. A Ali qui commandait un corps considérable de cavalerie, fut confiée la bannière sacrée. Il devait la planter sur le mont Hadjun et l'y maintenir jusqu'à ce qu'il fût rejoint par le prophète. Des ordres formels furent donnés à tous les généraux de se montrer patients et, dans aucune circonstance, de n'attaquer les premiers; car ce que Mahomet voulait surtout, c'était gagner la Mecque par la modération et la clémence, plutôt que de la réduire par la violence. Cependant tous ceux qui offriraient de la résistance devaient être taillés en pièces, mais on respecterait quiconque se soumettrait tranquillement. Entendant par hasard l'un de ses capitaines s'écrier dans la chaleur de son zèle, « qu'il n'y » avait point de lieu sacré un jour de bataille, » il le remplaça par un commandant plus calme.

Le principal corps d'armée marcha sans être inquiété. — Mahomet conduisait l'arrière-garde, portant un pourpoint écarlate et monté sur son chameau favori, Al-Kasoua. Il n'avançait pourtant que lentement, ses mouvements étant gênés par l'immense multitude qui s'empressait autour de lui. Arrivé sur le mont Hadjun, où Ali avait planté l'étendard de la foi et où une tente était dressée pour lui, il mit pied à terre, ôta son vêtement écarlate, et prit le turban

noir et le costume de pélerin. Jetant un regard sur la plaine, il aperçut avec douleur et indignation les éclairs des lances et des épées et Khaled, qui commandait l'aile gauche, au milieu d'une scène de carnage. Ses troupes composées de tribus arabes converties à la foi, avaient eu à souffrir d'une nuée de flèches tirées par un corps de Koreischites; sur quoi, l'ardent guerrier avait chargé au plus épais des ennemis avec son épée et sa lance; ses troupes le suivirent, mirent en déroute les Koreischites et entrèrent pêle-mêle avec eux dans la Mecque, que la promptitude des ordres de Mahomet préserva seule d'un massacre général.

Le carnage arrêté, et aucune autre opposition ne se manifestant, le prophète descendit de la montagne et s'approcha des portes, accompagné d'Abou-Bekr à sa droite et suivi d'Osama, fils de Zeid. Le soleil se levait juste au moment où il passait les portes de sa ville natale avec la gloire d'un conquérant, mais sous le costume et avec l'humilité d'un pélerin. Il entra, répétant des versets du Coran, qu'il disait lui avoir été révélés à Médine, et qui prophétisaient l'évènement. Il triomphait en zélateur religieux et non en guerrier. « A Dieu, disait-il, appartiennent les armées » du ciel et de la terre, et Dieu est puissant et sage. » Maintenant Dieu a réalisé la vision de son apôtre, » dans laquelle il disait : « Vous entrerez certainement » dans le saint temple de la Mecque en toute sécurité. »

Sans descendre de sa monture, Mahomet se rendit directement à la Caaba, le théâtre de ses dévotions d'autrefois, le tabernacle saint depuis les jours des patriarches; qu'il regardait comme le temple primitif

du seul vrai Dieu. Là, il fit sept fois le tour de l'édifice sacré, toucha à chaque fois de son bâton la pierre noire, qu'il considérait comme une relique sainte. Il aurait voulu entrer dans la Caaba, mais Othman-Ibn-Talha, le vieux gardien, ferma la porte. Ali lui arracha les clés, que Mahomet aussitôt fit rendre au vénérable officier, et il le gagna tellement par sa bonté, que non seulement il ouvrit les portes à deux battants, mais depuis, il embrassa la foi d'Islam; aussi fut-il maintenu dans sa charge.

Mahomet, alors, se mit en devoir d'exécuter le grand objet de ses aspirations religieuses, qui était de purifier l'édifice sacré de tous les symboles de l'idolâtrie dont il était souillé. Toutes les idoles qu'il contenait, au nombre de trois cent soixante, furent renversées et détruites. La plus renommée d'entre elles était Hobal, une idole apportée de Balka, en Syrie, et qui était censée douée du pouvoir de donner de la pluie. Elle était naturellement l'objet d'un grand culte de la part des habitants d'un désert brûlant. Il y avait aussi deux statues d'Abraham et d'Ismaël, représentés avec des flèches divinatoires à la main; « Un outrage à leur » mémoire, » dit Mahomet; « ces flèches étant le » symbole d'un art diabolique, qu'ils ne pratiquèrent » jamais. » Par respect pour leur mémoire, ces statues furent donc brisées. Il y avait en outre des peintures représentant des anges sous la forme de belles femmes. « Les anges, » dit Mahomet avec indignation, « ne sont » pas des êtres pareils. Il y a, dans le paradis, de » célestes houris pour la consolation des vrais croyants; » mais les anges sont des esprits au service du Très-

» Haut, et d'une nature trop pure pour admettre un » sexe. » Les peintures furent en conséquence effacées.

Il brisa même de ses propres mains et jeta sur le sol, comme sentant l'idolâtrie, une colombe en bois soigneusement sculptée.

De la Caaba, il se rendit au puits de Zem-Zem. Il était sacré à ses yeux, grâce à sa croyance que c'était le puits révélé par l'ange à Agar et à Ismaël; il considérait le rite qui s'y rattachait comme pur et saint et le conserva dans sa foi. Comme il approchait du puits, son oncle Al-Abbas lui présenta une cruche d'eau pour qu'il pût boire et faire l'ablution habituelle. En commémoration de cet acte pieux, il nomma son oncle gardien de la coupe du puits; charge que ses descendants occupent de nos jours.

A midi, l'un de ses disciples appela par son ordre le peuple à la prière du haut de la Caaba, — une coutume qui s'est perpétuée dans tous les pays musulmans du haut des minarets ou tours dont chaque mosquée est pourvue. Il établit aussi le Kéblah, vers lequel le fidèle, en quelque partie du monde qu'il se trouve, doit tourner le visage pendant la prière.

Il adressa ensuite au peuple une espèce de sermon, dans lequel il exposait ses principales doctrines et annonçait le triomphe de la foi comme l'accomplissement de la promesse prophétique. La multitude y répondit en poussant des cris. « Allah Achbar! Dieu » est grand! Il n'y a de dieu que Dieu et Mahomet est » son prophète! »

Les cérémonies religieuses terminées, Mahomet se porta sur la colline Al-Safa, et le peuple de la Mecque

défila devant lui, lui jurant fidélité comme prophète de Dieu, et renonçant à l'idolâtrie. Céla s'accordait avec une révélation du Coran : « Dieu a envoyé son apôtre » avec la direction, et la religion de vérité pour qu'il » la fit triompher de toutes les religions. En vérité, » ceux qui lui jurent fidélité, jurent fidélité à Dieu ; la » main de Dieu est sur leurs mains. » Au milieu de son triomphe, toutefois, il rejeta tout hommage rendu exclusivement à lui-même, et toute autorité royale. « Pourquoi trembles-tu ? » dit-il à un homme qui l'approchait d'un pas timide et hésitant. « De quoi as-tu peur ? » Je ne suis pas un roi, mais le fils d'une koreischite, » qui mangeait de la viande séchée au soleil. »

Il se fit également remarquer par sa douceur. Les chefs des Koreischites, autrefois si hautains, parurent avec des contenances abjectes devant l'homme qu'ils avaient persécuté, car leur vie était en son pouvoir.

Que pouvez-vous attendre de moi ? — demanda-t-il d'un ton sévère ?

— Le pardon, ô généreux frère ! le pardon, ô fils d'une race généreuse !

— Qu'il en soit ainsi ! cria-t-il avec un mélange de pitié et de mépris. Arrière, partez, vous êtes libres !

Quelques-uns de ses partisans, qui avaient partagé ses persécutions, étaient désappointés dans leur attente d'une sanglante revanche et murmuraient de sa clémence, mais il y persista et fit de la Mecque un sanctuaire inviolable, ou lieu de refuge, devant rester tel jusqu'à la résurrection finale. Il se réserva pourtant le droit en cette circonstance, et pendant ce seul jour, de punir quelques personnes de la ville qui avaient

commis de graves offenses et qui avaient été expressément proscrites; encore pardonna-t-il à la plupart.

Parmi les femmes Koreischites qui s'avançaient pour prêter serment, il distingua Henda, cette femme sauvage qui avait animé les infidèles à la bataille d'Ohod et avait déchiré de ses dents le cœur de Hamza pour venger la mort de son père. Elle s'était déguisée pour ne pas être reconnue, mais voyant les yeux du prophète fixés sur elle, elle se jeta à ses pieds en s'écriant : « Je suis Henda! pitié! pitié! » Mahomet lui pardonna. Elle le récompensa de sa clémence en faisant de ses doctrines l'objet de ses mépris et de ses sarcasmes.

Un de ceux qu'il s'était réservé de punir était Ouacksa, l'éthiopien qui avait tué Hamza; mais il s'était enfui de la Mecque au moment où l'armée y était entrée. Plus tard il se présenta devant le prophète et fit profession de foi avant qu'on l'eût reconnu. Mahomet lui pardonna et lui fit raconter les détails de la mort de Hamza, après quoi il le renvoya avec l'injonction de ne jamais venir en sa présence. Il vécut jusqu'au temps du califat d'Omar, sous le règne duquel il fut fouetté à diverses reprises pour ivrognerie.

Un autre proscrit était Abdallah-Ibn-Saad, jeune koreischite, aussi célèbre par son esprit et sa gaîté que par ses talents militaires. Comme il avait la plume facile, Mahomet l'avait employé à mettre par écrit les révélations du Coran. En faisant ce travail, il avait souvent corrigé et altéré le texte; bien plus, on découvrit que, par négligence ou à dessein, il l'avait parfois falsifié et rendu absurde. Il avait même fait de

ses corrections et altérations un sujet de plaisanterie avec ses camarades, faisant observer que si le Coran prouvait que Mahomet était prophète, il devait être demi-prophète. Ses interpolations ayant été reconnues, il s'enfuit pour échapper à la colère du prophète et retourna à la Mecque, où il retomba dans l'idolâtrie. Lors de la prise de la ville, son frère de lait le cacha jusqu'à ce que le tumulte se fût apaisé; il le conduisit alors devant Mahomet en le suppliant de lui pardonner. C'était la plus grande épreuve à laquelle eût été soumise la clémence du prophète. L'offenseur avait trahi sa confiance, l'avait tourné en ridicule, avait mis en doute sa mission apostolique et attaqué les fondements même de sa foi. Pendant quelque temps, il garda un silence sévère, espérant, comme il le dit plus tard, que quelque ardent disciple abattrait la tête du coupable. Personne, cependant, ne bougea; aussi, cédant aux instances d'Othman, il fit grâce. Abdallah renouvela aussitôt sa profession de foi, et devint un bon musulman. On retrouvera son nom dans les guerres des Califes. C'était l'un des meilleurs cavaliers de sa tribu. Il garda jusqu'à la fin sa passion dominante, car il mourut en récitant le centième chapitre du Coran, intitulé : *Les coursiers de guerre.* Peut-être était-ce l'un de ceux qui avaient subi ses interpolations?

Au nombre des proscrits était aussi Akrema-Ibn-Abou-Jahl qui, en beaucoup d'occasions, avait manifesté contre le prophète une haine implacable, qu'il avait héritée de son père. Quand Mahomet entra à la Mecque, Akrema se jeta sur un excellent cheval, et

s'enfuit par la porte opposée, laissant derrière lui une charmante femme, Omm-Hakem, qu'il avait épousée tout récemment. Elle embrassa la foi d'Islam, mais peu de temps après elle apprit que son mari, en essayant de gagner l'Yemen par mer, avait été obligé de relâcher au port. Aussitôt elle s'élance chez le prophète, tombe à genoux devant lui, en négligé, les cheveux épars, sans voile, et implore la grâce de son époux. Le prophète, probablement plus touché de sa beauté que de sa douleur, la relève et lui dit que sa prière est exaucée; elle court vers le port et y arrive comme le vaisseau sur lequel était son mari allait faire voile. Elle retourna à cheval derrière lui, à la Mecque, où elle le conduisit, vrai croyant, devant le prophète. En cette occasion, toutefois, elle était si bien voilée que ses grands yeux noirs étaient seuls visibles. Mahomet reçut la profession de foi d'Akrema, lui donna le commandement d'un bataillon de Hâazenites, comme douaire de sa femme si belle et si dévouée, et fit au jeune couple des cadeaux considérables. Comme beaucoup d'autres ennemis convertis, Akrema se montra vaillant soldat dans les guerres de la foi, et après s'être signalé dans plusieurs occasions, il tomba sur le champ de bataille, haché et percé de coups de lance et d'épée.

Toute la conduite de Mahomet en s'emparant de la Mecque prouva que c'était pour lui un triomphe religieux plutôt qu'un triomphe militaire. Son cœur aussi s'attendrit en faveur de sa ville natale, maintenant qu'elle était en son pouvoir; ses succès apaisaient ses ressentiments. Toutes ses inclinations étaient pour le pardon.

Les Ansariens ou auxiliaires de Médine, qui l'avaient aidé dans sa campagne, commençaient à craindre que son succès ne fût fatal à leurs propres intérêts. Ils le surveillaient avec anxiété. Un jour, après avoir prié sur la colline d'Al-Safa, il s'assit contemplant silencieusement la Mecque, le théâtre de ses premières luttes et de sa récente gloire : « En vérité, » dit-il, « tu » es la meilleure des cités et la bien aimée d'Allah ! Si » ma propre tribu ne m'avait chassé de tes murs, jamais » je ne t'aurais quittée? » En entendant ces paroles, les Ansariens se dirent les uns aux autres : « Voyez ! » Mahomet est maintenant victorieux et maître de sa » ville natale ; il s'établira sans doute ici et abandon- » nera Médine ! » Mahomet les entendit et se tournant vivement vers eux avec un ton de reproche : « Non, » dit-il, « quand vous me jurâtes fidélité, je m'engageai » par serment, à vivre et à mourir avec vous. Je n'agirais » ni en serviteur, ni en ambassadeur de Dieu, si je » vous quittais.» Il tint parole, et Médine, qui avait été sa ville de refuge, continua à être jusquà sa mort le lieu de sa résidence.

Mahomet ne se contenta pas de purifier la Caaba et d'abolir l'idolâtrie dans sa ville natale, il envoya des capitaines à la tête de bandes armées, renverser les idoles des différentes tribus, élevées dans les villes et les villages environnants, et convertir leurs adorateurs à sa foi.

De tous ces apôtres militaires, nul ne fut aussi zélé que Khaled dont l'esprit fermentait encore de sa récente conversion. Arrivant à Naklah, où les Koreischites idolâtres se réunissaient pour adorer Uza, il

pénétra dans le bosquet sacré, dévasta le temple et jeta l'idole à terre. Une horrible mégère, noire et nue, en sortit, en poussant des cris aigus et se tordant les mains. Khaled la fendit en deux d'un seul coup de son cimeterre. Il rapporta le fait à Mahomet, lui exprimant le doute où il était : était-ce une prêtresse ou un esprit malin? « Certainement, répondit le prophète, c'était » Uza elle-même que tu détruisais. »

Chargé d'une mission pareille dans les provinces voisines de Tehama, Khaled avait avec lui trois cent cinquante hommes, quelques uns de la tribu de Suleim, et était accompagné d'Abda'lrahman, l'un des plus anciens prosélytes de la foi. Ses instructions, qu'il tenait du prophète, lui prescrivaient de prêcher la paix et la bienveillance, d'inculquer la foi, de s'abstenir de toute violence, à moins qu'on ne l'attaquât. Quand il se fut avancé d'environ deux journées sur la route de Tehama, il eut à traverser le pays de la tribu de Jadsima. La plupart des habitants avaient embrassé la foi, mais quelques uns appartenaient encore à la religion Sabéenne. Une première fois, cette tribu avait pillé et tué un oncle de Khaled, ainsi que le père d'Abda'lrahman et plusieurs Suleimites. Craignant que Khaled et son armée ne voulussent tirer vengeance de ces méfaits, ils s'armèrent à leur approche.

Khaled éprouvait une joie secrète de les voir à cheval et en costume de guerre, venir à sa rencontre.

Les apostrophant d'un ton impérieux, il leur demanda s'ils étaient Musulmans ou infidèles. Ils répondirent d'une voix hésitante :

— Musulmans. — Pourquoi alors venez-vous à notre rencontre les armes à la main?

— Parce que nous avons des ennemis parmi quelques unes des tribus, lesquels pourraient nous attaquer à l'improviste.

Khaled leur ordonna d'un ton brusque de mettre pied à terre et de déposer les armes. Quelques uns obéirent et furent aussitôt saisis et garottés; le reste s'enfuit. Considérant leur fuite comme un aveu de leur crime, il les poursuivit, ravagea le pays et, dans l'effervescence de son zèle, tua même quelques uns des prisonniers.

Mahomet, quand il apprit cette cruauté non provoquée, leva les mains au ciel et prit Dieu à témoin qu'il en était innocent. Khaled à qui il fit des reproches à son retour, aurait volontiers jeté le blâme sur Abda lrahman, mais Mahomet repoussa avec indignation cette accusation portée contre l'un de ses premiers et de ses plus dignes disciples. Le généreux Ali fut immédiatement envoyé pour rendre aux gens de Jadsima ce que Khaled leur avait enlevé, et indemniser pécuniairement les parents de ceux qui avaient été tués. C'était une mission en rapport avec sa nature, et il la remplit fidèlement. S'informant des pertes et des souffrances de chaque individu, il le paya selon son désir. Quand il eut ainsi tout réglé, il distribua au peuple l'argent qui restait, s'attachant tous les cœurs par sa libéralité. Ali reçut alors les remercîments et les éloges du prophète; mais le vindicatif Khaled fut reprimandé par ceux-mêmes auxquels il avait cru plaire.

— Vois, dit-il à Abda'lrahman, j'ai vengé la mort de ton père.

— Dis plutôt, reprit l'autre avec indignation, que tu as vengé la mort de ton oncle. Tu as déshonoré la foi par un acte digne d'un idolâtre.

XXXI.

HOSTILITÉS DANS LES MONTAGNES. — CAMP DE L'ENNEMI DANS LA VALLÉE D'AUTAS. — BATAILLE AU DÉFILÉ D'HONEIN. — PRISE DU CAMP ENNEMI. — ENTREVUE DE MAHOMET AVEC SA NOURRICE. — PARTAGE DU BUTIN. — MAHOMET AU TOMBEAU DE SA MÈRE.

Pendant que les apôtres militaires de Mahomet répandaient ses doctrines à la pointe de l'épée dans les plaines, un orage s'amoncelait contre lui dans les montagnes. Une alliance fut conclue entre les Thakefites, les Hâazins, les Joshmites, les Saadites et plusieurs autres tribus de hardis Bedouins, dans le but de contenir un pouvoir qui menaçait de subjuguer toute l'Arabie. Les Saadites, ou Beni-Sad, ici mentionnés, sont ces mêmes Arabes pasteurs chez qui Mahomet avait été nourri; et c'est dans leur vallée, suivant la tradition, que son cœur avait été enlevé et purifié par un ange. Les Thakefites, qui étaient à la tête de la ligue, étaient une tribu puissante, et possédaient dans les montagnes la forte ville de Tayef et son fertile territoire. C'étaient des idolâtres fanatiques; ils avaient dans leur capitale le temple célèbre de l'idole femelle Allath. Le lecteur doit se rappeler

l'ignominieux traitement infligé à Mahomet, quand il essaya de prêcher ses doctrines à Tayef; comment il fut assailli sur la place à coups de pierre, et finalement chassé de la ville. C'était probablement la peur de le voir se venger qui fit que les Thakefites mirent tant d'activité à former une ligue contre lui.

Malec-Ibn-Auf, le chef des Thakefites, eut le commandement général de la confédération. Il désigna pour rendez-vous et lieu de campement la vallée d'Autas, entre Honein et Tayef; et comme il connaissait le caractère inconstant des Arabes et leur disposition à retourner dans leurs foyers au moindre caprice, il leur ordonna d'amener avec eux leurs familles et leurs richesses. Ils se rassemblèrent donc, de divers pays, au nombre de quatre mille combattants; le camp fut ainsi encombré de femmes, d'enfants et de troupeaux de toutes sortes.

L'expédient de Malec-Ibn-Auf pour retenir les soldats fut fortement désapprouvé par Doraid, le chef des Joshmites. Ce Doraid était un vieux guerrier, âgé de plus de cent ans, maigre comme un squelette, presque aveugle, et si faible qu'il fallait le porter dans une litière sur le dos d'un chameau. Mais, quoique incapable de prendre part à la bataille, il avait, grâce à son expérience militaire, une grande influence dans le conseil. Ce vétéran du désert aurait voulu qu'on renvoyât immédiatement les femmes et les enfants, et que l'armée fût débarrassée de tout ce qui gênait inutilement ses mouvements. Son avis ne fut pas adopté, et la vallée d'Autas continua à représenter plutôt le campement d'une tribu pastorale que le point de concentration d'une armée levée à la hâte.

En même temps, Mahomet, averti de l'orage qui se préparait, était sorti, pour le prévenir, à la tête d'environ douze mille hommes, tant fugitifs de la Mecque qu'auxiliaires de Médine et Arabes du désert; quelques-uns de ceux-ci n'ayant pas encore embrassé la foi.

En entrant en campagne, il portait une cuirasse polie et un casque, et montait sa mule blanche favorite Daldal, car il ne se servait que rarement d'un cheval de bataille, parce qu'il ne prenait presque jamais une part personnelle dans le combat. Croyant, à cause de ses récents succès et de sa supériorité numérique, à une victoire facile, il entra dans les montagnes sans précaution, s'y enfonça pour atteindre le camp de l'ennemi à Autas, et arriva à une vallée creuse et sombre près d'Honein. Les troupes marchaient sans ordre dans un défilé raboteux, chacun choisissant son propre sentier. Tout-à-coup elles furent assaillies d'une grêle de dards, de cailloux et de flèches qui étendirent morts au pieds de Mahomet deux ou trois soldats, et en blessèrent plusieurs autres. En effet, Malec s'était posté avec ses meilleurs guerriers sur les hauteurs qui commandaient cette étroite gorge. Chaque rocher, chaque caverne était garnie d'archers et de frondeurs, et quelques uns en descendirent en courant pour combattre corps à corps.

Saisis d'une terreur panique, les Musulmans tournèrent le dos et s'enfuirent. En vain Mahomet les animait comme général, et s'adressait à eux comme prophète de Dieu. Pas un homme qui ne pensât à pourvoir à sa sûreté, et à s'échapper de cette horrible vallée.

Un moment tout sembla perdu, et quelques nouveaux convertis, mal disposés, laissèrent voir la joie que leur causait ce revers de fortune du prophète.

— Par le ciel! cria Abou-Sofian, regardant les Musulmans qui s'enfuyaient, rien ne les arrêtera jusqu'à ce qu'ils arrivent à la mer.

— Oui, s'écria un autre, le pouvoir magique de Mahomet est à son terme.

Un troisième, qui nourrissait secrètement le désir de venger la mort de son père tué par les Musulmans à Ohod, aurait frappé le prophète au milieu de la confusion, s'il n'eût pas été entouré et protégé par quelques disciples dévoués. Mahomet, lui-même, par un mouvement de désespoir, poussa sa mule vers l'ennemi; mais Al-Abbas saisit la bride, l'empêcha de courir à une mort certaine, et au même instant poussa un cri qui fut répété par les échos de l'étroite vallée. Al-Abbas était renommé pour la force de ses poumons, et ce fut à elle que dans cette circonstance critique l'armée dut son salut.

Les Musulmans s'arrêtèrent en entendant sa voix si connue, et voyant qu'ils n'étaient pas poursuivis, retournèrent au combat. L'ennemi avait quitté les hauteurs, et alors un combat terrible se livra dans le défilé. « La fournaise est en feu, » criait Mahomet triomphant, en voyant l'éclat des armes et les étincelles des épées. Descendant de sa mule, et saisissant une poignée de poussière, il la jeta en l'air du côté des ennemis. « Que la confusion soit sur leurs visages! » s'écria-t-il, « puisse cette poussière les aveu» gler! » Ils furent, en conséquence, aveuglés, et

s'enfuirent en désordre, disent les écrivains musulmans, quoiqu'on puisse aussi bien attribuer leur défaite à la supériorité des forces mahométanes et à l'ardeur inspirée par les exclamations du prophète. Malec et les Thakefites se réfugièrent dans la ville éloignée de Tayef; le reste rentra au camp dans la vallée d'Autas.

Pendant que Mahomet restait dans la vallée d'Honein, il envoya Abou-Amir, avec une force considérable, attaquer le camp. Les Hâazins firent une belle défense. Abou-Amir fut tué ; mais son neveu Abou-Musa prit le commandement, et obtint une victoire complète qui coûta beaucoup de monde à l'ennemi. On trouva dans le camp quantité de butin et de prisonniers, grâce à la mauvaise inspiration qu'avait eue Malec-Abn-Auf de l'encombrer des familles, des effets et des troupeaux des confédérés, au lieu de suivre le conseil du sage Doraid. La fin de ce vieux guerrier du désert mérite qu'on la raconte. Pendant que les troupes musulmanes éparpillées dans le camp ne s'occupaient que de butin, Rabia-Ibn-Rafi, jeune suleimite, remarqua une litière sur le dos d'un chameau, et, supposant qu'elle contenait quelque belle femme, il se mit à la poursuite de l'animal. L'ayant atteint, il ouvrit le rideau et aperçut le corps de squelette du vieillard. Désappointé et furieux, il le frappa de son épée; mais l'arme se brisa dans sa main. « Ta mère, dit Doraid, en ricanant, t'a donné de mauvaises armes : tu en trouveras une meilleure pendue derrière ma selle. »

Le jeune homme la saisit, mais comme il la dégaî-

nait, Doraid s'apercevant que c'était un suleimite, s'écria : « Dis à ta mère que tu as tué Doraid-Ibn-» Simma, qui protégea plusieurs femmes de sa tribu » un jour de bataille. » Ces paroles n'eurent aucun effet: le crâne du vétéran fut fendu d'un coup de son propre cimeterre. Quand Rabia, à son retour à la Mecque, raconta cette action à sa mère. « Tu as réel-» lement tué un bienfaiteur de ta race, » dit-elle d'un ton de reproche. « Doraid-Ibn-Simma avait remis en » liberté trois captives, trois femmes de ta famille. »

Abou-Musa retourna en triomphe auprès de Mahomet, faisant un grand étalage des dépouilles du camp d'Autas, ainsi que des femmes et des enfants qu'il avait capturés. Une des prisonnières se jéta aux pieds du prophète, et implora sa pitié comme étant sa sœur de lait, Shima, fille de sa nourrice Halêma, qui l'avait allaité dans la vallée de Saad. Mahomet cherchait vainement à reconnaître sous ses traits flétris la brillante compagne de son enfance, mais elle mit son dos à nu et lui montra la cicatrice d'une morsure qu'il lui avait faite en jouant avec elle. Il ne douta plus; mais il la traita avec bonté, lui donnant le choix de rester auprès de lui et sous sa protection, ou de retourner chez ses parents.

Un scrupule s'éleva chez les Musulmans à propos de leurs captives. Pouvaient-ils prendre pour eux celles qui étaient mariées, sans commettre le péché d'adultère? La révélation d'un passage du Coran mit fin à cette difficulté. « Vous n'épouserez les femmes libres » mariées, qu'autant que votre main droite les aura » faites esclaves. » D'après cela, toutes les femmes

prises à la guerre peuvent devenir épouses des capteurs, quoique leurs premiers maris soient encore vivants. Les vainqueurs de Honein ne manquèrent pas de faire leur profit de cette loi.

Laissant les prisonniers et le butin en lieu sûr et bien gardé, Mahomet se mit à la poursuite des Thakefites qui s'étaient réfugiés à Tayef. Un sentiment de vengeance se mêlait à sa pieuse ardeur à mesure qu'il approchait de cette ville idolâtre, où on lui avait autrefois prodigué l'injure et la raillerie, surtout quand il vit la porte par où il avait été ignominieusement chassé. Les murailles étaient trop fortes, cependant, pour être enlevées sans coup férir, et il y avait une citadelle; il eut donc, pour la première fois, recours aux catapultes, aux béliers et aux autres engins employés dans les siéges, mais inconnus chez les Arabes. Ils étaient préparés sous la direction de Sâlman-Al-Parsi, le persan converti.

Les assiégés, néanmoins, repoussaient toutes les attaques, accablaient les assaillants sous une grêle de dards et de flèches, et versaient du plomb fondu sur les boucliers de peaux de bœuf à l'abri desquels ils approchaient des murailles. Mahomet, alors, ravagea les champs, les vergers et les vignes, et proclama libres tous les esclaves qui abandonneraient la ville. Pendant vingt jours le siége ne fit aucun progrès, en dépit des prières que le prophète offrait chaque jour à mi-distance des tentes de ses femmes Omm-Salama et Zeinab, que le sort avait désignées pour l'accompagner dans cette expédition. Il commençait à désespérer du succès, et il était, en outre, découragé par

un songe qu'avait interprété défavorablement Abou-Bekr, lequel était renommé pour son habileté à expliquer les visions. Il aurait voulu lever le siége, mais les troupes murmurèrent; sur quoi il fit donner l'assaut à l'une des portes. Comme d'habitude, elle fut défendue avec obstination; bon nombre de soldats y furent tués des deux parts; Abou-Sofian, qui combattit vaillamment en cette occasion, perdit un œil, et les Musulmans furent finalement repoussés.

Mahomet, alors, leva le camp, promettant à ses soldats de renouveler le siége quelque jour, et gagna le lieu où étaient entassées les dépouilles de la campagne. Elles s'élevaient, disent les écrivains Arabes, à vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons, quatre mille onces d'argent, et six mille prisonniers.

Peu de temps après parut une députation de Hâazins apportant la soumission de leur tribu, et demandant qu'on leur rendît leurs familles et leurs richesses. Avec elle était Halêma, la nourrice de Mahomet, maintenant courbée sous le poids des ans. Les souvenirs de son enfance plaidèrent encore dans le cœur du prophète.

— Qu'y a-t-il pour vous de plus cher, demanda-t-il aux Hâazins, vos familles, ou vos richesses?

— Ils répondirent :

— Nos familles!

— Assez, répondit-il; en ce qui nous concerne Al-Abbas et moi, nous sommes prêts à abandonner notre part de prisonniers; mais il y a d'autres personnes à émouvoir. Venez me trouver après la prière

de midi, et dites : Nous implorons l'apôtre de Dieu pour qu'il engage ses partisans à nous rendre nos femmes et nos enfants; et nous implorons ses partisans pour qu'ils intercèdent auprès de lui en notre faveur.

Les envoyés firent ainsi qu'il leur avait conseillé. Mahomet et Al-Abbas renoncèrent immédiatement à leur part de captifs; leur exemple fut suivi par tout le monde, excepté par les tribus de Tamin et Fazara; mais Mahomet finit par avoir leur consentement, en leur promettant le sixième des prisonniers que l'on ferait dans la prochaine expédition. Ainsi l'intercession d'Halêma obtint la délivrance de tous les captifs de sa tribu. Une anecdote traditionnelle montre avec quelle déférence Mahomet traita celle qui avait pris soin de son enfance. « J'étais assis avec le prophète, » dit l'un de ses disciples, « quand tout à coup une femme se » présenta; il se leva et étendit son manteau pour » la faire asseoir. Quand elle partit, on fit l'obser- » vation que c'était la femme qui avait allaité le » prophète. »

Mahomet fit alors proposer par un émissaire à Malec, qui restait renfermé dans Tayef, de lui restituer toutes les dépouilles qu'on avait prises sur lui à Honein, outre un présent de cent chameaux, s'il voulait se soumettre et embrasser la foi. Malec fut vaincu et converti par cette offre libérale, et entraîna plusieurs de ses alliés sous l'étendard du prophète. Il fut immédiatement nommé leur chef, et il devint, par la suite, en se battant pour la foi, le fléau de ses anciens compagnons, les Thakefites.

Les Musulmans commençaient maintenant à crain-

dre que Mahomet, avec de pareils mouvements de générosité, ne dissipât tous les gains des dernières batailles; ils l'entourèrent donc et réclamèrent à grands cris qu'on partageât les dépouilles et les prisonniers. Jetant sur eux des regards indignés. « M'avez-vous » jamais, » dit-il, « trouvé avare, ou faux, ou dé» loyal? » Alors arrachant un crin de la queue d'un chameau, et élevant la voix; « Par Allah! » cria-t-il, « je n'ai jamais pris des communes dépouilles la » valeur de ce poil de chameau de plus que mon cin» quième; et ce cinquième, je l'ai toujours dépensé » pour votre bien. »

Il partagea alors le butin comme d'habitude : quatre cinquièmes entre les troupes; mais son cinquième fut distribué à ceux dont il voulait s'assurer la fidélité. Il regardait les Koreischites comme des alliés douteux; peut-être avait-il surpris la joie de quelques-uns d'entre eux quand ils prévoyaient sa défaite; il cherchait maintenant à les enchaîner par ses libéralités. Il donna à Abou-Sofian cent chameaux et quarante okes d'argent pour l'indemniser de l'œil qu'il venait de perdre à Tayef. Akrema-Ibn-Abou-Jahl, et autres personnages de distinction furent traités suivant une juste proportion; le tout sur sa propre part.

Parmi les néophytes peu fervents qu'il amadoua de cette façon, il faut citer Abbas-Ibn-Mardas, un poëte. Il n'était pas satisfait de son lot, et donnait cours à son mécontement dans des vers satiriques. Mahomet l'entendit par hasard. « Emmenez cet hom» me, » dit-il, « et coupez-lui la langue. » Omar, toujours prêt aux mesures rigoureuses, aurait voulu exécuter

la sentence à la lettre, et sur le champ; mais d'autres, comprenant mieux le sens des paroles du prophète, conduisirent Abbas, tout tremblant, à la place publique où le bétail capturé était réuni, et lui dirent de choisir ce qu'il voulait.

« Quoi! » s'écria le poëte, ravi d'échapper aux horreurs de la mutilation, « est-ce ainsi que le pro- » phète voudrait imposer silence à ma langue? Par » Allah! je ne prendrai rien. » Mahomet, cependant, persista dans sa générosité politique, et lui envoya soixante chameaux. De ce moment le poëte ne se lassa pas de chanter la libéralité du prophète.

Pendant qu'il stimulait ainsi la bonne volonté des tièdes prosélytes de la Mecque, Mahomet excitait les murmures de ses auxiliaires de Médine. « Voyez, » disaient-ils, « comme il prodigue les dons aux traîtres » Koreischites, au lieu que nous, qui lui avons été » fidèles dans tous les dangers, nous recevons notre » part, et rien de plus. Qu'avons-nous fait pour être » rejetés au dernier plan? »

Mahomet fut instruit de ce qui se passait, et fit venir les meneurs dans sa tente. « Ecoutez, gens de » Médine, » dit-il, « n'étiez-vous pas en désaccord, et » n'ai-je pas ramené la concorde parmi vous? N'étiez- » vous pas dans l'erreur, et ne vous ai-je pas conduits » dans le sentier de la foi? N'étiez-vous pas pauvres, » et ne vous ai-je pas rendus riches? »

Ils reconnurent la vérité de ses paroles. « Voyez! » continua-t-il, « je vins parmi vous stigmatisé comme » menteur, pourtant vous crûtes en moi; persécuté, » et vous me protégeâtes; fugitif, et vous me donnâtes

» un abri; dénué, et vous me vîntes en aide. Croyez-
» vous que je ne sente pas tout cela? Pensez-vous que
» je puisse être ingrat? Vous vous plaignez que je fasse
» des cadeaux à ces gens, et que je ne vous donne
» rien. C'est vrai. Je leur donne des richesses mon-
» daines, mais c'est pour gagner leur cœurs mondains.
» A vous, qui m'avez été fidèles, je donne — moi-
» même. Ils retournent chez eux avec des moutons
» et des chameaux; vous rentrez avec le prophète de
» Dieu au milieu de vous. Car, par celui entre les
» mains de qui est l'âme de Mahomet, quand même
» tout le monde irait dans une direction, si vous en
» suiviez une autre, je resterais avec vous! Qui de
» vous, alors, ai-je le mieux récompensé? »

Les auxiliaires, touchés jusqu'aux larmes, s'écriè-
rent: « O prophète de Dieu, nous sommes contents de
» notre lot! »

Après avoir partagé le butin, Mahomet retourna à la Mecque, non pas triomphalement, entouré de la pompe d'un conquérant, mais sous l'humble costume du pélerin, pour y achever ses dévotions. Celles-ci scrupuleusement accomplies, il nomma Moad-Ibn-Jabal iman ou pontife pour enseigner au peuple les doctrines d'Islam, et confia le gouvernement de la cité à Otab, jeune homme de dix-huit ans; après quoi, il dit adieu à sa ville natale et repartit avec ses troupes pour Médine.

Lorsqu'il arriva au village d'Aboua, où sa mère était enterrée, son cœur le poussait à payer un tribut filial à sa mémoire; mais sa propre loi défendait d'honorer le tombeau d'une personne morte dans l'incrédulité.

Dans l'agitation de ses sentiments, il demanda à Dieu un adoucissement à cette loi. S'il y eut quelqu'un de trompé en cette occasion, on peut penser que ce fut Mahomet lui-même, et qu'il crut que le ciel, par une dérogation partielle et circonstancielle, l'autorisait à visiter le tombeau. Il éclata en sanglots en approchant du lieu où reposaient ses plus tendres affections; mais les larmes étaient le seul tribut qu'il pût offrir.

« J'ai demandé à Dieu, » dit-il avec tristesse, « la » permission de visiter le tombeau de ma mère, et il » me l'a accordée; mais quand je lui ai demandé celle » de prier, j'ai été refusé. »

XXXII

MORT DE ZEINAB, LA FILLE DU PROPHÈTE. — NAISSANCE DE SON FILS IBRAHIM. — DEPUTATIONS VENUES DE TRIBUS ÉLOIGNÉES. — COMBIEN MAHOMET ÉTAIT SENSIBLE AUX CHARMES DE LA POÉSIE. — SOUMISSION DE LA VILLE DE TAYEF ; DESTRUCTION DE SES IDOLES. — NÉGOCIATIONS AVEC AMIR-IBN-TAFIEL, ORGUEILLEUX CHEF BÉDOUIN : CARACTÈRE INDÉPENDANT DE CE DERNIER. — ENTREVUE D'ADI, AUTRE CHEF, AVEC MAHOMET.

Peu de temps après son retour à Médine, Mahomet eut à déplorer la mort de sa fille Zeinab, la même qui lui avait été remise en échange de son mari Aboul-Aas, le mécréant, fait prisonnier à la bataille du Bedr. Les affections domestiques du prophète étaient très fortes, et il ressentit très vivement cette perte. Sa douleur fut adoucie, cependant, par la naissance d'un fils, que lui donna Mariyah, sa concubine favorite, et qu'il appela Ibrahim. Il se berçait de l'espoir que par ce rejeton de sa vieillesse, le seul de son sexe qui lui restât, son nom se perpétuerait à travers les siècles.

Sa renommée, soit comme prophète, soit comme conquérant, atteignait maintenant les points extrêmes de l'Arabie ; et des députations envoyées par les tribus éloignées arrivaient continuellement à Médine, quelques unes le reconnaissant comme prophète et embrassant la foi, d'autres se soumettant à

lui comme souverain temporel, et consentant à payer tribut. Les talents de Mahomet s'élevaient à la hauteur des nécessités ; ses vues s'étendaient avec sa position ; et il commença alors à s'occuper, avec l'habileté d'un homme d'Etat, de régler les matières fiscales de son empire. Sous la spécieuse appellation d'aumônes, une contribution fut levée sur les vrais croyants : elle était d'un dixième des produits de la terre, là où celle-ci était fertilisée par des ruisseaux et des pluies, et à un vingtième, là où il fallait avoir recours à l'irrigation. On exigeait, en outre, pour chaque dizaine de chameaux, deux moutons ; pour quarante têtes de gros bétail, une vache ; pour trente, un veau de deux ans, et un mouton sur quarante. Tout don fait en dehors serait considéré comme une preuve de dévotion, et son importance serait la mesure de la faveur que Dieu accordait pour ce fait au donateur.

Le tribut imposé à ceux qui se soumettaient au pouvoir temporel, mais qui persistaient dans l'incrédulité, fut fixé à un denier en monnaie ou en marchandises pour chaque personne adulte, libre ou esclave.

Quelques difficultés se présentèrent quand on voulut percevoir les contributions charitables; l'orgueilleuse tribu de Tamin refusa ouvertement de payer, et chassa le collecteur. Un corps de cavalerie arabe fut envoyé contre elle, et emmena en captivité bon nombre d'hommes, de femmes et d'enfants. Une députation de Taminites vint réclamer les prisonniers. Quatre de ses membres étaient renommés comme orateurs et poètes; et au lieu de s'humilier devant Mahomet, ils

se mirent à déclamer de la prose et des vers, provoquant les Musulmans à une lutte poétique.

« Je ne suis pas envoyé par Dieu en qualité de » poète, » répliqua Mahomet, « et je ne recherche » pas la réputation d'un orateur. »

Quelques-uns de ses disciples, néanmoins, acceptèrent le défit, et il s'ensuivit une guerre d'encre, dans laquelle les Taminites se reconnurent vaincus. Mahomet fut si satisfait de l'esprit qui avait dicté leur cartel, de leur poésie et du franc aveu de leur défaite, que non-seulement il leur rendit les prisonniers, mais qu'il les renvoya avec des présents.

L'anecdote suivante prouve aussi combien il était sensible aux charmes de la poésie.

Caab-Ibn-Zohair, célèbre poète de la Mecque, l'avait pris pour sujet de vers satiriques, et avait, en conséquence, été proscrit; mais il s'était enfui lors de la prise de la ville sainte. Il vint à Médine pour faire sa paix; s'approchant de Mahomet, à la mosquée, il commença à célébrer ses louanges dans un poëme cité plus tard chez les Arabes comme un chef-d'œuvre. Il concluait en exaltant surtout sa clémence, « car avec le » prophète de Dieu, le pardon des offenses est, de » toutes ses vertus, celle sur laquelle on peut compter » avec le plus de certitude. »

Captivé par la poésie et apaisé par la flatterie, Mahomet donna raison aux paroles du poète, car il ne se contenta pas de lui pardonner, mais se dépouillant de son propre manteau, il le lui jeta sur les épaules. Caab conserva le vêtement sacré jusqu'au jour de sa mort, refusant de s'en dessaisir, quelque

offre brillante qu'on lui fit. Le calife Moâyah l'acquit de ses héritiers au prix de dix mille drachmes, et les Califes continuèrent à le porter dans les processions et les cérémonies solennelles, jusqu'au trente-sixième califat, époque à laquelle il fut arraché de dessus le dos du calife Al-Most'asem-Billah, par Holâgu, le conquérant tartare, et réduit en cendres.

Pendant que ville après ville, château après château, des tribus Arabes embrassaient la foi et reconnaissaient la suzeraineté de Mahomet, Tayef, la forteresse des Takefites, restait obstinée dans le culte de son idole Allath. Les habitants se fiaient à leur position dans les montagnes et à la force de leurs murailles et de leur château. Mais, quoique à l'abri d'un assaut, ils se trouvèrent graduellement enserrés et isolés par les Musulmans, au point qu'à la fin, ils ne pouvaient plus faire un pas hors de leurs murs sans être attaqués. Ainsi menacés et harassés, ils envoyèrent des ambassadeurs à Mahomet pour traiter de la paix.

Le prophète avait voué une haine profonde à cette ville entêtée et idolâtre qui l'avait une fois chassé de son sein, et une autre fois repoussé de ses murs. Ses termes furent : conversion et soumission sans réserve. Les ambassadeurs consentirent promptement à embrasser eux-mêmes l'Islamisme, mais représentèrent le danger de soulever le peuple de Tayef, en exigeant de lui qu'il renonçât immédiatement à son ancienne foi. Ils suppliaient donc le prophète de permettre à leurs compatriotes d'adorer, pendant trois ans encore, leur idole Allath. La requête fut péremptoirement rejetée. Alors ils demandèrent un délai d'un mois au

moins pour préparer l'esprit public. Nouveau refus : toute idolâtrie étant incompatible avec le culte de Dieu. Ils le conjurèrent ensuite de les exempter de l'observance des prières quotidiennes. « Il ne » peut pas y avoir de vraie religion sans prière, » répondit Mahomet. Enfin, ils furent forcés d'accepter la soumission pure et simple.

Abou-Sofian-Ibn-Harb et Al-Mogheira furent envoyés à Tayef pour détruire l'idole Allath, laquelle était de pierre. Abou-Sofian la frappait avec une pioche ; mais il manqua son coup et tomba sur le visage. La populace poussa un cri de joie, regardant cet accident comme un bon augure, mais Al-Mogheira détruisit leurs espérances et la statue d'un seul coup de marteau. Il la dépouilla alors de ses riches vêtements, du collier, des boucles d'oreilles et autres ornements en or et des pierres précieuses dont ses adorateurs l'avaient parée, et la laissa en morceaux sur le sol au milieu des femmes de Tayef qui pleuraient et se lamentaient sur ce sacrilége (1).

Parmi ceux qui bravaient encore la puissance de Mahomet, était le bédouin Amir-Ibn-Tafiel, chef de la tribu d'Amir. Il était renommé pour sa beauté et sa munificence princière ; mais il était d'un esprit hautain, et sa munificence dégénérait en ostentation.

(1) Les Thakéfites sont encore aujourd'hui une tribu puissante, en possession de la même région sur le versant oriental de la chaîne des montagnes d'Hedjaz. Quelques-uns habitent l'ancienne ville de Tayef, d'autres vivent sous des tentes et ont des troupeaux de chèvres et de moutons. Ils peuvent lever deux mille fusils à mèche et ont défendu leur forteresse de Tayef dans les guerres contre les Vahabites. — Notes de Burckhardt, vol. 2.

A la grande foire d'Okadh, entre Tayef et Naklah, où marchands, pélerins et poètes avaient coutume d'accourir de tous les points de l'Arabie, un héraut criait : « Que celui qui a besoin d'une bête de somme vienne » trouver Amir; quelqu'un a-t-il faim? qu'il vienne » trouver Amir, et il sera nourri; est-il persécuté? » qu'il se réfugie auprès d'Amir, et il sera protégé. »

Amir avait ébloui tout le monde par sa générosité, et son ambition avait marché de pair avec sa popularité. Le pouvoir ascendant de Mahomet lui inspirait de la jalousie. Quand on l'engageait à traiter avec lui ; « J'ai juré, » répondait-il avec hauteur, « de ne prendre » aucun repos que je n'aie conquis toute l'Arabie, et » vous voulez que je fasse hommage à un koreischite ? »

Les récentes conquêtes des Musulmans l'amenèrent, néanmoins, à écouter les avis de ses amis. Il se rendit à Médine, et se présentant devant Mahomet, demanda franchement :

— Veux-tu être mon ami ?

— Jamais, par Allah ! à moins que tu n'embrasses l'Islamisme.

— Et si je le fais, te contenteras-tu de gouverner les Arabes des villes, et me laisseras-tu les Bédouins des déserts ?

Mahomet répondit négativement.

— Que gagnerai-je donc à embrasser ta foi ?

— La confraternité de tous les vrais croyants.

— Je ne l'ambitionne nullement ! répartit l'orgueilleux Amir : et ajoutant une menace de guerre, il rejoignit sa tribu.

Un chef bédouin d'un caractère bien différent, c'était Adi, prince de la tribu de Taï. Son père,

Hatim, avait été fameux, non pas seulement pour ses exploits, mais pour sa générosité sans limites, au point que les Arabes avaient coutume de dire : « Aussi généreux qu'Hatim. » Adi, le fils, était chrétien, et quoiqu'il eût peut-être hérité de la générosité de son père, il était loin d'en avoir la vaillance. Alarmé des expéditions dévastatrices des Musulmans, il ordonna à un jeune arabe qui gardait ses chameaux dans le désert, d'en avoir plusieurs, des plus forts et des plus légers, toujours prêts, et de lui faire connaître immédiatement l'approche de l'ennemi.

Il arriva qu'Ali, qui battait cette partie du pays avec une troupe de cavaliers, vint en vue portant deux bannières, l'une blanche, l'autre noire. Le jeune bédouin les aperçut de loin et courut à Adi, en criant : « Les Musulmans sont tout près ; je vois leurs bannières à petite distance ! » Adi mit à l'instant sa femme et ses enfants sur des chameaux et s'enfuit en Syrie. Sa sœur, surnommée Saffana, ou la Perle, tomba entre les mains des Musulmans, et fut conduite avec d'autres prisonniers à Médine. Voyant Mahomet passer près du lieu où elle était enfermée, elle lui cria :

— Aie pitié de moi, ô ambassadeur de Dieu ! Mon père est mort, et celui qui m'aurait dû protéger, m'a abandonnée. Aie pitié de moi, ô ambassadeur de Dieu, comme Dieu peut avoir pitié de toi !

— Quel est ton protecteur ? demanda Mahomet.

— Adi, fils d'Hatim.

— Il s'est éloigné de Dieu et de son prophète, répliqua Mahomet, et il continua sa route.

Le lendemain, comme Mahomet passait, Ali, qui avait

été touché de la beauté et la douleur de cette femme, lui souffla de se lever et d'implorer encore le prophète. Elle répéta donc de nouveau sa prière : « O prophète » de Dieu ! mon père est mort ; mon frère, qui aurait » dû être mon protecteur, m'a abandonnée. Aie pitié » de moi, comme Dieu aura pitié de toi. »

Mahomet se tourna vers elle avec bonté. « Qu'il en soit ainsi, » dit-il ; et non seulement il la mit en liberté, mais il lui donna des vêtements et un chameau, et l'envoya en Syrie par la première caravane.

En se présentant devant son frère, elle lui reprocha sa désertion. Il reconnut sa faute, et fut pardonné. Elle le pressa alors de faire sa paix avec Mahomet ; « C'est vraiment un prophète, dit-elle ; et il aura bientôt l'empire universel ; hâte-toi donc de gagner sa faveur. »

Le politique Adi suivit son conseil ; et se rendant aussitôt à Médine, il salua le prophète, qui était dans la mosquée. Son propre récit de l'entrevue présente un tableau frappant des manières simples et du genre de vie de Mahomet, maintenant qu'il exerçait le pouvoir souverain dans toute sa plénitude, et au milieu de sa carrière de rapides conquêtes.

« Il me demanda, » raconta Adi, « mon nom ; et » quand je l'eus décliné, il m'invita à l'accompagner » chez lui. Pendant le trajet, une femme vieille et mai» gre l'accosta. Il s'arrêta et lui parla de ses affaires. Ce » n'est pas là, pensai-je à part moi, se conduire en roi. » Quand nous arrivâmes à sa maison, il me donna pour » m'asseoir un coussin de cuir rembourré de feuilles » de palmier, pendant que lui s'asseyait sur le sol. » Ceci, pensai-je, n'est pas très princier.

» Il me demanda par trois fois d'embrasser l'Isla-
» misme. Je répondis : J'ai une religion que je trouve
» bonne. — « Je la connais, dit-il, mieux que tu ne la
» connais toi-même. Comme prince, tu prélèves un quart
» du butin fait par ton peuple. Est-ce là la doctrine
» chrétienne? » Je m'aperçus à ces mots que c'était un
» prophète qui en savait plus long que les autres
» hommes.

« Tu ne penches pas pour l'Islamisme, continua-t-il,
» parce que tu nous vois pauvres. Le jour est proche
» où les vrais croyants auront tant de richesses qu'ils
» ne sauront qu'en faire. Peut-être en es-tu détourné
» en voyant le petit nombre des Musulmans, en com-
» paraison des armées de leurs ennemis. Par Allah !
» encore quelque temps, et une musulmane pourra
» faire son pélerinage sur son chameau, seule et sans
» crainte, de Kadésia au temple de Dieu, à la Mecque.
» Tu penses, probablement, que la puissance est dans
» les mains des mécréants ; sache que l'époque n'est
» pas éloignée, où nous planterons nos étendards sur
» les blancs châteaux de Babylone. » (1)

Le politique Adi ajouta foi à cette prophétie, et embrassa immédiatement la foi.

---

(1) *Mohammed*, par Weil, p. 247.

XXXIII.

PRÉPARATIFS D'UNE EXPÉDITION CONTRE LA SYRIE. — INTRIGUES D'ABDALLAH-IBN-OBBA. — CONTRIBUTIONS DES FIDÈLES. — MARCHE DE L'ARMÉE. — LA REGION MAUDITE D'HEDJAR. — L'ARMEE CAMPE A TABOUK. SOUMISSION DES PROVINCES CIRCONVOISINES. — KHALED SURPREND OKAIDER ET SON CHATEAU. — RETOUR DE L'ARMÉE A MÉDINE.

Mahomet était maintenant devenu, par la conversion ou la conquête, maître de presque toute l'Arabie. Il avait réuni en une seule nation, capable de porter la guerre à l'extérieur, des tribus éparses, jusqu'ici dangereuses les unes aux autres, mais que leur désunion rendait impuissantes contre le reste du monde. Son caractère de prophète lui donnait la direction absolue de l'immense force ainsi créée dans le désert, et il était disposé à l'employer à la propagation de la foi et à l'extension de la puissance musulmane au dehors.

Ses nombreuses victoires et la récente affaire de Mouta avaient, à la fin, dit-on, éveillé l'attention de l'empereur Héraclius, qui rassemblait une armée sur les frontières d'Arabie pour écraser ce nouvel ennemi. Mahomet résolut de prendre les devants, et de porter l'étendard de la foi au cœur même de la Syrie.

Jusque-là il avait entrepris ses expéditions dans le

secret, ne communiquant ses plans et ses intentions qu'à ceux de ses officiers en qui il avait le plus de confiance, et trompant ses partisans sur les dangers à courir. La présente campagne, cependant, si différente des excursions déprédatrices des Arabes, exigerait de grands préparatifs : il fallait réunir des forces plus nombreuses que d'habitude, et des provisions de toutes sortes nécessaires pendant une longue marche. Il proclama donc ouvertement l'objet et la nature de l'entreprise.

Cette fois, on ne montra pas pour accourir autour de son étendard l'empressement accoutumé. Nombre de Musulmans se rappelaient la désastreuse affaire de Mouta et craignaient de se trouver de nouveau en présence des troupes disciplinées des Romains. La saison, en outre, était mal choisie pour une expédition si lointaine. C'était le fort de l'été; la terre était brûlée; les fontaines et les ruisseaux, taris. La récolte des dattes approchait, et il valait mieux que les hommes fussent alors chez eux à ramasser le fruit qu'occupés au dehors à des entreprises de maraude.

Toutes ces considérations étaient représentées avec art au peuple par Abdallah-Ibn-Obba, le khazradite, qui continuait à être l'ennemi caché de Mahomet, et saisissait chaque occasion de contre carrer ses plans. « Une belle saison que celle-ci, criait-il, pour entre-
» prendre une marche si longue, en dépit de la disette,
» de la sécheresse et de la chaleur brûlante du désert!
» Mahomet paraît penser qu'une guerre avec les Grecs
» n'est qu'un badinage. Croyez-moi, vous verrez que
» c'est bien différent d'une guerre d'arabe à arabe.

» Par Allah! Il me semble déjà vous voir tous dans » les chaînes. »

Au moyen de railleries et de suggestions pareilles, il semait des craintes, ébranlait les Khazradites, ses partisans, et rendait l'entreprise généralement impopulaire. Mahomet, comme d'habitude, eut recours à la révélation. « Ceux qui voudraient rester derrière, » et refuser de se dévouer au service de Dieu, » dit un chapitre du Coran venu fort à propos, « allèguent » comme excuse la chaleur de l'été. Dites-leur que le » feu de l'enfer est encore plus chaud! Ils peuvent » s'applaudir dans la jouissance de la sûreté présente, » mais des pleurs sans fin seront plus tard leur châ» timent. »

Quelques uns de ses prosélytes dévoués manifestèrent leur zèle dans ce moment de tiédeur. Omar, Al-Abbas et Abal'rahman donnèrent de fortes sommes d'argent; plusieurs dévotes apportèrent leurs ornements et leurs joyaux. Othman versa mille, d'autres disent dix mille deniers, et fut absous de ses péchés, passés, présents et futurs. Abou-Bekr donna quatre mille drachmes. Mahomet hésitait à accepter l'offrande, sachant que c'était tout ce qu'il possédait.

— Que restera-t-il pour toi et ta famille? dit-il.

— Dieu et son prophète, répondit Abou-Bekr.

Ces exemples eurent un grand effet; néanmoins ce fut avec beaucoup de peine qu'on réunit une armée de dix mille chevaux et vingt mille fantassins. Mahomet nomma Ali gouverneur de Médine pendant son absence, et gardien de leurs deux familles. Ali accepta ce poste avec répugnance, car il était habitué

à accompagner le prophète et à partager ses périls. Tous les arrangements étant complétés, Mahomet quitta Médine pour cette importante expédition. Une partie de son armée était composée de Khazradites et de leurs alliés conduits par Abdallah-Ibn-Obba. Cet homme, que Mahomet avait si bien nommé le chef des Hypocrites, campa séparément la nuit avec ses partisans, à quelque distance en arrière de l'armée principale; et quand celle-ci se mit en marche dans la matinée, il la laissa s'éloigner et ramena ses troupes à Médine. Se présentant devant Ali, dont l'autorité sur la ville était gênante pour lui et ses adhérents, il essaya de le rendre mécontent de sa position, en insinuant que Mahomet lui avait donné le commandement de Médine uniquement pour se débarrasser de lui. Ali, piqué au vif, courut après Mahomet, et lui demanda si ce qu'avaient dit Abdallah et ses amis était vrai.

« Ces hommes, » répliqua Mahomet, « sont des » menteurs. Ils forment le parti des Hypocrites et des » Douteurs, qui voudrait faire éclater une sédition » dans Médine. Je t'ai laissé derrière pour que tu aies » l'œil sur eux, et pour que tu sois le gardien de nos » deux familles. Je voudrais que tu fusses pour moi » ce qu'Aaron fut à Moïse, à cela près, que tu ne » peux pas être prophète, comme lui, puisque je suis » le dernier des prophètes. » Après cette explication, Ali retourna satisfait à Médine.

Plusieurs ont inféré de ce qui précède que Mahomet voulait qu'Ali fût son calife ou successeur; ce mot calife étant le mot arabe employé pour désigner le rapport d'Aaron à Moise.

Les troupes qui étaient restées avec Mahomet ne tardèrent pas à éprouver les difficultés de braver le désert dans cette saison étouffante. Beaucoup de soldats s'en retournèrent le second, le troisième et le quatrième jour. Chaque fois qu'avis de leur désertion était donné au prophète: « Qu'ils partent, » répliquait-il ; « s'ils sont bons à quelque chose, Dieu nous les ramè- » nera; si non, nous sommes débarrassés d'autant. »

Pendant que quelques uns perdaient ainsi courage en marche, d'autres, qui étaient restés à Médine, se repentaient de leur pusillanimité. Un certain Abou-Khaithama, entrant dans son jardin à l'heure de la grande chaleur, aperçut un repas de viandes et d'eau fraîche que ses femmes avaient servi pour lui sous une tente. S'arrêtant sur le seuil, « En ce moment, » s'écria-t-il, « le prophète de Dieu est exposé aux » vents et au soleil du désert, et Khaithama va » s'asseoir ici, à l'ombre, à côté de ses deux belles » femmes? Par Allah! je n'entrerai pas dans cette » tente! » Il prend aussitôt son épée et sa lance, et, montant son chameau, court rejoindre l'étendard de la foi.

Cependant l'armée, après une marche pénible de sept jours, entra dans le district montagneux d'Hedjar, habité jadis par les Thamudites, l'une des tribus perdues d'Arabie. C'était la région maudite, à laquelle se rattachait la tradition que nous avons déjà racontée. L'avant-garde, qui ne savait rien de cette tradition et qui mourait de fatigue et de chaleur, vit avec bonheur un ruisseau serpentant dans une verte vallée, et de fraîches grottes taillées dans les flancs des collines

voisines, les anciennes demeures des Thamudites foudroyés. On fit halte. Quelques soldats se préparaient à se baigner, d'autres commençaient à cuire leurs aliments et à faire du pain, pendant que tous se promettaient de passer une bonne nuit dans les grottes.

Mahomet, pendant la marche, s'était tenu, suivant sa coutume, à l'arrière-garde pour encourager les faibles et prendre, au besoin, en croupe quelque traînard épuisé. Arrivé à l'endroit où les troupes s'étaient arrêtées, il se rappela l'avoir vu autrefois; en même temps les traditions qu'on lui avait racontées quand il avait passé par là dans son enfance, lui revinrent à l'esprit. Tremblant d'encourir l'anathème suspendu sur le voisinage, il ordonna aux troupes de jeter la viande cuite, et de donner aux chameaux le pain pétri avec de l'eau du ruisseau, et de s'éloigner au plus vîte de ce lieu maudit du ciel. Alors, se cachant le visage dans les plis de son manteau, et donnant de l'éperon à sa mule, il traversa au galop cette région criminelle, l'armée le suivant comme si elle eût fui devant un ennemi.

La nuit d'après fut une nuit de grandes souffrances: l'armée dut camper sans eau; le temps était horriblement chaud; un vent desséchant soufflait du désert; une soif intolérable régnait dans le camp, comme si la malédiction thamudite eût pesé encore sur lui. Le lendemain, pourtant, une pluie abondante rafraîchit et ranima hommes et animaux. La marche fut reprise avec une ardeur nouvelle, et l'armée arriva, sans autre malheur, à Tabouk, petite ville sur les frontières de l'empire romain, à mi-chemin environ entre Médine

et Damas, et à dix jours de marche à peu près de l'une et de l'autre ville.

Là, Mahomet établit son camp dans le voinage d'une fontaine, et au milieu de bosquets et de pâturages. Les traditions arabes affirment que la fontaine était presque à sec, au point que, quand on eût rempli un petit vase pour le prophète, il n'y resta pas une seule goutte d'eau. Après avoir étanché sa soif et fait ses ablutions, Mahomet jeta dans la fontaine ce qui restait dans le vase; sur quoi il jaillit un torrent suffisant pour les troupes et tout le bétail.

Mahomet expédia de son camp ses capitaines pour proclamer et imposer la foi, ou exiger le tribut. Quelques uns des princes du voisinage envoyèrent des ambassades soit pour reconnaître la divinité de sa mission, soit pour se soumettre à son pouvoir temporel. Un de ceux-ci fut Johanna-Ibn-Ruba, prince d'Eyla, ville chrétienne, auprès de la mer Rouge. C'était la même ville à propos de laquelle on racontait la tradition qui veut que, quand ses habitants étaient Juifs, les vieillards avaient été changés en pourceaux, les jeunes gens en singes, pour avoir pêché pendant le jour du sabbat; jugement qui est solennellement rapporté dans le Coran.

Le prince d'Eyla fit un pacte de paix avec Mahomet, par lequel il s'engageait à payer un tribut annuel de trois mille deniers ou couronnes d'or. La forme de ce contrat devint un précédent pour traiter avec les autres puissances.

Parmi les princes arabes qui professaient la religion chrétienne et qui refusèrent de faire hommage à Mahomet, était Okaïder-Ibn-Malec, de la tribu de Kenda.

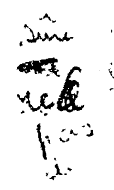
Il résidait dans un château, au pied d'une montagne. Khaled fut envoyé avec de la cavalerie pour l'amener à composition. Voyant que le château était trop fort pour qu'on l'emportât d'assaut, il eut recours à un stratagème. Par une nuit de lune, Okaïder et sa femme prenaient le frais sur le toit en terrasse de leur château, quand ils aperçurent un animal qui broutait, et qu'ils supposèrent être un âne sauvage descendu des montagnes voisines. Okaïder, qui était grand chasseur, prit sa lance, monta à cheval et sortit avec son frère Hassan et quelques uns de ses gens. L'âne sauvage était un leurre. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin quand Khaled et ses hommes s'élancèrent d'une embuscade et les attaquèrent. Ils étaient armés trop à la légère pour faire beaucoup de résistance. Hassan fut tué sur le champ et Okaïder fait prisonnier; le reste s'enfuit au château, lequel, du reste, se rendit bientôt. Le prince fut ultérieurement mis en liberté à la condition de payer une forte rançon et de devenir tributaire.

Comme trophée de la victoire, Khaled envoya à Mahomet la veste dont on avait dépouillé le cadavre d'Hassan. Elle était de soie, et richement brodée d'or. Les Musulmans se réunirent autour, et la regardèrent avec admiration. « Admirez-vous ce vêtement ? dit le » prophète. Je jure par celui entre les mains de qui » est l'âme de Mahomet que la veste que Saad, fils » de Moad, porte maintenant en paradis, est bien plus » précieuse. » Ce Saad était le juge qui rendit la sentence de mort contre sept cents Juifs, prisonniers à Médine, après la bataille du Fossé.

Ayant refait ses troupes par leur séjour à Tabouk et

soumis le pays avoisinant, Mahomet voulait poursuivre la campagne et pénétrer jusqu'au cœur de la Syrie ; mais son ardeur n'était pas partagée par ses compagnons. La nouvelle que d'immenses corps de troupes, appartenant à l'ennemi, étaient réunis sur les frontières, avait abattu le moral de l'armée. Mahomet remarquait le découragement général, et pourtant il lui répugnait d'abandonner la campagne au moment où elle n'était qu'à moitié faite. Convoquant un conseil de guerre, il lui soumit cette question : « Faut-il continuer, ou non ? » A cela Omar répondit sèchement : « Si tu as l'ordre de Dieu d'avancer davanta-» ge.... » Mahomet l'interrompit en disant : « Si je » l'avais, je ne demanderais pas ton avis. »

Omar sentit la réprimande. Alors, d'un ton respectueux, il représenta qu'il était peu sage d'avancer en présence des forces écrasantes que l'on disait être réunies sur les frontières de Syrie. Il fit valoir tout ce que Mahomet avait déjà obtenu par cette campagne : il avait arrêté l'invasion dont les armées impériales menaçaient l'Arabie, reçu l'hommage et la soumission de plusieurs peuples ou tribus, depuis l'origine de la mer Rouge jusqu'à l'Euphrate ; il lui conseillait donc de se contenter, pour cette année, de ce qui avait été exécuté, et de remettre l'achèvement de l'entreprise à une prochaine campagne.



Son avis fut adopté ; car, toutes les fois que Mahomet n'était pas sous l'empire d'une forte excitation ou d'une inspiration imaginaire, il était assez porté à subordonner son opinion dans les questions militaires à celle de ses généraux. Après un repos de vingt jours à Tabouk, il leva le camp et ramena son armée à Médine.

XXXIV.

ENTRÉE TRIOMPHALE DE MAHOMET A MÉDINE. — PUNITION DE CEUX QUI AVAIENT REFUSÉ DE SE JOINDRE A L'EXPÉDITION. — EFFETS DE L'EXCOMMUNICATION. — MORT D'ABDALLAH-IBN-OBBA. — DISSSENSIONS DANS LE HAREM DU PROPHÈTE.

Les entrées de Mahomet à Médine, quand il revenait de ses expéditions victorieuses, se faisaient avec cette simplicité et cette absence de pompe qui caractérisaient toutes ses actions. Aux abords de la ville, quand ses gens venaient à sa rencontre avec la multitude, il s'arrêtait pour les saluer et prendre en croupe les enfants de sa maison. Ce fut de cette façon qu'il rentra à Médine, à son retour de la campagne contre Tabouk.

L'arrivée d'une armée chargée de dépouilles recueillies dans l'expédition la plus lointaine que les soldats d'Islam eussent encore entreprise, était un évènement trop considérable pour qu'on ne la saluât pas avec enthousiasme. Ceux-là seuls étaient tristes, qui avaient refusé de marcher ou avaient déserté. Ils furent d'abord tous mis en interdit, Mahomet défendant à ses fidèles partisans d'avoir avec eux aucun commerce. Touché, pourtant, de leur repentir et de

leurs excuses, il pardonna peu à peu à la plupart d'entre eux. Sept de ceux pour qui l'interdit fut maintenu, se voyant privés de toutes relations avec leurs connaissances, s'abandonnèrent au désespoir et s'attachèrent par des chaînes aux murs de la mosquée, jurant de rester ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu leur pardon. Mahomet, d'un autre côté, jura qu'il les y laisserait à moins que Dieu n'en ordonnât autrement. Heureusement il reçut l'ordre du ciel dans la révélation d'un verset du Coran; mais en brisant les fers qu'ils s'étaient eux-mêmes imposés, il exigea un tiers de leur avoir, qu'il destina au service de la foi.

Parmi ceux qui étaient encore sous le coup de l'excommunication, on remarquait Kaab-Ibn-Malec, Murara-Ibn-Rabia et Hilal-Ibn-Omeya. Ils avaient été autrefois au nombre des plus zélés profès musulmans, leur défection était donc dix fois plus odieuse aux yeux du prophète que celle de leurs voisins, dont la foi avait été tiède et douteuse. Aussi se montrait-il impitoyable à leur égard. Pendant quarante jours ils subirent un interdit si absolu qu'ils ne pouvaient même pas communiquer avec leurs femmes.

La relation donnée par Kaab-Ibn-Malec de sa situation pendant qu'il était ainsi excommunié, présente une peinture très-vive du pouvoir de Mahomet sur l'esprit de ses adhérents. Kaab déclare que tout le monde l'évitait ou le regardait d'un air changé. Ses deux compagnons d'infortune ne quittaient pas leur maison; lui, cependant, allait d'un endroit dans un autre, mais personne ne lui parlait. Il entra dans la mosquée, s'assit près du prophète et le salua; mais

son salut ne lui fut pas rendu. Le quarante-unième jour, il reçut l'ordre de se séparer de sa femme. Il quitta alors la ville, et dressa une tente sur la colline de Safa, décidé à y subir dans toute sa rigueur la punition qui lui était infligée. Son cœur, toutefois, se mourait en lui; « le vaste monde, » dit-il, « semblait » se rétrécir autour de moi. » Le cinquante-unième jour, vint un messager qui lui apportait l'espoir du pardon. Il courut à Médine, trouva à la mosquée le prophète qui le reçut avec un visage radieux et qui dit que Dieu lui avait pardonné. L'âme de Kaab renaquit des profondeurs du désespoir, et, dans un transport de gratitude, il donna une partie de sa fortune en expiation de son erreur.

Peu de temps après le retour de l'armée à Médine, Abdallah-Ibn-Obba, le khazradite, « le chef des Hypocrites, » tomba malade, au point qu'on désespéra de ses jours. Quoique Mahomet connût bien la perfidie de cet homme et les secrètes menées auxquelles il s'était constamment livré contre lui, il lui fit visite plusieurs fois durant sa maladie. Il était avec lui au moment de sa mort, et il suivit son corps quand on le porta dans son tombeau. Là, cédant aux instantes supplications du fils du défunt, il fit des prières pour que ses péchés lui fussent pardonnés.

Omar remontra, en particulier, Mahomet d'avoir prié pour un hypocrite, lui rappelant combien Abdallah l'avait décrié; mais le prophète lui répondit finement avec un texte du Coran: « Vous pouvez prier » pour les Hypocrites, ou non, comme il vous plaira; » mais prieriez-vous soixante-dix fois, ils ne seront » pas pardonnés. »

Les prières récitées sur la tombe d'Abdallah le furent donc par politique, pour capter la faveur des Khazradites et des puissants amis du défunt; et en ce sens elles réussirent, car la plupart de ceux-ci devinrent les partisans dévoués du prophète dont le pouvoir, dès ce moment, ne fut plus contesté à Médine. Mahomet annonça ultérieurement une révélation qui lui défendait de prier près du lit, ou de se tenir près du tombeau de quiconque mourait dans l'incrédulité.

Mais, encore qu'il exerçât un tel empire sur ses disciples et sur toute la communauté, Mahomet trouvait de grandes difficultés à gouverner ses femmes et à maintenir la tranquillité dans son harem. Il semble qu'il ait agi avec équité dans ses relations conjugales, assignant à chacune de ses femmes une habitation séparée dont elle était la seule maîtresse, et passant vingt-quatre heures avec elles, tour à tour. Il arriva qu'une fois, pendant qu'il habitait avec Hafsa, celle-ci sortit pour aller voir son père. Rentrant à l'improviste, elle surprit le prophète avec son heureuse esclave favorite Mariyah, la mère de son fils Ibrahim. Ce fut de la part de Hafsa une explosion de bruyante jalousie. Mahomet s'efforçait de la calmer, craignant que ses cris n'excitassent une rébellion dans le harem; mais il n'y réussit qu'en faisant serment de ne jamais plus cohabiter avec Mariyah. A cette condition elle pardonnait le passé et promettait le secret.

Elle ne tint pas parole, cependant: elle révéla à Aïescha l'infidélité du prophète qui, bientôt, fut connue de tout le harem. Ses femmes s'unirent pour l'accabler sous une tempête de reproches, jusque-là que, à bout

de patience, il répudia Hafza et rompit tout commerce avec le reste. Pendant un mois il dormit seul sur une natte dans un appartement séparé; mais Allah, à la fin, en considération de son isolement, lui envoya les cinquième et sixième chapitre du Coran, lesquels le déliaient de son serment relatif à Mariyah, qui devint immédiatement la compagne de sa chambre solitaire.

Les épouses réfractaires furent alors ramenées au sentiment de leur faute, et informées par la même révélation que les restrictions imposées aux hommes ordinaires ne s'appliquaient pas au prophète. A la fin il reprit Hafsa, qui se repentait; il se réconcilia avec Aïescha, qu'il aimait tendrement; et toutes les autres, après un délai convenable, rentrèrent en faveur; mais il continua à chérir Mariyah, car, outre qu'elle était belle, elle était la mère de son seul fils.

XXXV.

ABOU-BEKR CONDUIT LES PÉLERINS A LA MECQUE. — MISSION D'ALI POUR ANNONCER UNE RÉVÉLATION.

On touchait au mois sacré du pélerinage annuel, mais Mahomet était trop occupé des affaires publiques et des siennes pour s'absenter de Médine : c'est pourquoi il délégua Abou-Bekr pour conduire, en qualité d'émir ou commandant, les pélerins de Médine à la ville sainte. Abou-Bekr partit donc à la tête de trois cents pélerins, et avec vingt chameaux destinés au sacrifice.

Peu de temps après, Mahomet appela Ali, son gendre et son dévoué disciple, et mettant à sa disposition Al-Adha, ou l'Oreille fendue, le plus léger de ses chameaux, il lui ordonna de se rendre en toute hâte à la Mecque et d'y promulguer devant la multitude des pélerins rassemblés de tous les points de l'Arabie une importante Sura, ou chapitre du Coran, qu'il venait de recevoir du ciel.

Ali s'acquitta de sa mission avec son zèle et sa fidélité accoutumés. Il entra dans la ville sainte au plus

fort de la grande fête religieuse. Le jour où l'on compléta les cérémonies du pélerinage par le sacrifice des victimes dans la vallée de Mina, et après qu'Abou-Bekr eût prêché et instruit le peuple dans les doctrines et les rites de l'islamisme, Ali se leva devant une foule immense réunie sur la colline d'Akaba, et annonça qu'il était le messager du prophète, et porteur d'une révélation de grande importance. Il lut alors la Sura qui lui avait été remise, et dans laquelle la religion du glaive était prescrite dans toute sa rigueur. Elle dégageait Mahomet de toutes trèves ou alliances conclues avec les idolâtres ou autres mécréants qui en auraient violé les stipulations, ou donné aide à ses ennemis. Elle accordait aux mécréants à partir de cette déclaration, quatre mois de tolérance pendant lesquels ils pourraient « aller en tous sens sur la terre en sûreté, » mais à l'expiration de ce terme toute indulgence cesserait; guerre serait faite en tout temps, en tout lieu, par tous les moyens, par la force ouverte ou par stratagème, à ceux qui persisteraient dans l'incrédulité : ils n'auraient aucune alternative que d'embrasser la foi ou de payer tribut. Le mois sacré et les lieux sacrés cesseraient même d'être pour eux une protection. « Quand les mois sacrés où » il ne vous est pas permis de les attaquer seront » passés, disait la révélation, tuez les idolâtres partout » où vous les trouverez, ou faites-les prisonniers; » assiégez-les, ou tendez-leur des embûches. » Les liens du sang et de l'amitié devaient être foulés aux pieds; les fidèles ne devaient avoir aucune relation avec leurs plus proches parents ou leurs plus chers

amis, tant que ceux-ci n'abjureraient pas l'idolâtrie. Après l'expiration de l'année courante, aucun infidèle n'aurait la permission de franchir les limites sacrées, ni de pénétrer dans la Mecque ; une prohibition qui est en vigueur encore aujourd'hui.

Ce rigoureux chapitre du Coran fut provoqué, dit-on, en grande partie, par la conduite de quelques juifs ou arabes idolâtres avec qui Mahomet avait fait des conventions, mais qui l'avaient trompé plusieurs fois, et avaient même attenté à ses jours. Il montre, au surplus, combien sa confiance en lui-même avait grandi par la mort de son perfide et puissant ennemi Abdallah-Ibn-Obba, ainsi que la rapidité avec laquelle les tribus arabes avaient été converties ou soumises. Ce fut, dans le fait, un coup décisif pour la domination exclusive de sa foi.

Quand Abou-Bekr et Ali retournèrent à la Mecque, le premier exprima sa surprise et son mécontentement de n'avoir pas été désigné pour promulguer une révélation si importante, d'autant qu'elle semblait se rattacher à sa mission ; mais il fut apaisé par l'assurance que toutes les révélations nouvelles devaient être annoncées par le prophète lui-même, ou par un membre de sa famille immédiate.

XXXVI.

MAHOMET EMPLOIE SES CAPITAINES DANS DES ENTREPRISES ÉLOIGNÉES. — DÉSIGNE DES LIEUTENANTS POUR GOUVERNER L'ARABIE HEUREUSE. — ENVOIE ALI RÉPRIMER UNE INSURRECTION DANS CETTE PROVINCE. — MORT DU SEUL FILS DU PROPHÈTE, IBRAHIM. — CONDUITE DE MAHOMET AUPRÈS DU LIT DE MORT ET DU TOMBEAU. — SES INFIRMITÉS CROISSANTES. — SON PÈLERINAGE D'ADIEU A LA MECQUE ; SA CONDUITE ET SES PRÉDICATIONS PENDANT SON SÉJOUR DANS CETTE VILLE.

La promulgation du chapitre sus-mentionné du Coran et la déclaration de guerre à mort à tous ceux qui refuseraient de croire ou de se soumettre, enfantèrent des armées de convertis ou de tributaires, au point que vers la fin du mois et au commencement de la dixième année de l'Hégire, les portes de Médine étaient encombrées d'ambassadeurs envoyés par des tribus ou des princes éloignés. Parmi ceux qui s'inclinèrent devant le pouvoir temporel du prophète était Faroua, lieutenant d'Héraclius en Syrie, et gouverneur d'Ammon ou Amman, l'ancienne capitale des Ammonites. Son acte de soumission, toutefois, fut désavoué par l'empereur et puni de l'emprisonnement.

Mahomet sentait et agissait de plus en plus en souverain; mais ses plus grands projets de conquête

étaient toujours sanctifiés par son zèle d'apôtre. Ses capitaines étaient employés dans des expéditions plus éloignées qu'autrefois, mais c'était toujours dans le but de détruire les idoles et de soumettre les tribus idolâtres, de sorte que son pouvoir temporel ne faisait que marcher de front avec la propagation de sa foi. Il désigna deux lieutenants pour gouverner en son nom l'Arabie Heureuse; mais une portion de cette contrée riche et importante s'étant montrée réfractaire, Ali reçut l'ordre de s'y rendre à la tête de trois cents cavaliers et de ramener les habitants à la raison. Le jeune disciple exprima une défiance de bon goût, avant d'accepter une mission où il aurait à traiter avec des hommes beaucoup plus âgés et plus expérimentés que lui; mais Mahomet lui mit une main sur les lèvres et l'autre sur la poitrine, et levant les yeux au ciel, s'écria : « O Allah! délie sa » langue et guide son cœur! » Il lui traça une règle de conduite comme juge : « Quand deux parties vien- » dront en ta présence, ne prononce jamais en faveur » de l'une avant d'avoir entendu l'autre. » Alors, lui remettant l'étendard de la foi et lui plaçant le turban sur la tête, il lui dit adieu.

Quand le missionnaire militaire arriva dans la région hérétique d'Yémen, ses hommes, se laissant aller à leurs anciennes habitudes arabes, commencèrent à saccager, piller et détruire. Ali réprima leurs excès, et arrêtant les habitants fugitifs, se mit en devoir de leur exposer les doctrines d'Islam. Sa langue, cependant, quoique si récemment consacrée par le prophète, échoua dans ses tentatives de conviction, car on lui

répondit par des dards et par des flèches; sur quoi il eut recours au vieil argument de l'épée qu'il poussa si bien que vingt des mécréants ayant été tués, le reste s'avoua parfaitement convaincu. Cet acte de zèle fut suivi d'autres du même genre, après chacun desquels il expédiait des messagers au prophète pour le tenir au courant des nouveaux triomphes de la foi.

Pendant que Mahomet, au comble de la joie, recevait de tous côtés des nouvelles de succès, il fut frappé au cœur par un malheur affreux. Ibrahim, son fils, qu'il avait eu de sa concubine Mariyah, alors âgé de 15 mois seulement, son seul enfant mâle, en qui reposait son espoir de transmettre son nom à la postérité, fut saisi d'une maladie mortelle et expira devant ses yeux. Mahomet ne put pas maîtriser ses sentiments paternels, quand il se pencha, l'âme déchirée, sur cette fleur, maintenant desséchée de ses espérances. Et pourtant, même à cette heure d'épreuves, il montra cette soumission à la volonté de Dieu, qui était la base de sa foi. « Mon cœur est triste, » murmura-t-il, « et mes yeux débordent de larmes, » en te quittant, o mon fils! mais ma douleur serait » encore plus grande, si je ne savais que je dois te » suivre bientôt; car nous appartenons à Dieu; de lui » nous sommes venus, et à lui nous devons re- » tourner. »

Abda'lrahman le voyant tout en larmes, lui dit :

— Ne nous as-tu pas défendu de pleurer pour les morts?

— Non, répliqua le prophète. Je vous ai défendu de pousser des cris et des vociférations, de vous meurtrir

le visage et de déchirer vos vêtements ; ce sont là des suggestions du malin; mais les larmes versées pour une infortune sont comme un baume pour le cœur, et sont envoyées par compassion.

Il accompagna son fils jusqu'au tombeau où, au milieu de l'angoisse de la séparation, il donna une nouvelle preuve que les principes de sa religion étaient toujours présents à son esprit. « Mon fils! mon fils! » s'écria-t-il au moment où l'on confiait son corps à la tombe, « dis : Dieu est mon seigneur! Le prophète de » Dieu était mon père, et l'Islamisme est ma foi! » C'était pour préparer son enfant à l'interrogatoire, relatif à la croyance religieuse, que les anges examinateurs font, d'après la croyance musulmane, subir aux morts dans le tombeau (1).

Vers le même temps eut lieu une éclipse de soleil,

(1) Les Musulmans ont une cérémonie funéraire dans laquelle le Mulakken, ou prêtre, adresse aux morts dans le tombeau les paroles suivantes : « O serviteur de Dieu! ô fils d'une servante de » Dieu! sache qu'en ce moment descendront vers toi deux anges » chargés de t'examiner, toi et tes pareils. Quand ils te diront : « Qui est ton seigneur? » réponds-leur : « Dieu est mon seigneur; » et quand ils te demanderont quel est ton prophète, ou l'homme » qui a été envoyé vers toi, dis-leur : « Mahomet est l'apôtre de » Dieu; » et quand ils t'interrogeront sur ta religion, dis-leur : « L'Islamisme est ma religion; et quand ils te demanderont quel » est le livre de direction, dis-leur : « Le Coran est mon livre de » direction, et les Musulmans sont mes frères; » et quand ils » t'interrogeront sur ton Kéblah, réponds-leur : « La Caaba est » mon Kéblah; j'ai vécu et je suis mort en maintenant qu'il n'y a » de Dieu que Dieu, et que Mahomet est l'apôtre de Dieu; » ils te » diront : Dors, ô serviteur de Dieu, sous la protection de Dieu! » — Voyez les *Égyptiens modernes*, par Lane. — Vol. 2, p. 338.

que quelques uns de ses zélés prosélytes interprétaient comme un signe de deuil pour la mort d'Ibrahim; mais le père affligé repoussa cette obséquieuse flatterie. « Le soleil et la lune, » dit-il, « sont des merveilles de Dieu, au moyen desquelles il manifeste, » parfois, à ses serviteurs sa volonté; mais leur » éclipse n'a rien à faire ave la naissance ou la mort » de qui que ce soit. »

La mort d'Ibrahim porta à Mahomet un coup mortel. Sa constitution était déjà délabrée par la surexcitation et les accès d'exaltation de son esprit, et par les fatigues auxquelles il avait été exposé; le poison, aussi, qui lui avait été administré à Khaïbar, avait attaqué les sources de la vie, lui avait infligé les douleurs de la torture, et avait amené une vieillesse prématurée. Son zèle religieux s'alarma de ce développement d'infirmités physiques, et il résolut d'employer le peu de forces qui lui restaient à un pélerinage final à la Mecque et destiné à servir de modèle à toutes les pratiques de ce genre.

L'annonce de sa pieuse intention amena, de tous les coins de l'Arabie, des dévots qui voulaient accompagner le pélerin-prophète. Les rues de Médine étaient pleines de tribus venues des villes, des montagnes et des déserts; et les vallées voisines étaient couvertes de tentes. C'était une peinture frappante du triomphe de la foi que cette agglomération de tribus, auparavant désunies, barbares et en lutte, maintenant rassemblées en qualité de frères, et inspirées par un seul sentiment de zèle religieux.

Mahomet emmena dans cette circonstance ses neuf

femmes, qui furent transportées dans des litières. Il partit à la tête d'un immense cortége, quelques uns disent de cinquante-cinq, d'autres de quatre-vingt-dix, d'autres, enfin, de cent quatorze mille pélerins. Il y avait aussi un grand nombre de chameaux décorés de guirlandes de fleurs et de banderolles flottantes, et destinés à être offerts en sacrifice.

Il fit halte la première nuit à Dsu-Huleifa, à quelques milles de Médine, là où lui et ses prosélytes avaient, dans une autre occasion, déposé leurs armes et pris le costume des pélerins. Le lendemain, de bonne heure, après avoir prié dans la mosquée, il monta sur son chameau Al-Kasoua, et entrant dans la plaine de Baïda, il récita la prière ou invocation connue sous le nom de Talbijah, à laquelle se joignirent tous les assistants. Voici le sens de cette invocation solennelle: « Me voilà à ton service, ô Dieu! me voilà » à ton service! Tu n'as pas d'égal. A toi seul appar- » tient l'adoration. Tout bien vient de toi. La royauté » est à toi seul. Il n'y a personne pour la partager » avec toi. »

Cette prière était celle qui, suivant la tradition musulmane, avait été faite par le patriarche Abraham, quand du haut de la colline de Kubeis, près de la Mecque, il prêchait la vraie foi à toute la race humaine; et si merveilleuse était la puissance de sa voix, que celle-ci fut entendue par tous les êtres vivants; au point que l'enfant même dans les entrailles de sa mère répondait: « Me voilà à ton service, ô Dieu! »

L'armée des pélerins continua sa route, couvrant comme un immense serpent l'espace de plusieurs

milles à travers les montagnes et les vallées, et ébranlant le désert de ses prières simultanées. Il n'y avait plus d'armée ennemie pour l'entraver ou la molester, car maintenant la foi d'Islam régnait en paix sur toute l'Arabie. Mahomet approcha de la ville sainte par les mêmes hauteurs qu'il avait traversées lorsqu'il s'en rendit maître, et il entra par la porte Beni-Scheiba, qui porte encore le nom de Sacrée.

Quelques jours après son arrivée, il fut rejoint par Ali qui était revenu en toute hâte de l'Yémen, et qui amenait un grand nombre de chameaux pour être tués en sacrifice.

Comme ce devait être un pélerinage-modèle, Mahomet observa rigoureusement tous les rites qu'il avait conservés comme venant des patriarches, et ceux qu'il avait introduits conformément à la révélation. Trop faible et trop infirme pour aller à pied, il montait son chameau; et c'est ainsi qu'il faisait les sept circuits autour de la Caaba et les voyages entre les collines de Safa et de Meroua.

Quand vint le moment de sacrifier les chameaux, il en tua soixante-trois de sa propre main, un pour chaque année de son âge, et Ali, en même temps, en tua trente-sept pour son propre compte.

Mahomet, alors, se rasa le tête, en commençant par le côté droit et finissant par le côté gauche. Les boucles ainsi coupées furent partagées entre ses disciples, et conservées comme de saintes reliques. Khaled en portait toujours une dans son turban, et il prétendait qu'elle lui donnait une force surnaturelle dans le combat.

Sentant que la vie lui échappait, Mahomet, pendant son dernier séjour dans la ville sainte, cherchait à graver profondément ses doctrines dans l'esprit et le cœur de ses partisans. Dans ce but, il prêchait fréquemment dans la Caaba du haut de la chaire, où en plein air du haut de son chameau. « Écoutez mes » paroles, disait-il, car je ne sais si, après cette » année, nous nous reverrons jamais ici. O mes audi- » teurs! je ne suis qu'un homme comme vous, l'ange » de la mort peut à tout moment apparaître, et il » faudra que j'obéisse à son appel. »

Et il continuait à inculquer non-seulement des doctrines et des cérémonies religieuses, mais encore des règles de conduite dans toutes les affaires de la vie, publique et privée; et les préceptes ainsi exposés et recommandés dans cette occasion ont eu une influence étendue et durable sur la morale, les mœurs et les habitudes de tout le monde musulman.

Ce fut sans doute en vue de sa fin prochaine, et par sollicitude pour les intérêts de ses parents et de ses amis, après sa mort, et particulièrement de son favori Ali qui avait, il s'en aperçut, excité le mécontentement par la façon dont il avait récemment conduit la campagne d'Yémen, qu'il saisit l'occasion, dans un moment d'exaltation et d'enthousiasme chez ses auditeurs, de leur adresser une solennelle adjuration.

« Vous croyez, » dit-il, « qu'il n'y a qu'un Dieu; » que Mahomet est son prophète et son apôtre; que » le paradis et l'enfer sont des vérités; que la mort » et la résurrection sont certaines; et qu'il y a une » époque fixée où tous ceux qui sortiront du tombeau » seront jugés? »

Ils répondirent tous : « Nous croyons ces choses. » Alors il les adjura solennellement par ces dogmes de leur foi, de respecter et vénérer toute sa famille et spécialement Ali. « Que celui qui m'aime, » dit-il, « reçoive Ali comme son ami. Puisse Dieu soutenir » ceux qui le protègent, et se détourner de ses enne- » mis ! »

Ce fut à la fin d'un de ces discours faits en plein air, du dos de son chameau, qu'il reçut, dit-on, du ciel, de la voix même de la Divinité, le fameux verset du Coran : « Malheur à ceux qui, en ce jour, ont renié » votre religion. Ne les craignez-pas ; craignez-moi. » Aujourd'hui j'ai complété votre religion, et accom- » pli ma grâce en vous. C'est mon bon plaisir que » l'Islamisme soit votre foi. »

En entendant ces paroles, disent les historiens arabes, le chameau Al-Kasoua, sur lequel le prophète était assis, tomba sur ses genoux en adoration. Ces mots, ajoutent-ils, furent le sceau et la conclusion de la foi, car après eux il n'y eut plus de révélations.

Ayant ainsi célébré tous les rites et cérémonies du pélerinage, et donné une complète exposition de sa foi, Mahomet dit un dernier adieu à sa ville natale, et se mettant à la tête de l'armée, il reprit le chemin de Médine.

Quand il arriva en vue de cette ville, il éleva la voix et s'écria : « Dieu est grand ! Dieu est grand ! Il » n'y a qu'un Dieu ; il n'a pas d'égal. Il a la royauté. » A lui seul revient la louange. Il est tout puissant. » Il a tenu sa promesse. Il a soutenu son serviteur,

» et a seul dispersé ses ennemis. Rentrons dans nos » foyers, l'adorer et le louer! »

Ainsi se termina ce que l'on a appelé le pélerinage d'adieu, parce qu'il fut le dernier que fit le prophète.

XXXVII.

DES DEUX FAUX PROPHÈTES, AL-ASOUAD ET MOSEILMA.

La santé de Mahomet continua à décliner après son retour à Médine ; mais son ardeur à étendre son empire religieux n'était pas diminuée, et il faisait de grands préparatifs pour l'invasion de la Syrie et de la Palestine. Pendant qu'il méditait des conquêtes au dehors, il s'élevait deux prophètes pour lui disputer le pouvoir en Arabie. L'un se nommait Al-Asouad, et l'autre Moseïlma ; ils reçurent des fidèles l'appellation de : « les deux menteurs. »

Al-Asouad, esprit vif, doué d'une éloquence persuasive, d'abord idolâtre, puis converti à l'Islamisme, venait d'apostasier pour se poser en prophète et établir une religion à lui. Son inconstance en matière de foi lui valut le surnom de « Ailhala, » ou « Girouette. » A l'exemple de Mahomet, il prétendait recevoir des révélations du ciel par l'intermédiaire de deux anges. Comme il connaissait la jonglerie et la magie naturelle, il étonnait et confondait la multitude par des illusions d'optique, qu'il faisait passer pour des miracles, au point

que certains écrivains musulmans croient qu'il était réellement assisté par deux mauvais génies ou démons. Ses plans furent, un moment, couronnés de succès; ce qui prouve combien les Arabes avaient des opinions peu arrêtées en matière de religion, et leur facilité à adopter toute foi nouvelle.

Budhân, le persan que Mahomet avait maintenu dans ses fonctions de vice-roi de l'Arabie-Heureuse, étant mort, Al-Asouad, maintenant à la tête d'une secte nombreuse, tua son fils, qui était en même temps son successeur, et après avoir mis à mort le père de la veuve, épousa cette dernière et s'empara des rênes du gouvernement. Les habitants de Nedjeran l'invitèrent à prendre possession de leur ville; Sana, capitale de l'Yémen, lui ouvrit pareillement ses portes, de sorte que, en peu de temps, toute l'Arabie-Heureuse lui fut soumise. La nouvelle de cette usurpation trouva Mahomet souffrant des premières atteintes d'une maladie dangereuse, et tout entier aux préparatifs de l'invasion de la Syrie. Impatient de toute interruption à ses plans, il envoya l'ordre à quelques uns de ses adhérents, qui étaient auprès d'Al-Asouad, de l'en débarrasser ouvertement ou par stratagème, les deux moyens étant légitimes contre les ennemis de la foi, d'après la récente révélation promulguée par Ali. Deux hommes se chargèrent de cette tâche, moins, cependant, par des motifs de religion que par vengeance. L'un, nommé Rais, avait reçu de l'usurpateur un outrage mortel; l'autre, nommé Firuz, le Daïlemite, était cousin de la femme qu'Al-Asouad venait d'épouser, et neveu du père de celle-ci, lequel avait été

assassiné par son nouveau mari. Ils se rendirent chez cette femme qui, probablement, n'avait fait qu'un mariage forcé, et lui remontrèrent que son devoir, d'après la loi de sang, l'obligeait à venger la mort de son père et de son premier époux. Après beaucoup de difficultés, elle consentit à faciliter leur introduction, au plus sombre de la nuit, dans la chambre d'Al-Asouad, qui était endormi. Firuz le frappa à la gorge avec un poignard. Le coup ne fut pas mortel. Al-Asouad bondit et ses cris donnèrent l'alarme aux gens de sa garde. Sa femme alors sortit et les tranquillisa. « Le prophète, » dit-elle, « est sous l'influence de » l'inspiration divine. » Puis les cris cessèrent : les assassins avaient détaché la tête de leur victime. Au point du jour, l'étendard de Mahomet flottait de nouveau sur les murs de la ville, et un héraut proclamait à son de trompe la mort d'Al-Asouad, autrement appelé le « Menteur et l'Imposteur. » Sa carrière politique n'avait pas embrassé plus de quatre mois. Le peuple, crédule, revint à l'Islamisme avec autant de facilité qu'il l'avait abandonné.

Moseïlma, l'autre imposteur, était un Arabe de la tribu de Honeifa, et gouvernait la ville et la province d'Yemanah, situées entre la mer Rouge et le golfe Persique. Dans la neuvième année de l'Hégire, il était venu à la Mecque, à la tête d'une ambassade envoyée par sa tribu, et avait fait profession de foi entre les mains de Mahomet; mais à son retour dans son pays, il avait proclamé que Dieu l'avait doué de l'esprit prophétique, pour aider Mahomet à la conversion de l'espèce humaine. A cet effet, il écrivit un Coran, qu'il

donna comme un volume de vérités inspirées. Sa croyance fut remarquée en ce qu'elle assignait à l'âme une résidence humiliante dans la région de l'abdomen.

Par son influence et son habileté, il fit bientôt des milliers de conversions parmi ses crédules compatriotes. Enflé de son succès, il écrivit à Mahomet une lettre qui commençait ainsi :

« De Moseïlma le prophète d'Allah, à Mahomet le » prophète d'Allah! Allons, maintenant, et faisons » deux parts du monde, l'une pour toi, et l'autre » pour moi. »

Cette lettre parvint à Mahomet quand il était brisé par la souffrance et absorbé dans ses préparatifs militaires. Il se contenta, pour le présent, de faire la réponse suivante :

« De Mahomet le prophète de Dieu à Moseïlma le » menteur! La terre appartient au Seigneur, et il la » donne en héritage à ceux de ses serviteurs qui lui » paraissent mériter sa faveur. Heureux seront ceux » qui vivent dans sa crainte. »

Vu l'urgence d'autres affaires, l'usurpation de Moseïlma ne fut pas réprimée; le châtiment dut être remis à plus tard.

XXXVIII.

L'ARMÉE EST PRÊTE A MARCHER CONTRE LA SYRIE. — COMMANDEMENT DONNÉ A OSAMA. — ADIEUX DU PROPHÈTE AUX TROUPES. — SA DERNIÈRE MALADIE. — SES SERMONS DANS LA MOSQUÉE. — SA MORT ; CIRCONSTANCES QUI L'ACCOMPAGNENT.

Au commencement de la onzième année de l'Hégire, après des préparatifs extraordinaires, l'armée était prête à se mettre en marche pour la Syrie. Ce qui donnerait à penser que les facultés de Mahomet baissaient, c'est qu'il confia le commandement d'une armée si considérable, destinée à une pareille expédition, à Osama, un jeune homme de vingt ans, au lieu de choisir quelqu'un de ses vieux généraux. Il semblerait que ce fût une faveur dictée par un sentiment de reconnaissance et par des souvenirs affectueux. Osama était le fils de Zeid, cet affranchi de Mahomet, si attaché à son ancien maître, et qui lui avait donné une preuve si grande et si agréable de son dévouement en lui abandonnant sa femme, sa belle Zeinab. Zeid avait montré jusqu'à la fin le même zèle et la même abnégation, et il était tombé en combattant héroïquement pour la foi à la bataille de Mouta.

Mahomet sentait bien le danger du choix qu'il avait

fait, et craignait l'insubordination des troupes sous un chef aussi jeune. Aussi, dans une revue générale, il les exhorta à l'obéissance, leur rappelant que le père d'Osama, Zeid, avait commandé une expédition semblable contre les mêmes ennemis, et avait péri sous leurs coups. Ce n'était donc qu'un juste tribut à sa mémoire que de donner à son fils l'occasion de venger sa mort. Alors, remettant la bannière au jeune général, il lui enjoignit de combattre vaillamment en faveur de la foi contre ceux qui nieraient l'unité de Dieu. L'armée s'ébranla ce jour même et campa à Djorf, à quelques milles de Médine; mais des circonstances survinrent, qui empêchèrent tout mouvement ultérieur.

Cette nuit même Mahomet eut une violente attaque de la maladie dont il souffrait depuis quelque temps, et que quelques uns ont attribuée aux effets cachés du poison qui lui avait été donné à Khaïbar. Elle commença par un grand mal de tête, accompagné de vertige et de ce délire qui semble s'être mêlé à tous ses accès de maladie. Pendant la nuit, au sortir d'un rêve agité, il ordonna à un esclave de l'accompagner, disant que les morts qui reposaient dans le cimetière public de Médine l'invitaient à venir prier pour eux. Suivi de l'esclave, il traversa la ville sombre et silencieuse, où tout était plongé dans le sommeil, et se rendit au grand cimetière en dehors des murs.

Arrivé au milieu des tombes, il éleva la voix et adressa à ceux qui les occupaient une apostrophe solennelle. « Réjouissez-vous, vous qui habitez les » tombeaux! » s'écria-t-il. « Plus paisible sera le matin » auquel vous vous éveillerez, que celui qui attend

» les vivants. Meilleure que la leur est votre condition. » Dieu vous a délivrés des orages qui les menacent, » et qui se suivent comme les heures d'une nuit tour- » mentée, chacune plus sombre que celle qui l'a » précédée. »

Après avoir prié pour les morts, il se tourna vers son esclave. « Le choix m'est donné, » lui dit-il, « de » rester dans le monde jusqu'à la fin des temps et » d'y jouir de toutes ses délices, ou de retourner de- » vant Dieu. J'ai pris ce dernier parti. »

Depuis ce moment, sa maladie se développa rapidement, bien qu'il s'efforçât d'aller çа et là, comme à l'ordinaire, et qu'il changeât chaque jour de résidence chez ses différentes femmes, ainsi qu'il en avait l'habitude. Il était dans la demeure de Maimuna, quand la violence de la maladie devint si grande qu'il vit bien qu'elle lui serait fatale. Il désira alors aller auprès de son épouse favorite, Aïescha, pour passer avec elle le peu de temps qui lui restait à vivre. Il se rendit donc chez elle, la tête bandée, son corps chancelant soutenu par Ali et Fadhl, fils d'Al-Abbas. Elle aussi souffrait d'un fort mal de tête, et le supplia de lui indiquer un remède.

— Pourquoi un remède ? dit-il. Mieux vaudrait que tu mourusses avant moi. Je pourrais alors te fermer les yeux, t'envelopper dans ton linceul, te déposer dans la tombe et prier pour toi.

— Oui, répliqua-t-elle, et retourner chez moi et y vivre avec une de tes autres femmes qui profiteraient de ma mort.

Mahomet sourit, en entendant cette expression d'un

attachement jaloux, et se remit à ses soins. Le seul enfant qui lui restât, Fatimeh, la femme d'Ali, vint alors le voir. Aïescha disait qu'elle n'avait jamais vu personne ressembler plus au prophète par la douceur du caractère que sa fille. Il la traitait toujours avec une tendresse respectueuse; quand elle venait à lui, il avait l'habitude de se lever, de s'avancer vers elle, de lui prendre et de lui baiser la main, et la faisait asseoir à la place qu'il avait quittée. Leur entrevue dans cette occasion est ainsi racontée par Aïescha dans les traditions qu'Abulfeda nous a conservées:

« Sois la bienvenue, mon enfant, dit le prophète, » et il la fit asseoir à ses côtés. Il lui chuchota alors » à l'oreille quelques mots qui la firent pleurer. Voyant son affliction, il lui murmura quelqu'autre » chose qui illumina de joie son visage. — Que signifie » cela, dis-je à Fatimeh, le prophète t'honore d'une » marque de confiance qu'il n'a jamais donnée à aucune de ses femmes. — Je ne puis dévoiler le secret » du prophète, répondit Fatimeh. Néanmoins, après sa » mort, elle déclara qu'il lui avait, la premiere fois, annoncé sa fin prochaine, mais que la voyant pleurer, il » la consola avec l'assurance qu'elle le suivrait bientôt » parmi les fidèles de son sexe. »

Pendant le second jour de sa maladie, Mahomet fut tourmenté d'une fièvre brûlante, et se fit verser sur la tête et sur le corps plusieurs vases d'eau, s'écriant au fort de sa douleur: « Maintenant je sens le poison » de Khaïbar qui me déchire les entrailles. »

Quand il fut un peu mieux, on l'aida à se rendre à la mosquée, laquelle touchait sa résidence. Là, assis

dans sa chaise ou chaire, il pria dévotement; après quoi, s'adressant à l'auditoire qui était nombreux : Si « quelqu'un de vous, » dit-il, « a quelque chose sur la » conscience, qu'il parle, pour que je prie Dieu de lui » pardonner. »

Là-dessus, un homme qui avait passé pour un dévot musulman, s'avança et avoua qu'il était un hypocrite, un menteur et un faux disciple. « Misérable ; » s'écria Omar, « pourquoi fais-tu connaître ce qui, par la » permission de Dieu, était resté caché? » Mais Mahomet se tournant vers Omar avec un air de reproche : « O fils de Khattab, » dit-il, « il vaut mieux rougir dans » ce monde que souffrir dans l'autre ! » Alors, levant les yeux au ciel et priant pour celui qui venait de s'accuser : « O Dieu, » s'écria-t-il, « donne-lui la droi- » ture et la foi, et éloigne de lui toute faiblesse, pour » qu'il accomplisse ceux de tes commandements que sa » conscience lui dicte. »

S'adressant de nouveau à l'assemblée : « Y a-t-il » quelqu'un parmi vous, » dit-il, « que j'aie frappé? » Voici mon dos, qu'il me frappe à son tour. Y a-t-il » quelqu'un dont j'aie attaqué la réputation? Qu'il m'en » fasse maintenant le reproche. Y a-t-il quelqu'un à » qui j'aie pris quelque chose injustement? qu'il » s'avance, et il sera indemnisé. »

A ces mots, un homme, du milieu de la foule, rappela à Mahomet une dette de trois deniers d'argent, qui fut à l'instant remboursée avec intérêt. « Il est » bien plus facile, » dit le prophète, « de subir son » châtiment en ce monde que pendant l'éternité. »

Il pria alors avec ferveur pour les fidèles qui étaient

tombés à ses côtés à la bataille d'Ohod, et pour ceux qui avaient souffert pour la foi dans d'autres batailles, intercédant pour eux, en vertu du pacte qui existe entre les vivants et les morts.

Après cela il s'adressa aux Moadjerins, ou exilés, qui l'avaient accompagné de la Mecque, les exhortant à tenir en honneur les Ansariens, ou alliés de Médine. « Le nombre des croyants, » dit-il, « augmentera; mais » celui des alliés, jamais. Ils furent ma famille, chez » qui je trouvai un asile. Faites du bien à ceux qui » leur font du bien, et rompez tout lien avec ceux » qui leur seront hostiles. »

Il leur donna ensuite ses trois commandements d'adieu :

1° Chassez tous les idolâtres d'Arabie.

2° Accordez à tous les prosélytes des priviléges égaux aux vôtres.

3° Livrez-vous constamment à la prière.

Son sermon et son exhortation terminés, on le ramena, en le soutenant, dans la maison d'Aïescha; mais il était si épuisé en y arrivant, qu'il s'évanouit.

Sa maladie faisait chaque jour de nouveaux progrès; elle était accompagnée, par moments, de délire; car il parlait de visites que lui faisait l'ange Gabriel, envoyé par Dieu pour s'informer de l'état de sa santé. Gabriel lui disait qu'il dépendait de lui de fixer sa dernière heure, Allah ayant défendu à l'ange de la mort de se présenter devant le prophète sans sa permission.

Dans l'un de ses accès il demanda de quoi écrire afin de laisser quelques règles de conduite pour ses disci-

ples. Les assistants étaient fort en peine, craignant qu'il ne fît quelque chose qui affaiblirait l'autorité du Coran. Les entendant discuter entre eux s'ils devaient, ou non, accéder à sa demande, il leur ordonna de quitter la chambre, et quand ils revinrent il ne dit rien de plus sur ce sujet.

Le vendredi, jour de réunion religieuse, il se prépara, malgré ses souffrances, à officier dans la mosquée et se fit verser de l'eau sur le corps pour se rafraîchir et se fortifier; mais en faisant un effort pour sortir, il tomba en faiblesse.

En revenant à lui, il prescrivit à Abou-Bekr de dire les prières publiques, faisant observer « qu'Allah a » donné le droit à son serviteur de nommer à sa » place qui il lui plaît.. » Quelques personnes prétendirent par la suite qu'il avait voulu par là désigner son successeur; mais Abou-Bekr refusa de prendre ces paroles trop à la lettre.

On vint bientôt rapporter à Mahomet que l'apparition d'Abou-Bekr dans la chaire avait causé une grande agitation, le bruit ayant couru que le prophète était mort. Rassemblant donc ce qui lui restait de forces, et s'appuyant sur les épaules d'Ali et d'Al-Abbas, il se rendit à la mosquée, où sa présence répandit la joie dans l'assemblée. Abou-Bekr cessa de prier; mais Mahomet lui dit de continuer, et s'asseyant derrière lui, il répétait les prières. Alors, s'adressant à l'auditoire : « J'ai appris, » dit-il, « que le bruit de la mort » de votre prophète vous avait remplis d'alarmes; » mais aucun prophète, avant moi, a-t-il vécu tou- » jours, que vous croyez que je ne vous quitterai

» jamais? Tout arrive d'après la volonté de Dieu, et
» à une époque déterminée, qui ne peut être avancée,
» ni reculée. Je retourne vers celui qui m'a envoyé,
» et mon dernier commandement est que vous restiez
» unis; que vous vous aimiez; que vous vous honoriez et
» que vous vous souteniez les uns les autres; que vous
» vous exhortiez mutuellement à la foi, à la constance
» et à l'accomplissement des actes de piété : de cette
» façon seulement les hommes prospèrent, tout le
» reste mène à la destruction. »

En achevant son exhortation, il ajouta: « Je ne
» fais que vous précéder; vous me suivrez bientôt.
» La mort nous attend tous; que personne ne cher-
» che donc à la détourner de moi. Ma vie a été con-
» sacrée à votre bien; ainsi sera ma mort. »

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça en public; il fut de nouveau ramené par Ali et Al-Abbas dans l'habitation d'Aïescha.

Pendant l'un des jours qui suivirent, il y eut un intervalle où il paraissait si bien, qu'Ali, Abou-Bekr, Omar et ceux qui étaient constamment auprès de lui s'absentèrent un moment pour veiller à leurs affaires. Aïescha, seule, resta avec lui. Le répit fut illusoire. Ses douleurs revinrent plus vives que jamais. Voyant sa fin approcher, il ordonna que tous ses esclaves fussent rendus à la liberté, et que tout son argent fût distribué aux pauvres; puis, levant les yeux au ciel : « Que
» Dieu soit avec moi dans la lutte de la mort! »
s'écria-t-il.

Aïescha envoya en hâte chercher son père et Hafsa. Laissée seule avec Mahomet, elle soutenait sa tête sur

ses genoux, le veillant avec une tendre inquiétude et s'efforçant d'adoucir son agonie. De temps à autre il trempait sa main dans un vase d'eau et s'en aspergeait légèrement le visage. A la fin, levant les yeux et regardant le ciel sans remuer les paupières : « O Allah ! » dit-il d'une voix brisée, « qu'il en soit ainsi ! parmi les glorieux habitants du paradis ! »

« Je connus par là, dit Aïeseha, qui racontait cette » scène de mort, que son dernier moment était arrivé, » et qu'il avait fait choix d'une existence surnatu- » relle. »

En quelques instants ses mains étaient froides, et la vie éteinte. Aïescha lui plaça la tête sur un oreiller, et se frappant la tête et la poitrine, donna cours à sa douleur. Ses cris attirèrent les autres femmes de Mahomet, et leurs bruyantes lamentations firent bientôt connaître l'évènement dans toute la ville. La consternation s'empara du peuple, comme si quelque prodige était arrivé. Toute affaire fut suspendue. L'armée, qui avait plié ses tentes, reçut ordre de s'arrêter, et Osama, qui avait le pied dans l'étrier pour se mettre en marche, tourna son cheval vers les portes de Médine, et planta son étendard devant la maison du prophète.

La multitude se précipitait pour contempler le cadavre : on s'agitait, on disputait dans la chambre même du mort. Quelques-uns ne voulaient pas en croire leurs sens. « Comment a-t-il pu mourir ? » criaient-ils. « N'est-il pas notre médiateur avec Dieu ? » Comment alors se fait-il qu'il soit mort? Impossible ! » il est seulement en extase, et transporté au ciel » comme Isa (Jésus) et les autres prophètes. »

La foule augmentait autour de la maison, déclarant à grands cris qu'elle ne voulait pas que le corps fût enterré, quand Omar, qui venait d'apprendre la nouvelle, arriva. Il tira son cimeterre, et fendant la foule, menaça de couper les mains et les pieds à quiconque affirmerait que le prophète était mort. « Il n'est » parti que pour un temps, » dit-il, « comme Musa » (Moïse), fils d'Amram, qui passa quarante jours » dans une montagne, et, comme lui, il reviendra. »

Abou-Bekr, qui avait été dans un quartier éloigné de la ville, arriva à temps pour calmer le désespoir du peuple et les emportements d'Omar. Passant dans la chambre, il souleva le drap qui couvrait le cadavre, et embrassant le pâle visage de Mahomet : « O toi, » s'écria-t-il, « qui étais pour moi comme mon père et » ma mère, tu es suave même dans la mort, et tu exhales des parfums vivifiants ! Maintenant tu vis dans » un bonheur éternel, car jamais Allah ne te soumettra à une seconde mort. »

Alors, couvrant le cadavre, il s'efforça d'imposer silence à Omar, mais voyant que cela était impossible, il s'adressa à la foule : « Vraiment, si Mahomet est » le seul objet de votre culte, il est mort ; mais si » c'est Dieu que vous adorez, il ne peut pas mourir. » Mahomet n'était que le prophète de Dieu, et il a » partagé la destinée des apôtres et des saints hommes venus avant-hier. Allah lui-même a dit dans son » Coran que Mahomet n'était que son ambassadeur » et qu'il était soumis à la mort. Quoi donc ! vous » éloignerez-vous de lui et abandonnerez-vous sa doctrine parce qu'il est mort ? Rappelez-vous que vo-

» tre apostasie ne nuit nullement à Dieu, mais qu'elle
» assure votre propre condamnation ; pendant que
» les bénédictions de Dieu seront répandues sur ceux
» qui lui resteront fidèles. »

Le peuple écoutait Abou-Bekr avec des larmes et des sanglots, et sentait son désespoir se calmer. Omar lui-même fut convaincu, mais non pas consolé. Il se roulait sur le sol, lamentant la mort de Mahomet, qu'il se rappelait comme son chef et son ami.

La mort du prophète, suivant les historiens Abulféda et Al-Jannabi, tomba le jour anniversaire de sa naissance, quand il venait d'accomplir sa soixante-troisième année. Ce fut dans la onzième année de l'Hégire, et dans la six cent trente-troisième de l'ère chrétienne.

La toilette du mort fut faite par ses plus chers parents et disciples. Ils affirmèrent qu'une odeur merveilleuse qui, d'après le témoignage de ses femmes et de ses filles, émanait de sa personne pendant sa vie, continuait encore, de sorte que, pour employer les expressions d'Ali, « il semblait pour ainsi dire être à la fois mort et vivant. »

Le corps, une fois lavé et parfumé, fut enveloppé de trois couvertures : deux blanches et la troisième en étoffe rayée d'Yémen. Le tout fut alors parfumé d'ambre, de musc, d'aloës et d'herbes odorantes. Après quoi il fut exposé et l'on récita soixante-douze prières.

Le cadavre resta ainsi pendant trois jours, conformément à une coutume orientale, et pour convaincre ceux qui croyaient à la possibilité d'une léthargie. Lors-

qu'il n'y eut plus à s'y méprendre, on fit les préparatifs d'enterrement. Une dispute alors s'éleva quant au lieu de sépulcre. Les Moadjerins ou disciples venus de la Mecque réclamaient pour cette ville comme étant celle où il était né ; les Ansariens revendiquaient cet honneur pour Médine, qui lui avait offert un asile et où il avait résidé pendant les dix dernières années de sa vie. Un troisième parti voulait que ses restes fussent transportés à Jérusalem, comme étant le lieu de sépulture des prophètes. Abou-Bekr, dont la parole avait toujours le plus grand poids, déclara que l'opinion souvent exprimée de Mahomet était qu'un prophète devait être enterré là où il était mort. En cette circonstance on se conforma à la lettre à cette opinion, car une fosse fut creusée dans la maison d'Aïescha au-dessous du lit sur lequel Mahomet avait expiré,

NOTE. — La maison d'Aïescha touchait à la mosquée, qui était à cette époque un humble édifice avec des murs d'argile, et dont le toit, couvert de feuilles de palmier, était soutenu par les troncs de ces arbres. Elle a été depuis comprise dans un temple spacieux, bâti en colonnade, et dont l'intérieur forme un rectangle long de cent soixante-cinq pas, large de cent trente, à ciel ouvert, avec quatre portes d'entrée. La colonnade, de plusieurs rangs de piliers de différentes grandeurs, revêtus de stuc et étendus de couleurs brillantes, soutient une suite de petites coupoles blanches sur les quatre faces du carré. Aux quatre coins sont des minarets grêles et élevés.

Près de l'angle sud-est du carré est une enceinte, entourée d'une barrière de fer, peinte en vert, ouvrée en filigrane, et entrelacée de fils de laiton doré, ce qui ne permet de voir à l'intérieur qu'à travers de petits guichets de six pouces carrés. Cette enceinte, autour de laquelle affluent les pélerins, est appelée Hadjira, et contient les tombeaux de Mahomet et de ses deux amis et premiers

successeurs, Abou-Bekr et Omar. Au-dessus s'élève un dôme, surmonté d'un globe et d'un croissant dorés, à la vue desquels les pélerins, en approchant de Médine, saluent le tombeau du prophète avec de profondes inclinations de corps et des prières appropriées. Le merveilleux récit, si longtemps considéré comme vrai, d'après lequel le cercueil de Mahomet resta suspendu en l'air sans aucun appui, ce que les écrivains chrétiens expliquaient en supposant qu'il était en fer et habilement placé à égale distance entre deux aimants, est une fable.

La mosquée a subi des changements. Elle fut, un jour, en partie renversée et détruite par une horrible tempête, mais elle fut rebâtie par le soudan d'Egypte. Elle a été agrandie et embellie par différents califes, et en particulier par Walid Ier, sous qui l'Espagne fut envahie et conquise. Elle fut dépouillée de ses immenses richesses votives par les Vahabites qui prirent et pillèrent Médine. Elle est maintenant entretenue, quoique sa splendeur ait bien diminué, par les soins d'environ trente agas, dont le chef s'appelle Cheikh-Al-Aram, ou chef de la maison sacrée. C'est le principal personnage de Médine. Le pélerinage à Médine, bien qu'il soit considéré comme un acte de grande dévotion et très-méritoire, n'est pas comme celui de la Mecque, obligatoire, et a beaucoup décliné de nos jours.

Les détails qui précèdent sont tirés de Burckhardt qui pénétra dans Médine et la Mecque, sous un déguisement et en courant de grands dangers, l'entrée de ces villes étant interdite à tout autre qu'aux Musulmans.

XXXIX.

PORTRAIT DE MAHOMET. — CONSIDÉRATIONS SUR SA CARRIÈRE PROPHÉTIQUE.

Mahomet, d'après les traditions, était de moyenne taille, carré des épaules, nerveux, avec de grands pieds et de grandes mains. Dans sa jeunesse, il était d'une force et d'une agilité extraordinaires ; dans la seconde moitié de sa vie, il inclinait à l'obésité. Sa tête était grosse, bien formée et placée sur un cou qui s'élevait comme un pilier de son ample poitrine. Son front était élevé, large aux tempes et traversé par des veines qui descendaient jusqu'aux sourcils et qui s'enflaient lorsqu'il était en colère ou animé. Il avait un visage ovale, des traits marqués et expressifs, un nez aquilin, des yeux noirs, des sourcils arqués qui se rejoignaient presque, une bouche large et flexible, indice d'éloquence; des dents très blanches, un peu écartées et irrégulières, des cheveux noirs retombant sur ses épaules et une longue barbe très fournie.

Son maintien en général était calme; il se laissait aller quelquefois à la plaisanterie, mais il était com-

munément grave et digne, quoiqu'on dise que son sourire fût d'une douceur captivante. Son teint était plus coloré que ne l'est d'habitude celui des Arabes, et, dans ses moments d'animation et d'enthousiasme, de son visage rayonnait un éclat que ses disciples regardaient comme la lumière surnaturelle de prophétie.

Ses facultés intellectuelles étaient sans aucun doute d'une nature extraordinaire. Il avait une intelligence vive et une mémoire opiniâtre, une imagination brillante et un génie inventif. Devant très peu à l'éducation, il avait exercé et développé son esprit par une observation constante, et l'avait orné d'une grande variété de connaissances relatives aux religions en vigueur à cette époque, ou transmises de l'antiquité par la tradition. Sa conversation ordinaire était grave et sentencieuse, pleine de ces aphorismes et de ces apologues si populaires chez les Arabes; parfois il s'animait et devenait éloquent, et son éloquence était servie par une voix musicale et sonore.

Il était sobre et modéré dans son régime, et scrupuleux observateur des jeûnes. Il n'avait pas cet amour de la parure qui est l'ostentation d'un petit esprit, et sa simplicité à cet égard n'était pas affectée, c'était le résultat du dédain réel qu'il éprouvait pour une distinction provenant d'une source si vulgaire. Ses vêtements étaient quelquefois de laine, quelquefois en coton rayé d'Yémen, et souvent rapiécés. Il portait un turban, parce que, disait-il, c'est la coiffure des anges, et, en l'arrangeant, il laissait un bout pendre entre ses épaules, prétendant que les anges le portent ainsi. Il défendit l'usage des étoffes entièrement de

soie et prohiba les vêtements rouges et les bagues d'or. Il avait une bague-cachet en argent, la partie gravée sous le doigt, à toucher la paume de la main, portant cette inscription : « Mahomet, le messager de » Dieu. » Il était d'une propreté minutieuse, et faisait de fréquentes ablutions. A quelques égards, c'était un voluptueux. « Il y a deux choses, dans ce monde, » disait-il, « qui me ravissent : les femmes et les parfums. » Ces deux choses charment ma vue et m'inspirent une » dévotion fervente. » Cette extrême propreté, l'usage des essences et de l'huile de senteur dont il se parfumait les cheveux, voilà sans doute la cause de cette odeur suave qui s'exhalait de sa personne, et que ses disciples considéraient comme innée et miraculeuse. Sa passion pour le sexe eut une influence très grande sur toutes ses affaires. — On dit que lorsqu'il était en présence d'une belle femme, il se caressait continuellement la chevelure et le front, comme s'il eût voulu paraître à son avantage.

Le nombre de ses femmes est incertain. Abulfeda qui écrit avec plus d'attention qu'aucun autre historien arabe, le limite à quinze, pendant que d'autres le portent à vingt-cinq. Au moment de sa mort, il en avait neuf, chacune ayant son habitation séparée, et toutes près de la mosquée à Médine. La raison qu'il alléguait pour se permettre un plus grand nombre de femmes qu'à ses disciples, c'était son désir d'engendrer pour son peuple une race de prophètes. Si tel était réellement son but, il ne l'atteignit pas. De tous ses enfants, Fatimeh seule, femme d'Ali, lui survécut. Elle mourut peu de temps après lui. Des descendants

de celle-ci, aucun, à l'exception de son fils aîné Hafsan, ne s'assit sur le trône des Califes.

Dans ses relations privées, il était juste. Il traitait amis et étrangers, riches ou pauvres, puissants et faibles avec équité, et il était aimé des gens du peuple pour l'affabilité avec laquelle il les recevait et écoutait leurs plaintes.

Il était naturellement irritable, mais il devint tellement maître de lui que même dans le laisser aller de son intérieur il était bon et tolérant. « Je l'ai servi » depuis ma huitième année, » disait Anas, son domestique, « et jamais il ne m'a grondé pour rien, quoique » je gâtasse bien des choses. »

Maintenant se présente la question : Mahomet était-il l'imposteur éhonté que l'on a dit? Toutes ses visions et révélations étaient-elles autant de mensonges délibérés, et tout son système un tissu de fourberies? En examinant cette question, il ne faut pas perdre de vue qu'il n'est pas responsable de bien des extravagances débitées en son nom. Plusieurs des visions et révélations qu'on a données comme venant de lui sont apocryphes. Les miracles qu'on lui a attribués sont tous inventés par des musulmans fanatiques. Il a expressément et itérativement désavoué tout miracle, excepté le Coran qu'il proclamait le plus grand des miracles, vu son incomparable mérite et la façon dont il lui avait été communiqué. Et ici nous ferons quelques observations sur ce fameux document : Pendant que de zélés musulmans et quelques uns des docteurs les plus instruits tirent les preuves de sa divine origine de l'inimitable perfection de son style et de

l'ignorance avouée de Mahomet, des critiques moins dévots l'ont proclamé un chaos de beautés et de défauts; sans méthode, plein d'obscurités, d'incohérences, de répétitions, de fausses versions des histoires de l'écriture, et de contradictions manifestes. La vérité est que le Coran, tel qu'il existe, n'est pas le même Coran que Mahomet donna à ses disciples, mais qu'il a subi beaucoup d'altérations et d'interpolations. Les révélations qu'il contient furent faites à des époques diverses en des lieux et devant des personnages différents; quelquefois elles étaient écrites par ses secrétaires ou ses disciples sur du parchemin, des feuilles de palmier ou des palerons de mouton, et jetées pêle-mêle dans un coffre dont l'une de ses femmes avait la surveillance; d'autrefois elles étaient tout simplement confiées à la mémoire de ceux qui les entendaient. Il semble qu'il ne prît aucun souci de les arranger et coordonner pendant sa vie; à sa mort elles restèrent en fragments épars, beaucoup d'entr'elles à la merci de mémoires infidèles. Ce ne fut que quelque temps après sa mort, qu'Abou-Bekr entreprit de les réunir et de les faire copier. Seid-Ibn-Thabet, qui avait été l'un des secrétaires de Mahomet, fut chargé de ce travail. Il avait la prétention de savoir par cœur plusieurs parties du Coran pour les avoir écrites sous la dictée du prophète; il en recueillit d'autres, conservées d'après le procédé grossier que nous avons indiqué, enfin d'autres lui furent répétées par des disciples qui disaient les avoir entendues de la bouche même de Mahomet. De ces fragments hétérogènes ainsi rassemblés sans choix, sans ordre

chronologique, et sans système d'aucune sorte, on forma un volume qui fut copié par différentes personnes et répandu dans les villes musulmanes. Il se glissa dans ces exemplaires tant d'erreurs, d'interpolations et de contradictions qu'Othmann, le troisième calife, fit rentrer les divers manuscrits et, formant ce qu'il appela le vrai Coran, ordonna que tous les autres fussent détruits.

Ce simple exposé suffit pour expliquer bien des incohérences, répétitions et autres disparates signalées dans ce singulier document. Mahomet, comme on l'a justement remarqué, peut avoir donné les mêmes préceptes, ou raconté le même apologue à diverses époques, à des personnages et en des termes différents; ou bien diverses personnes présentes en même temps peuvent avoir donné de ses paroles des versions différentes. Il se peut que beaucoup de révélations données par lui comme ayant été faites, dans les temps passés, aux prophètes ses prédécesseurs, aient été racontées comme faites à lui-même. On a suggéré qu'Abou-Bekr dans les premiers jours de son califat avait trouvé politique de faire au Coran beaucoup d'interpolations destinées à lui venir en aide dans les circonstances et à confirmer l'empire de l'Islamisme. Combien de changements purent être faits par d'autres mains moins scrupuleuses? on peut en juger par les libertés de ce genre que prenait Abdallah-Ibn-Saad, l'un des secrétaires du prophète, lui vivant.

Ainsi les documents écrits concernant Mahomet sont pleins d'altérations, et la tradition est pleine de fables; ce qui augmente la difficulté de résoudre l'énigme de

son caractère et de sa conduite. Son histoire semble se composer de deux grandes divisions. Durant la première partie de sa vie, nous ne pouvons apercevoir ce qu'il avait à gagner par l'imposture impie et prodigieuse dont on l'accuse. La fortune? Son mariage avec Kadichah l'avait déjà rendu riche, et pendant les années qui précédèrent sa prétendue vision, il n'avait manifesté aucun désir d'augmenter son avoir. La distinction? Il occupait déjà un rang élevé dans sa ville natale par son intelligence et sa probité. Il était de l'illustre tribu de Koreisch, et de la branche la plus honorée de cette tribu. Le pouvoir? La garde de la Caaba, et avec elle le commandement de la ville sacrée, était depuis des générations l'apanage de sa famille et il pouvait, vu sa position et sa fortune, aspirer à ce poste élevé. En essayant de détruire la foi dans laquelle il avait été élevé il frappait ces avantages à la racine. Sur cette foi reposaient l'influence et les dignités de sa famille; l'attaquer c'était s'attirer l'hostilité de ses proches, l'indignation de ses concitoyens, l'horreur et la haine de tous ses compatriotes qui suivaient le culte à la Caaba.

Y eut-il rien de brillant au commencement de sa carrière prophétique pour le dédommager de ses sacrifices et l'entraîner? Au contraire, il débuta dans le doute et le secret. Pendant des années, il n'obtint aucun succès important. A mesure qu'il faisait connaître ses doctrines et proclamait ses révélations, elles l'exposaient au ridicule, au mépris, à la calomnie et finalement à une persécution acharnée, qui ruina son avenir et celui de ses amis, obligea quelques uns des

membres de sa famille et de ses prosélytes à se réfugier sur une terre étrangère, le força à se dérober aux regards de sa ville natale, et enfin le réduisit à chercher ailleurs une retraite peu sûre. Pourquoi aurait-il persisté pendant des années dans un système d'imposture qui renversait toute sa fortune ici-bas, à un âge trop avancé pour qu'il la pût reconstruire?

En l'absence de motifs humains suffisants, nous sommes amenés à chercher quelqu'autre explication de sa conduite dans cette phase de son énigmatique histoire; et cette explication, nous avons essayé de la présenter dans la première partie de cet ouvrage, quand nous avons montré son esprit enthousiaste et visionnaire exalté peu à peu par la solitude, le jeûne, la prière et la méditation, irrité par les douleurs physiques, tombant dans un état de délire temporaire pendant lequel il s'imagine qu'il reçoit une révélation du ciel et qu'il est déclaré prophète du Très-Haut. Nous ne pouvons que penser qu'il se trompa lui-même, dans cette circonstance, et qu'il crut à la réalité de ce rêve ou de cette vision, surtout après que ses doutes eurent été combattus par la zélée et confiante Kadichah, et par le savant et rusé Ouaraka.

Une fois persuadé de sa mission divine d'aller et de prêcher la foi, tous ses rêves et impulsions ultérieurs se purent interpréter dans le même sens, tous purent être considérés comme des manifestations de la volonté divine qui lui étaient communiquées de différentes manières en sa qualité de prophète. Nous voyons qu'il était sujet aux extases dans ses moments d'agitation et d'excitation extraordinaires, alors qu'il

peut s'imaginer être encore en communication avec la divinité, et ces moments étaient presque toujours suivis de révélations.

Sa conduite jusqu'au temps de sa fuite de la Mecque est en général celle d'un enthousiaste agissant sous une illusion mentale, profondément pénétré qu'il est un agent divin chargé d'opérer une réforme religieuse; et il y a quelque chose de frappant et de sublime dans le lumineux sentier que son esprit exalté se fraya au milieu du dédale des religions opposées et des traditions grossières : le culte pur et spirituel du seul vrai Dieu, qu'il cherchait à substituer à l'aveugle idolâtre de son enfance.

Toutes les parties du Coran que l'on suppose avoir été promulguées par lui à cette époque, malgré l'incohérence avec laquelle elles nous sont parvenues, et quoiqu'elles aient perdu leur beauté primitive en passant par tant de mains, sont d'un caractère pur et élevé et respirent une inspiration poétique, sinon religieuse. Elles montrent qu'il s'était abreuvé aux eaux vivifiantes du christianisme, et s'il ne les reçut pas dans leur pureté cristalline, ce fut peut-être parce qu'il lui fallut puiser à des citernes lézardées, à des torrents troublés et corrompus par ceux qui auraient dû en être les gardiens. La foi qu'il avait jusque là inculquée était plus pure que celle enseignée par quelques uns des pseudo-chrétiens d'Arabie, et sa vie jusqu'alors avait été réglée sur ses principes.

Telle est notre appréciation sur Mahomet et sa conduite pendant la première partie de sa carrière, alors qu'il était encore dans la Mecque persécuté et ruiné.

Un changement remarquable, cependant, se produisit, comme nous l'avons montré dans les précédents chapitres, après sa fuite à Médine, quand au lieu du simple abri et de la protection qu'il cherchait, il se vit révéré comme un prophète, aveuglément obéi comme chef et à la tête d'une armée puissante, croissante et belliqueuse de prosélytes. Depuis ce temps, les passions humaines et les motifs mondains furent trop souvent les mobiles de ses actions, au lieu de cet enthousiasme visionnaire qui, s'il s'égarait, jetait sur ses premiers actes un éclat de piété. Ses anciennes doctrines de tolérance, de longanimité et de résignation sont tout à coup rejetées; il devient vindicatif et ambitieux. Ses doctrines, ses préceptes et sa conduite sont pleins de contradictions, et sa carrière est irrégulière et flottante. Ses révélations à l'avenir viendront souvent si à propos et s'adapteront si bien aux exigences du moment, que nous sommes conduits à douter qu'il soit sincère et plus longtemps victime de la même illusion en ce qui les concerne. Pourtant il faut se rappeler qu'il n'y a pas toujours lieu de croire aux récits de ses révélations. On a pu le représenter donnant comme volonté de Dieu ce qui peut-être n'était que l'expression de sa volonté propre. Souvent aussi, comme nous l'avons suggéré, il peut avoir considéré ses propres impulsions comme des inspirations divines et s'être imaginé qu'étant un agent envoyé pour propager la foi, tous ses actes et toutes ses manœuvres pour atteindre ce but devaient faire partie d'une inspiration divine continue.

Si nous sommes loin de voir en Mahomet l'impos-

teur grossier et impie que quelques uns nous ont représenté, de même nous ne sommes pas disposés à lui faire honneur de la longue prévoyance et de ce plan de conquête universelle profondément concerté, qui lui ont été attribués. Ce fut sans doute un homme d'un grand génie et d'une imagination fertile, mais il nous semble avoir été, dans une large mesure, la créature de l'impulsion et de l'excitation, et beaucoup à la merci des circonstances. Ses plans furent la conséquence de ses succès, et non ses succès celle de ses plans. Il était âgé de quarante ans avant d'avoir, pour la première fois, communiqué ses doctrines. Quand il s'enfuit de la Mecque, treize ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait annoncé sa mission, et de riche marchand il était descendu à être un fugitif ruiné. Quand il atteignit Médine, il n'avait aucune idée du pouvoir qui lui était réservé; son unique désir était d'élever une mosquée où il pût prêcher, et son unique espoir, qu'on l'y laisserait prêcher avec impunité. Quand le pouvoir lui arriva subitement, il l'employa pendant quelque temps en chétives échauffourrées et en querelles locales. Ses plans militaires s'étendirent avec ses ressources, mais ne furent nullement remarquables, quelquefois même furent-ils malheureux. Conçus sans hardiesse, exécutés sans décision, ils étaient parfois changés par déférence aux opinions des militaires qui l'entouraient et quelquefois à la suggestion d'esprits médiocres qui, en maintes occasions, l'égarèrent s'il avait réellement eu l'idée de réunir les tribus éparses et rivales d'Arabie en une seule nation par une *fraternité de foi*, dans le but de poursuivre un plan de con-

quête extérieure, il eût conçu là l'un des plus grands projets militaires; mais cette idée semble avoir été une pensée tardive engendrée par le succès. Du moment qu'il proclama la religion de l'épée et offrit aux Arabes la perspective de piller les étrangers, de ce moment, dis-je, il fut lancé dans une carrière de conquête qui l'emporta d'une force irrésistible. Le zèle fanatique qu'il avait inspiré à ses disciples fit plus pour ses succès que sa science militaire; leur croyance en la prédestination enfanta des victoires qu'aucun calcul n'aurait pu prévoir. A son début douteux comme prophète, il avait été encouragé par les conseils de son oracle biblique Ouaraka; dans sa carrière de conquérant il eut Omar, Khaled et d'autres caractères énergiques à ses côtés pour le pousser en avant et l'aider à manier l'effrayante force qu'il avait mise en mouvement. Même avec leur concours, il eut plus d'une fois à se servir de ses moyens surnaturels comme prophète; et en agissant ainsi, il put bien se résoudre à la fraude, en considération du but pieux auquel il tendait.

Ses triomphes militaires n'éveillèrent en lui ni orgueil, ni vanité, comme c'eût été le cas s'il les avait recherchés par des motifs personnels. Au temps de son plus grand pouvoir, il conserva la même simplicité et les mêmes dehors qu'aux jours de son adversité. Il était tellement loin d'affecter aucune pompe royale qu'il était mécontent, si, quand il entrait dans un appartement, on lui témoignait quelque marque de respect inusité. S'il visa à la domination universelle, ce fut à la domination de la foi; quant au

pouvoir temporel dont il se trouva investi, de même qu'il en usa sans ostentation, de même il ne prit aucune mesure pour le perpétuer dans sa famille.

Les immenses richesses qui lui revinrent des tributs et des dépouilles de la guerre furent employées à préparer les victoires de la foi et à soulager les plus pauvres de ses adhérents; au point que son trésor était souvent épuisé jusqu'à la dernière obole. Omar-Ibn-Al-Hareth déclare que Mahomet, à sa mort, ne laissa ni un denier d'or, ni un dirhem d'argent, ni un esclave; rien enfin que sa mule grise, Daldad, ses armes et le terrain qu'il donnait à ses femmes, à ses enfants et aux pauvres.

Allah, dit un écrivain arabe, lui offrit les clés de tous les trésors de la terre; mais il refusa de les accepter.

C'est cette complète abnégation, et cette piété en apparence si profonde, se continuant à travers les différentes phases de sa fortune, qui embarrassent quand on veut se faire une juste idée du caractère de Mahomet. Quoiqu'il montrât un certain alliage terrestre après qu'il eût le pouvoir en main, les premières aspirations de son âme revenaient toujours, et l'élevaient au dessus des choses de la terre. La prière, ce devoir vital de l'Islamisme, cet infaillible purificateur de l'âme, était son constant exercice. La confiance en Dieu fut sa consolation et son soutien dans les temps d'épreuve et d'infortune. C'est en la clémence de Dieu, nous dit-on, qu'il mettait tout son espoir de céleste félicité. Aïescha rapporte qu'une fois elle lui dit:

— O prophète, est-ce que personne n'entre dans le paradis que par la clémence de Dieu?

— Personne, personne, personne! répondit-il en appuyant sur le mot.

— Mais vous, ô prophète, n'entrerez-vous de même que par sa miséricorde?

Alors Mahomet se mit la main sur la tête et répéta trois fois avec une grande solennité :

— Ni moi non plus, je n'entrerai pas dans le paradis, si Dieu ne me couvre de sa pitié.

Quand il était penché sur le lit de mort de son fils Ibrahim, il montra dans toute sa conduite, sous cette cruelle affliction, la résignation à la volonté de Dieu; et sa seule consolation était l'espérance de rejoindre bientôt son enfant au paradis. Quand il le suivit à son tombeau, il recommanda à son esprit « de rester fidèle, lors du terrible interrogatoire qu'il allait subir, aux dogmes de la foi : l'unité de Dieu et sa propre mission comme prophète. » Même à l'heure de sa mort, Mahomet respirait encore la même dévotion et la même croyance dans sa mission apostolique, alors qu'aucun motif humain ne le poussait à la fourberie. Les dernières paroles qui tremblèrent sur ses lèvres exprimèrent l'espoir d'entrer promptement dans la bienheureuse société des prophètes qui l'avaient précédé.

Il est difficile de concilier une piété si ardente et si persévérante avec un système incessant d'imposture blasphématoire, et des préceptes aussi purs, aussi élevés et aussi bienveillants que ceux contenus dans le Coran, avec un esprit hanté d'ignobles passions et adonné à la poursuite d'intérêts purement humains.

Nous ne trouvons qu'une seule manière de résoudre l'énigme de sa conduite et de son caractère, c'est de supposer que le rayon d'hallucination qui traversa son esprit pendant ses extases religieuses dans la grotte du mont Hérat, continua plus ou moins à l'égarer dans une sorte de monomanie jusqu'au bout de sa carrière, et qu'il mourut follement persuadé de sa mission prophétique.

Et si vous ne croyez
pas en l'internement après
ces passages que vous avouez
vous mêmes dans ce livre
vous devez être un parfait
imbécile avec un si indéfinissable
Et c'est bien vous qui esp-
érait follement persuadé que
vous êtes normal.

[illegible] va

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ERRATA.

Page	Ligne	*au lieu de*	*lisez :*
30	18	un môle	une môle.
42	6	péchant	pêchant.
64	3	et la tête	et à la tête.
78	22	Dnostiques	Gnostiques.
111	2	ça	c'a.
129	11	contre eux	entre eux.
145	26	notre monde	l'autre monde.
251	8	ne fut	ne fût.
299	21	avaient été	aient été.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Chap. I	7
Chap. II	25
Chap. III	33
Chap. IV	39
Chap. V	47
Chap. VI	53
Chap. VII	61
Chap. VIII	69
Chap. IX	81
Chap. X	91
Chap. XI	103
Chap. XII	113
Chap. XIII	127
Chap. XIV	141
Chap. XV	149
Chap. XVI	153
Chap. XVII	161
Chap. XVIII	173
Chap. XIX	179
Chap. XX	185
Chap. XXI	193
Chap. XXII	199
Chap. XXIII	207
Chap. XXIV	219
Chap. XXV	223
Chap. XXVI	233
Chap. XXVII	237
Chap. XXVIII	241
Chap. XXIX	247
Chap. XXX	251
Chap. XXXI	269
Chap. XXXII	283
Chap. XXXIII	293
Chap. XXXIV	303
Chap. XXXV	309
Chap. XXXVI	313
Chap. XXXVII	323
Chap. XXXVIII	327
Chap. XXXIX	341

Nantes, imp. Ev. Mangin

